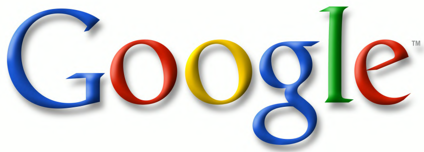
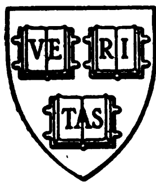



Robert Lang


VE RI TAS

ANCIENNE CHRONIQUE

DE

GÉRARD

D'EUPHRATE.

o

ANCIENNE CHRONIQUE DE GÉRARD D'EUPHRATE, DUC DE BOURGOGNE;

TRAITANT, pour la plupart, son origine, jeunesse, amours, & chevalereux faits d'armes; avec rencontres & aventures merveilleuses de plusieurs Chevaliers & grands Seigneurs de son temps : extraite de l'Édition de Paris, 1549, *in-folio*.

Remise en François moderne, & augmentée de la Conclusion de ce Roman.

TOME PREMIER.



A PARIS,

De l'Imprimerie de MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la REINE, rue des Mathurins.

M. DCC. LXXXIII.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT.

LE Roman de GÉRARD D'EUPHRATE doit être regardé comme le dernier de ceux qui composent la classe des Romans de Charlemagne. L'Auteur, que nous ne connoissons pas, assure qu'il l'avoit écrit la même année que parurent les premiers Livres des Amadis de la Traduction de Desessarts, & que, voyant leur réussite, il condamna son Ouvrage à l'oubli. Cependant quelque temps après, sollicité par ses Amis, il fit imprimer une pre-

miere partie, dont la ſuite n'a pas vu le jour : elle eſt *in-folio*, & porte la date de Paris, 1549. Il y a une ſeconde Edition *in*-16, Lyon, 1580, mais qui ne contient pas plus que la premiere. Si nous en croyons notre Romancier, il a tiré ſon ſujet d'un Poëme Wallon, faiſant partie des Chroniques du fameux Archevêque Turpin. Selon lui, Gérard étoit le quatrieme fils du Duc Aymon, & par conſéquent frere de Renaud de Montauban : il fut félon envers l'Empereur Charlemagne, ſon Seigneur, contre lequel il ſe révolta, & reçut la juſte punition qu'il méritoit.

Telle eſt, ſuivant l'Auteur, la ſource & l'origine des grands différends qui s'éleverent entre les Maiſons de France & de Bourgogne.

Il ne ſuffiſoit pas de réformer le ſtyle du Roman de Gérard d'Euphrate, il falloit en changer entiérement la marche, en adoucir les incidens, en créer de nouveaux, & ſe préparer de la matiere pour compoſer d'imagination un ſecond Volume, que le premier Auteur promettoit, & qu'il n'a pas donné. Cependant il étoit de toute néceſſité d'entrer dans ſes idées, de ne pas s'écarter de la route

qu'il auroit dû parcourir, & d'arriver, à l'aide du merveilleux, à un dénouement tel que l'exige le genre des Romans de Chevalerie. Le Lecteur jugera si nous avons rempli cette tâche difficile.



GÉRARD.



GÉRARD D'EUPHRATE.

VERS l'an ſept cent quarante-deux, ſous le regne de Childéric III, le royaume de France étoit gouverné par Pepin, ſurnommé *le Bref*, & ſon frere Carloman, fils de Charles Martel. Dans ce temps, au même jour & à la même heure, naquirent en France trois enfans, dont la naiſſance fut accompagnée de prodiges qui exciterent l'étonnement & l'admiration de tous ceux qui en furent témoins. Le plus remarquable fut la ſubite élévation d'un arbre, d'une beauté ſinguliere, dans chacune des cours des Palais où les peres des trois

nouveaux nés faisoient leur résidence. Ces arbres, qui portoient en même temps fleurs, feuilles & fruits, ne différoient entre eux qu'en ce que celui que la Providence divine avoit fait croître dans la cour du Palais de Paris, excédoit les deux autres en grandeur.

Pepin le Bref, Florimont d'Aquitaine, Duc de Guienne, & Guy, Comte de Maïence, peres de ces trois enfans, avertis du prodige, assemblerent aussi-tôt les Sages de leurs Etats, & les interrogerent sur ce qu'il pouvoit signifier. Il leur fut répondu que ces jeunes Princes étoient destinés à mettre à fin les aventures les plus périlleuses, & à remplir l'Univers de l'éclat de leurs grandes actions. Ce favorable augure combla de joie Pepin, Florimont & Guy, & ils donnerent à leurs fils une éducation proportionnée aux espérances que les Sages venoient de leur faire concevoir, que ces jeunes Héros seroient un jour l'honneur de la France,

& les soutiens de l'Eglise & du Peuple Chrétien. Effectivement l'un d'eux fut Charles le Grand, fils de Pepin le Bref & de Berthe au grand pied, fille de l'Empereur de Constantinople, descendu en droite ligne du grand Hercule de Libye, dont le Sang a régné en France jusqu'à Hugues Capet. L'origine de la génération du dernier se trouve en Doolin de Maïence, fils naturel de Guy Comte de Maïence, duquel sont sortis les principaux Pairs; savoir, le Duc Aymon, pere de Renaud de Montauban & de Bradamante, dont l'Arioste a célébré les charmes & la valeur; Geoffroy, Duc de Danemarck, pere d'Ogier le Danois; Beuves d'Aigremont, qui eut pour fils Maugis & Vivien; & Gérard d'Euphrate, auquel l'Archevêque Turpin a consacré la Chronique d'où nous tirons cette Histoire. Le Duc Guerin de Montglave commença la troisieme Race; & par son courage, auquel rien ne résistoit,

conquit sur le Sarasin Gazier la forte Tour & Seigneurie de Montglave, & épousa sa fille Mabile. De ce mariage naquirent plusieurs preux Chevaliers, qui s'assirent sur différens Trônes, & devinrent maîtres de grandes Principautés. » Tous lesquels Rois, Princes & » Chevaliers, ne s'adonnerent aux dé- » lices mondaines, blandices féminines, » n'à oisiveté ennuyeuse de vertu : ains, » par labeurs continuels, consommerent » leurs jours & forces martiales, aug- » mentant & dilatant la Loi Chrétienne » par tout le monde, singuliérement » le très-victorieux Charlemaigne, Em- » pereur, César, toujours auguste, du- » quel l'invincible courage émouvoit » tous Princes, Barons & Chevaliers, » à suivre les armes, acquérir louange » immortelle & bonne réputation entre » les gens de bien & de vertu, dé- » bellant les Sarasins infideles & an- » ciens ennemis du nom Chrétien «.

Doolin de Maïence étoit fils de Guy

où Guyon Comte de Maïence, surnommé *l'Hermite*. Ayant épousé Flandrine de Saxe, conquis l'imprenable forteresse de Vaucler, & rempli le Monde du bruit de ses exploits, il ne manquoit à son bonheur que de voir naître de son mariage un fils digne de lui succéder. Sa joie fut extrême, lorsque Flandrine lui annonça qu'elle se croyoit enceinte; mais cette joie se changea bientot en douleur. Cette tendre épouse tomba dans une langueur & un dépérissement, qui ne laisserent peu après aucun espoir de la sauver à tout l'art de la Médecine. Dans cette affligeante situation, Doolin crut devoir recourir à son cousin Aldeno, Roi de l'Isle Ténébreuse d'Ascalot, grand Philosophe très-expérimenté dans l'art de la Médecine & de la Chimie, & célebre Magicien. Il fait équiper à la hâte un vaisseau, & des Députés s'y embarquent avec ordre de conjurer Aldeno de rendre la santé à Flandrine, & de sauver

le fruit précieux qu'elle porte dans son sein.

Aldeno joignoit à beaucoup de science, un heureux caractère de bonté qui l'excitoit à secourir les malheureux dès que l'occasion s'en présentoit : de plus il aimoit Doolin ; & ayant appris les craintes qui l'agitoient, & le service qu'il attendoit de lui, il s'enferma aussi-tôt pour consulter les astres sur les moyens de conserver la vie à l'épouse de son parent. Toutes ses observations ne lui firent remarquer que des présages funestes ; il lut, dans les différentes conjonctions des astres, les maux cruels dont les Chrétiens étoient menacés ; mais la guérison de la Comtesse de Maïence demeura cachée à ses yeux sous d'épaisses ténebres.

Le sage Magicien, pénétré de douleur & accablé de fatigue, ne put résister à un sommeil surnaturel qui vint s'emparer de ses sens : il s'endormit. Pendant qu'il étoit livré à cette

espece de repos, il crut voir le Nain d'Arable Berfunes, Roi de l'Isle de Montdurante, son ami, qui lui disoit d'une voix douce & attrayante : » Pourquoi, Aldeno, interrogez-vous le Ciel sur des événemens que la Providence a décidé ne pouvoir être changés ou reculés que par mon aide? Rendez-vous auprès de moi, nous consulterons ensemble sur les moyens de prévenir des malheurs déjà annoncés, & d'assurer le bonheur des personnes qui vous sont cheres «.

L'agitation que lui causa ce songe, eut bientôt réveillé Aldeno; il le regarda comme un avertissement du Ciel, & il ne différa son voyage que le temps qu'il fallut pour en faire les préparatifs. Le Nain d'Arable, ayant connu par son art l'arrivée de son ami, fut au devant de lui, & le conduisit dans son Palais, où il l'invita à prendre quelque repos. Lorsque la nuit fut venue, les deux Magiciens se rendirent sur la plate-

forme d'une tour fort élevée ; & là, chacun séparément, ils observerent le cours des astres.

Il faut savoir que le Nain d'Arable étoit Sarasin, & par conséquent ennemi né des Chrétiens ; il découvrit, dans la conjonction des planetes, des signes qui annonçoient que l'enfant qui devoit naître de Flandrine & de Doolin, seroit le fléau des Idolâtres ; & il se détermina à laisser périr & la mere & son fils : mais quelques minutes après, le ciel ayant changé, il crut appercevoir que ce même enfant embrasseroit la cause des Païens ; & cette remarque l'engagea à changer d'avis, & à employer tous les secrets de son art pour lui conserver la vie. A l'égard d'Aldeno, il ne vit dans les astres que des sujets d'espérance & de consolation.

Ce qui trompa le Nain d'Arable, c'est que le fils de Flandrine, à l'exemple de la plupart des grands Vassaux de l'Empereur Charlemagne, devoit un

pour prendre les armes contre ce Prince, & refuser de lui faire foi & hommage de ses Etats; mais il n'avoit pu lire dans les astres, que ce Prince, honteux de sa faute, deviendroit presque aussitôt le plus courageux & le plus zélé défenseur de son Souverain. Lui-même ne pouvoit imaginer, qu'enfin éclairé par les lumieres de l'Evangile, il abjureroit un jour son idolâtrie, & mourroit Chrétien.

Dans ces dispositions, les deux Magiciens s'endormirent; & au point du jour, Bersunes ayant ouvert les yeux le premier, éveilla son compagnon, & lui fit remarquer près de lui une large plaque de cristal de roche, sur laquelle, en caractéres de feu, étoit écrite la Prophétie suivante :

Des bords de la Rhénique plage
L'aigle Gaulois s'éleve jusqu'aux cieux;
Aux champs Iduméens il porte le ravage;
La victoire & la mort le suivent en tous lieux.

Mais croyant que tout doit céder à son courage,
Il ose fixer le soleil
Et lui refuser son hommage.
Crains, rebelle . . . . .

Le brillant des caracteres s'effaça tout à coup, & il ne fut pas possible à Aldeno de déchiffrer le reste de la Prophétie ; mais ce qu'il en avoit lu suffisoit pour remplir son ame de joie. Il prit congé de son ami Berfunes, qui lui remit un anneau constellé qui avoit la vertu de procurer d'heureuses couches, & une fiole remplie d'un élixir merveilleux, dont une seule goutte pouvoit rappeler à la vie dans les cas les plus dangereux & les plus extraordinaires.

Pendant qu'Aldeno traversoit la mer pour se rendre à Maïence auprès de son parent Doolin, voyons ce que fit le Nain d'Arable. Désespéré de savoir qu'il alloit bientôt naître un nouvel ennemi aux Païens, mais rassuré par ce qu'il avoit lu de plus qu'Aldeno, qu'un jour

cet enfant pourroit causer de grands maux à la Chrétienté, il partit pour le Château de Rose Fleur, où la célebre Oriande, Reine des Fées, tenoit sa Cour, & il lui apprit la naissance prochaine du fils de Doolin de Maïence, & les prédictions faites sur cet enfant. Le rare savoir d'Oriande, ses sublimes qualités, la pureté de ses mœurs, sa clémence, & sur-tout son amour pour la justice, l'avoient élevée à l'auguste dignité de Souveraine des Fées & des Enchanteurs. Cette belle Reine ne cacha au Nain d'Arable, ni sa joie de la naissance prochaine d'un nouveau défenseur des Chrétiens, ni les efforts qu'elle alloit faire pour détourner, s'il étoit possible, les funestes effets de la suite de la prédiction. Elle le chargea d'aller trouver de sa part la fameuse Fée Morgane, qui faisoit sa résidence à Avallon, & de passer ensuite dans l'Isle Cachée, auprès des Fées Marsurie & Tranzeline, afin de les inviter à se

trouver à Maïence au moment où Flandrine sentiroit les douleurs de l'enfantement. Le Nain d'Arable promit d'exécuter ses ordres ; mais comme il n'y avoit point de momens à perdre, pour faire plus de diligence, Oriande lui prêta son char enchanté, traîné par des grippes, qui le menerent, avec une vîtesse incroyable, à Avallon & dans l'Isle Cachée. Le Romancier, que nous suivons pas à pas, à quelques égards, va nous apprendre quels étoient ces animaux qu'il appelle grippes.

» Ces grippes sont serpens cruels
» entre les plus horribles & furieux,
» que Morguane la Faée avoit donnez
» à Oriande, & les avoit assemblez par
» la science du grand Prophete & En-
» chanteur Merlin, pour dévorer le
» très-fameux & très-vaillant Chevalier
» Lancelot du Lac, en vengeance qu'il
» lui avoit dénié son amour, étant pris
» par la beauté de la vaillante Royne Ge-
» nievre, femme du Roy Artus. A cause

» de quoi icelle Morguane essaya, par tous
» moyens, le faire mourir. Toutefois
» (comme vertueux & le plus accompli
» Chevalier de son temps) il échappa
» les aquets de la Magicienne sa grande
» ennemie, & souventes fois plus par
» sa prudence que par l'effort de ses
» armes, comme il montra par effet au
» Château des grippes; car il s'y trouva
» au plus grand danger où il tomba
» de sa vie. Or, pour vous donner à
» entendre la nature de cette espece de
» monstre serpentin de corporance, il
» est puissant comme un taureau es-
» chauffé; il porte face d'homme, fors
» qu'au dessous du nez il a le bec d'ai-
» gle, les yeux d'oye, oreilles d'asne,
» dents de chien, & la langue ser-
» pentine & venimeuse, de laquelle,
» étant courroucé, il jette infinité bran-
» dons de feu, avec une fumée si
» puante, qu'elle suffit à infecter toute
» une cité. Il a les jambes, pieds &
» ongles de l'asne, & sur l'eschine il

» est armé d'écailles si dures, que nul
» ferrement, pour bon & asserré qu'il
» puisse être, y sauroit mordre. Et au
» dessus des épaules est garni de fortes
» ailes de griffon, au moyen desquelles,
» par incrédible légiéreté, il va fendant
» l'air que ne fit oncque le subtil Dé-
» dale ou le cheval de Pacolet. Telles
» étoient les grippes de la Royne des
» Faées, que le Roy Bersunes at-
» tela avec ses enchantemens au riche
» chariot. Et pour être en meilleure di-
» ligence, il y en ordonna six, deux
» devant, deux au derriere, & deux
» aux côtés. Ce fait, il monta dessus
» pour exécuter le commandement de
» la Royne sa maîtresse «.

Le Nain trouva les Fées Marsurie & Tranzeline très-disposées à obéir à leur Reine : elles monterent aussi-tôt sur le merveilleux char traîné par les grippes, & se firent conduire à Avallon pour y prendre avec elles la Fée Morgane ; mais cette méchante Enchanteresse,

ennemie de Doolin & de sa postérité, fit dire par son frere le Roi Artus de Bretagne, qui étoit depuis plusieurs siecles enchanté dans son Château d'Avallon, qu'elle étoit absente pour des affaires de la derniere importance. Lorsque la Fée Oriande apprit cette nouvelle, elle en fut affligée, & pressentit tout ce qu'il y avoit à craindre de ses dispositions à faire le mal. Si les bons cœurs font naître les occasions d'opérer le bien, les méchans esprits ne laissent passer aucunes de celles qui peuvent exercer leur malignité. Les Fées tinrent conseil entre elles; & pour détourner les pernicieux effets de la puissance de Morgane, elles appelerent à leur secours l'enchanteresse Presine, fille du Roi d'Albanie, qui ne se servoit de son art que pour faire éclater sa bonté & soutenir la cause des Chrétiens. Presine se rendit à l'invitation de la Reine; & les quatre Fées étant montées sur le char traîné par les grippes, ne tarderent

pas à arriver au Palais de Doolin de Maïence. Le Nain d'Arable y avoit débarqué la veille : il avoit trouvé Doolin dans la douleur, & la charmante Flandrine sur le point d'expirer. Une goutte du merveilleux élixir avoit aussi-tôt réparé les forces de la malade, & fait renaître les espérances : l'anneau constellé, glissé à son doigt pendant quelques momens d'un doux sommeil, facilita sa délivrance, & elle mit au monde un enfant mâle, » le plus grand, » le mieux formé, & le plus beau que » de cent ans Nature eût produit sur la » terre «.

Gérard, Duc de Roussillon, oncle de Doolin, instruit du danger qui menaçoit Flandrine, accompagné des plus célebres Médecins des Universités de Paris, de Montpellier & de Pavie, étoit accouru pour consoler son neveu & pour donner des secours à sa niece. On lui présente l'enfant nouveau né; il le prend dans ses bras, il l'embrasse;

& l'élevant en haut, il remarque sur son épaule droite une croix de couleur de sang, semblable à celle que, pendant leurs guerres, portoient les Ducs de Bourgogne. A la vue de ce signe, il ne doute pas que le fils de Doolin ne soit destiné par le Ciel à être le soutien de ses Etats; & n'ayant point de postérité, il le nomme seul & unique héritier de son Duché de Bourgogne & de ses Comtés de Limoges & d'Auvergne, & lui donne le nom de *Gérard* qu'il porte lui-même.

Les habitans de Maïence, ayant appris la naissance du nouveau Duc, s'empresserent de venir féliciter leur heureux Souverain, & le reste de la journée se passa en fêtes & en festins. Tel est le bonheur des Princes qui sont les peres de leurs sujets; tout ce qui cause leur satisfaction est l'objet de la joie publique. Vers le milieu de la nuit qui suivit cette belle journée, les Fées arriverent à Maïence; & ayant, par le pouvoir

de leur art, assoupi les Gardes & les Nourrices du jeune Duc, elles entrerent dans son appartement. La bonne Oriande prit l'enfant entre ses bras, le démaillotta, & le baisa tendrement, en disant : » Précieux rejeton d'une race » illustre, le Destin veut que tu sois » un des plus merveilleux Héros de » notre temps : il a prononcé que tu » surpasserois tes Aïeux en force & en » prouesse, & que tu humilierois les » plus grands Seigneurs du Monde. » Je veux, dit Marsurie, à qui la » Reine des Fées remit le petit Gérard » après ce peu de paroles, je veux qu'il » soit si heureux en amours, qu'il ait » pleine jouissance de la plus accomplie » Dame en beauté, bonne grace, cour- » toisie, & débonnaire humilité, qui » soit née sous le firmament, & lui » soit si loyale & fidelle, qu'il n'ait » pas seulement la moindre conjecture » de penser le contraire. Et moi, ajouta » Tranzeline, j'ordonne que de cette

» rare Princeſſe il aura lignée ſi puiſ-
» ſante, que ceux qui en ſeront iſſus
» deviendront les fermes appuis de la
» France, & les colonnes du Monde
» Chrétien «. A ce riche don de féerie,
la bonne Fée Preſine laiſſa échapper
quelques larmes, & dit en ſoupirant :
» A quel degré de gloire n'atteindroit
» pas cet illuſtre Paladin, ſi, foulant aux
» pieds l'orgueil qui ravale le Héros, &
» ſe contentant de l'éclat des vertus
» qui ſont le plus bel apanage du noble
» Chevalier, il ne tiroit jamais l'épée
» que pour ſoutenir les intérêts de l'au-
» guſte Chef....... Je vous entends,
» s'écria la ſage Oriande avec un fré-
» miſſement dont elle ne fut pas maî-
» treſſe, un inſtant d'oubli armera
» contre le trône un bras deſtiné pour
» ſa défenſe. Eh! quel Chevalier peut
» compter, ſans rougir, toutes les actions
» de ſa vie? mais ce cher enfant, par
» un heureux retour ſur lui-même,
» déteſtant ſa faute, en lavera juſqu'aux

» moindres traces dans le sang des en-
» nemis de Dieu & de son Souverain.
» Veuille le Ciel ne point tromper
» nos espérances, s'écrierent les autres
» Fées « ! Le jour commençoit à pa-
roître, & obligea les bonnes & offi-
cieuses Magiciennes à remonter dans
leur char, qui les conduisit dans la
tranquille demeure de la sage Oriande.
Le Nain d'Arable les suivit, en gé-
missant de voir s'élever contre les
Païens ses freres un ennemi redouta-
ble, contre lequel tout l'art des dé-
mons briseroit ses efforts.

Pendant que ceci se passoit, la mé-
chante Fée Morgane employoit toutes
les ressources de son art pour détruire
les bonnes intentions de la Reine
Oriande & de ses amies en faveur du
fils de Doolin. Par les plus terribles
conjurations, elle rassembla les esprits
infernaux soumis à ses ordres, & leur
commanda de mettre à mort le petit
Gérard. » Il n'est pas en notre pouvoir

» de lui faire aucun mal, répondit le
» Chef de la troupe, nommé *Mortifer*.
» Malheur à nous, si nous osions attenter
» à sa vie! ce seroit sans succès, & nous
» serions condamnés aux plus cruels
» supplices. Ordonnez-nous de tra-
» verser le cours de ses prospérités,
» de lui faire acheter par de rudes tra-
» vaux la gloire qu'il doit acquérir,
» nous obéirons; mais ne nous forcez
» pas de nous opposer infructueusement
» aux arrêts du Destin«. Morgane, à ces
mots, pleura de rage: » Eh bien, dit-
» elle, puisqu'il doit vivre, étudions-
» nous à le tourmenter, & commen-
» çons par l'arracher des bras de ce
» Doolin & de cette Flandrine que je
» déteste. Volez, esclaves de mes vo-
» lontés, & ne reparoissez devant moi
» qu'après avoir exécuté l'ordre que je
» vous donne «.

Il se passa quatre années avant que les Ministres de Morgane pussent remplir les intentions de leur Maîtresse. La

bonne Reine Oriande, quoique certaine de ne pouvoir soustraire le petit Gérard aux malheurs qui le menaçoient, employoit tous ses soins pour en reculer l'effet.

La Cour de Doolin étoit alors le rendez-vous de tous les illustres Chevaliers de la Gaule & des Royaumes voisins. Chaque année ils s'y rassembloient de toutes parts, & faisoient preuves de leur valeur & de leur adresse dans un tournoi annoncé six mois auparavant, pour leur donner le temps d'y arriver. Les vainqueurs recevoient des mains de la belle Flandrine, & des Demoiselles les plus aimables de sa suite, les prix les plus riches & les plus galans. La grande place de Maïence, ornée superbement, & entourée d'amphithéatres couverts de magnifiques tapis, étoit le lieu destiné à ces fêtes guerrieres. Un jour que la Cour venoit d'y arriver, & au moment que la barriere s'ouvroit & que les trompettes

faisoient retentir l'air de sons mélodieux, un Cavalier, armé de toutes pieces, se présente fiérement ; il s'approche du balcon où Flandrine étoit assise, tenant son fils dans ses bras ; il feint de la saluer, se baisse, saisit l'enfant, le place devant lui, & fuit à toute bride.

L'étonnement des spectateurs fut extrême : mais qui pourra se représenter l'excès de la douleur de Flandrine & de Doolin ! l'ame d'un pere est seule capable de s'en pénétrer. Au milieu de la confusion que causa cet événement étrange, Aldeno seul sut prendre le parti qui convenoit : il se jette sur son destrier, & le lance sur les traces du ravisseur. Tous les Chevaliers du tournoi crient aux armes, montent à cheval, & suivent les deux Cavaliers à la piste. Le désordre fut grand, & il l'auroit été davantage, si Flandrine, qui elle-même avoit besoin de consolation, n'eût cherché à calmer le désespoir de son époux, & n'eût empêché Aymon, le plus jeune

des freres aînés de Gérard, de se mêler à la foule des poursuivans. Cependant Aldeno pressoit vivement le ravisseur, qui ne craignoit que lui : plusieurs fois il avoit été au moment de l'atteindre, & autant de fois il lui avoit échappé. Déjà il avoit traversé plusieurs plaines, gravi quelques montagnes, passé deux fleuves à la nage, & quoiqu'au plus fort de la chaleur du jour, son cheval n'avoit rien perdu de son ardeur. Enfin il entre dans une vaste forêt, dont la route hérissée de pointes de rochers, couvertes d'énormes troncs d'arbres à demi pourris, & de branches qui s'entrelacent de tous côtés, lui laisse espérer à chaque instant qu'il va joindre le traître qui lui enleve son cher cousin : mais son espérance s'évanouit aussi-tôt ; la route s'élargit, elle se débarrasse ; un gazon verdoyant la tapisse ; peu à peu la pente en devient rapide, & elle conduit à une fontaine d'eau bouillon-

nante,

nante, où le raviſſeur ſe précipite avec ſa proie. Aldeno, la rage & le déſeſpoir dans le cœur, s'y précipite après lui. Les Chevaliers du tournoi, qui arrivoient dans ce moment, furent témoins de cette terrible cataſtrophe, & retournerent en porter la triſte nouvelle à Doolin & à la malheureuſe Flandrine.

L'étonnement redoubla, lorſqu'ils dirent que cette fontaine, dans laquelle ils avoient vu Aldeno ſe précipiter avec ſon cheval, avoit auſſi-tôt diſparu à leurs yeux, & qu'à leur retour ils n'avoient pu retrouver les fleuves, les montagnes & les forêts qu'il leur avoit fallu parcourir pour ſuivre les pas du raviſſeur. Doolin ne put croire ce récit; & voulant s'aſſurer de la vérité par ſes yeux, il fut lui-même avec un grand nombre de Cavaliers pour s'en éclaircir. En effet on retrouva le chemin, aux pas marqués des chevaux ſur la terre, mais dégagé de tous les obſtacles qui avoient retardé la courſe

d'Aldeno : on reconnut la prairie où devoit être la fontaine ; il n'en restoit nul vestige ; un gazon occupoit sa place. Convaincu qu'on ne lui en avoit point imposé, Doolin se détermina à passer la nuit dans cet endroit. Au milieu de son sommeil, il fut réveillé par un concert mélodieux, qui fut entendu de toute sa suite, mais dont il ne fut pas possible de découvrir les Chanteurs ni les Musiciens. Tant de choses surnaturelles arrivées en si peu de temps, calmerent la douleur du Comte de Maïence, diminuerent les regrets qu'il avoit de la perte de son fils, & lui firent concevoir que la Providence divine le prenoit sous sa protection.

Revenons à Aldeno. Au moment qu'il s'étoit jeté dans la fontaine, une épaisse vapeur l'avoit entouré, tous ses membres s'étoient engourdis ; & sans perdre néanmoins connoissance, mais dans un affaissement absolu, son cheval

lui avoit fait traverser une assez grande étendue d'eau plus claire que le cristal, & l'avoit conduit au milieu d'un vallon, où lui-même, exténué de fatigue, il étoit tombé sans force & sans haleine. Revenu à lui, Aldeno jeta la vue de tous côtés, & apperçut le ravisseur qui s'efforçoit de gagner le haut d'une montagne : il veut le suivre, & tâche en vain de faire relever son cheval. Désespéré de ce contre-temps, il tente de courir ; il chancele ; ses genoux fléchissent sous lui ; une sueur froide couvre tous ses membres ; ses yeux s'éteignent, & son ame erre sur ses levres. Comme il n'attendoit que la mort, le son d'une cloche frappe son oreille ; il leve la tête, & voit à quelques pas de lui une petite église qu'il n'avoit pas remarquée. Le sage Magicien s'y traîne avec beaucoup de peine ; &, prosterné sur le seuil de la porte, il rend graces à Dieu, & implore son secours.

Douze Religieux & leur vénérable Abbé sortoient en ce moment de vêpres. Ils apperçoivent un homme étendu sur la terre ; ils s'approchent, le relevent, & s'empressent de lui rendre tous les services qui dépendent d'eux. Après lui avoir fait prendre un peu de vin, l'Abbé demanda à Aldenio à quelle occasion & par quel événement extraordinaire il se trouvoit dans ce lieu solitaire, presque inconnu à tous les hommes. » Je ne crois point, répondit le Magicien, être éloigné de Maïence, où mon parent Doolin tient sa Cour, & dont je suis parti il y a environ six heures, pour poursuivre un lâche ravisseur qui a eu l'audace d'enlever le jeune Gérard son fils «. A ce discours l'Abbé soupçonna que son nouvel hôte avoit l'esprit troublé. » Mon frere, lui dit-il, rappelez vos sens ; lorsque j'étois dans le monde, j'ai entendu parler du Comte Doolin, de la belle Flandrine, & de leur illustre famille. La ville

de Maïence, où j'ai su qu'ils demeuroient, est à plus de mille lieues de ce pays; & il faudroit au moins quatre mois pour s'y rendre. L'excès de la fatigue trouble vos idées; revenez à vous, & comptez que nous partagerons volontiers avec vous la subsistance journaliere que la bonté divine veut bien nous accorder«.

Aldeno, étonné, interdit, ne comprenant rien aux paroles de l'Abbé, voulut répondre; mais on le pria de remettre la conversation jusqu'après le réfectoire, où deux Religieux le conduisirent. Le repas fut conforme à l'austérité de la vie de ces bons Solitaires; la table fut chargée d'un peu de pain noir, de quelques légumes cuits à l'eau & au sel, de différens fruits frais ou secs, & de quelques cruches d'une eau claire.

Après qu'Aldeno & les Religieux eurent rendu graces à Dieu, l'Abbé mena son hôte sous un berceau de

verdure; & l'ayant fait asseoir, il lui demanda affectueusement si sa tête étoit un peu remise, & s'il voudroit prendre assez de confiance en lui pour ne lui rien cacher de tout ce qui pouvoit l'intéresser, & exiger de lui & de sa Communauté des conseils ou des services. Aldeno remercia l'Abbé de ses offres; mais il ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise, de ce qu'il refusoit d'ajouter foi à ce qu'il lui avoit dit avant le repas. » C'est pourtant, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, la pure vérité. Ce matin la Cour » de Maïence ne respiroit que la joie; un » barbare ravisseur arrache le jeune Gérard des bras de sa mere Flandrine : » je le suis, rien ne m'arrête; mon » cheval, à demi-mort, tombe sous » moi, & j'allois expirer sans vos soins » généreux. O Doolin, ô Flandrine, » quelle doit être ce soir votre douleur ! O, mon cher Gérard ! qu'êtes- » vous devenu ? Insigne scélérat, tu

» me feras raison de cet enlévement :
» je te poursuivrai jusqu'aux extrémités
» de la terre. O, mon Pere ! dit-il
» en s'adressant à l'Abbé, il n'est pas
» loin d'ici ce ravisseur ; en sortant
» de mon évanouissement je l'ai vu qui
» gravissoit la montagne voisine. Il s'y
» cache sans doute, & vous m'aiderez
» à le découvrir «. Plus Aldeno cherchoit à convaincre l'Abbé de la vérité de son récit, & plus l'étonnement de celui-ci redoubloit. Il lui protesta de nouveau qu'il se trouvoit dans une isle située à plus de mille lieues des bords du Rhin & de la ville de Maïence, & lui fit entrevoir que dans tout ce qu'il venoit d'entendre il soupçonnoit de l'enchantement. Mais Aldeno étoit lui-même un savant Enchanteur ; comment auroit-il pu être la victime de la méchanceté de quelqu'un de ses confreres, sans au moins s'en être apperçu? c'est ce qu'il ne pouvoit comprendre. Cependant, après s'être rappelé les pays

par où il avoit passé, cette fontaine où il s'étoit précipité pour suivre le ravisseur, & dont il étoit sorti sain & sauf, la faim extrême qui le dévoroit lorsqu'il avoit été rencontré par les Religieux, il ne pouvoit que convenir qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans cette aventure. Plein de cette idée, il se jeta aux pieds du saint Abbé, & le conjura de l'aider de ses conseils, & de lui faciliter les moyens de continuer la recherche de son cher Gérard. » Je m'intéresse à vous, lui dit le Solitaire; tous les hommes sont mes freres, & nous devons particuliérement nos secours aux malheureux. Nourri à l'école de l'Infortune, j'ai dû apprendre à compatir aux peines des autres. Confiez-moi vos chagrins; instruisez-moi qui vous êtes; & avec l'appui du Ciel, sans lequel nous ne pouvons rien, je trouverai le moyen de calmer vos douleurs & de contribuer à votre félicité «. Aldeno crut devoir satisfaire la juste cu-

riosité du saint Abbé, & il commença ainsi.

Histoire d'Aldeno.

Je dois le jour à Florion, Comte de Strasbourg, preux & vaillant Chevalier, qui fut ami du Roi Pepin, & compagnon d'armes du valeureux Millon Comte d'Angers, à qui le Roi donna en mariage sa fille Eglantine, mere de la fleur de la Chevalerie, de Roland, Comte Palatin, ce premier Pair de France. Après la mort de Pepin, mon pere s'attacha à Charles son fils, & le servit utilement contre ses freres naturels, qui tenterent d'usurper sa couronne. Les rebelles furent défaits, ils se soumirent; mais n'ayant pu porter leurs coups sur le Roi Charles, ils firent périr, par leurs maléfices, mon pere & le fameux Millon.

Dans ce temps, Guy, Comte de Maïence, frere de la Comtesse de Strasbourg ma mere, étant à la chasse,

poursuivit un cerf avec tant d'acharnement, que l'animal le conduisit assez loin de sa résidence. Le cerf, presque aux abois, se jeta dans une grotte, où le Comte voulut le suivre; mais un vénérable Hermite se présente; il se place entre le cerf & le chasseur, & crie à Guy qu'il ait à abandonner l'animal, qui vient, pour ainsi dire, de se mettre sous sa protection. Le Comte, indigné de cette audace, veut percer le cerf de son épée, & malheureusement il atteint l'Hermite à la poitrine, & l'étend à ses pieds. Bientôt il expira, humblement résigné aux décrets de la Providence, en pardonnant à Guy sa mort involontaire, & en l'invitant à faire pénitence du grand nombre de péchés qu'il avoit sans doute commis pendant le cours de sa vie.

Jamais loyal Chevalier ne s'étoit trouvé dans une situation aussi cruelle. Guy se jeta sur le corps du saint Her-

mite, qu'il chercha vainement à rappeler à la vie. Ne pouvant y réuſſir, il ſe dépouilla de ſes habits, prit ceux de l'Hermite, dont il enterra le cadavre, & fit à Dieu le vœu imprudent de paſſer le reſte de ſes jours à pleurer dans cette caverne le crime qu'il venoit de commettre.

Cependant l'abſence du Comte remplit de trouble la Cour de Maïence. Un certain Archambaut, Sénéchal du pays, Chevalier indigne & félon, amoureux de la Comteſſe, oſa l'accuſer d'avoir fait aſſaſſiner ſon époux. Il la fit enfermer dans un Château, & lui donna des Juges qui inſtruiſirent ſon procès, & la condamnerent à être brulée vive, à moins qu'un Chevalier ne s'offrît pour ſoutenir ſon innocence. Ma mere, ſincérement affligée de la perte de ſon frere, preſſoit le ſupplice de ſa belle-ſœur avec un acharnement incroyable. Vainement, quoique jeune encore, j'oſai lui repréſenter qu'aucune preuve

n'atteſtoit que la Comteſſe fût coupable de l'horrible forfait qui lui étoit imputé, elle refuſoit de ſe rendre à mes raiſons; & plus j'avois droit de prétendre à ſon eſtime par la ſolidité de mes réflexions, plus j'excitois ſa haine contre la malheureuſe Comteſſe de Maïence, & ſon indignation contre moi. Déſeſpéré d'avoir perdu l'amitié de ma mere, & ne voulant point être témoin du ſupplice ignominieux qu'on devoit faire ſubir à ma tante, je pris la réſolution d'aller chercher des aventures.

Pendant mes voyages, le perfide Archambaut, qui s'étoit emparé de la régence du Comté, & qui prétendoit en devenir le Seigneur, confia les trois enfans de Guy à un traître, qui les ayant fait entrer dans un bateau, poignarda le plus jeune, jeta le ſecond à l'eau, mais lui-même fut poignardé par le troiſieme, ſeulement âgé de ſept ans, & qui eſt ce même Doolin qui regne au-

jourd'hui si glorieusement à Maïence. L'enfant, après ce coup héroïque & que le Ciel avoit conduit, poussa la barque vers le rivage, sauta à terre, & s'enfonça dans la forêt, où il ne tarda pas à rencontrer son pere. Que vous dirai-je ? il a passé huit années auprès de ce saint Hermite. Instruit par ses leçons, il a grandi en force & en courage; il a combattu le traître Archambaut, l'a terrassé, & lui a fait subir le supplice auquel sa mere avoit été injustement condamnée. Guy, fidele à son vœu, n'a pas voulu quitter son hermitage; la Comtesse son épouse a fait bâtir un superbe Monastere, où, sous l'habit de Religieuse, elle a passé le reste de ses jours; & Doolin, devenu, par l'abdication de son pere, Comte de Maïence, a gouverné ses Etats avec gloire & bonheur jusqu'à ce jour, que sa félicité a été troublée par l'enlévement de son fils Gérard. Je reviens à moi.

Je ne vous parlerai point de mes exploits, de mes combats contre les Géans, de mes démêlés avec les Chevaliers; la vie laborieuse & pénible des Guerriers ne peut intéresser de pieux Solitaires, qui n'adressent des vœux au Ciel que pour voir régner le repos sur la terre. Au milieu du tumulte des armes, je pensois comme vous, mon cher hôte. J'étudiois les hautes Sciences, & sur-tout la Magie; non celle qui apprend les horribles moyens de faire le mal, mais celle qui instruit de ceux qu'on peut légitimement employer pour le détourner.

Dans ces circonstances, les habitans de l'Isle Ténébreuse d'Ascalot étoient gouvernés par un fier Géant, qui peu satisfait de piller leurs biens, rendoit encore sa tyrannie plus affreuse, en ravissant leurs femmes & leurs filles, qu'il faisoit servir à ses infames plaisirs. Ce Tyran avoit pour ennemi le Souverain d'une Isle voisine, Géant comme

lui, & pour la même conduite aussi détesté de ses sujets. Leur querelle devoit se vider par un combat naval. Les deux flottes étoient en présence, & la bataille alloit commencer, lorsque les deux partis, réunis par les conseils de quelques Sages, déclarerent à leurs indignes Maîtres, qu'ils ne tireroient point l'épée pour assassiner des hommes qu'ils regardoient comme leurs freres. Les deux Géans, furieux de ce qu'ils entendent, mais n'étant pas assez forts pour se faire obéir, se provoquent réciproquement au combat. Ils sautent sur le tillac d'un navire qui les sépare; là ils se portent des coups terribles; le sang ruisselle de tous côtés; la mer en est teinte; & enfin tous les deux ils se percent de leurs épées, tombent & vomissent en même temps leurs ames exécrables.

Les cris d'alégresse se firent entendre aussi-tôt sur tous les vaisseaux; les deux Peuples se jurent une amitié invio-

lable; ils consentent à ne faire désormais qu'un seul & même Etat, gouverné par un même Roi. Les Sages des deux Nations s'assemblent; ils déliberent sur le choix d'un Monarque capable de rétablir la justice & la paix parmi eux, & ce choix tombe sur moi. Une réputation que j'avois cherché à fonder, bien plus sur l'honnêteté que par de hauts faits d'armes, quelques actions généreuses & humaines, m'ont valu le trône d'Ascalot.

Lorsque les Députés qui me furent envoyés vinrent m'annoncer ma nomination, j'étois au camp de Charlemagne, & nous venions de rétablir Ibinalarabi dans Saragosse. Je partis aussi-tôt, & je me rendis à Ascalot, capitale de mes nouveaux Etats. Il est doux de se voir accueillir comme je le fus; les larmes de joie que répandirent mes sujets à mon arrivée, m'en firent verser de délicieuses; & dès ce moment je

me proposai de ne rien épargner pour les rendre heureux.

Je trouvai l'administration de l'Etat dans la plus étrange confusion. Les caprices & la tyrannie des Despotes y avoient depuis long-temps tenu lieu de Loix. Les Ministres y avoient été les vils exécuteurs des crimes des Maîtres, & non les instrumens de leur justice & de leur bonté. Ce n'étoit pas la réforme qu'il falloit porter dans les Conseils & dans les Tribunaux; il étoit d'absolue nécessité de tout créer; c'est à quoi je m'appliquai, & j'y suis parvenu.

Après avoir écouté les avis, étudié les caracteres de ceux qui me les donnoient, j'ai établi un Grand-Conseil de la Nation, d'où j'ai tiré plusieurs Membres pour former des Conseils particuliers propres à traiter les affaires des différentes branches de l'administration. J'ai écarté de tous les Tribunaux créés pour rendre la justice à mes sujets, les discussions minutieuses, & j'ai rendu

les Juges reſponſables des erreurs où ils tomberoient par négligence ou mauvaiſe volonté. L'établiſſement d'une répartition juſte d'impôts néceſſaires, eſt ce qui a le plus couté à ma délicateſſe. J'aurois déſiré n'avoir pas beſoin de puiſer dans la bourſe de mes ſujets; mais ne pouvant m'en diſpenſer, les charges qu'ils payent ne leur ſont ni onéreuſes, ni ſenſibles, puiſqu'elles ſont priſes en quelque façon ſur le ſuperflu des particuliers.

Les mœurs étoient perdues dans le Royaume d'Aſcalot; j'en ai rétabli l'empire par mon exemple. Ayant eu le bonheur de me faire aimer, on cherche à me plaire; & ſûr que je porte ſur tout ce qui m'environne un œil attentif, l'eſpoir d'être avancé fait qu'on s'attache à le mériter. La calomnie eſt bientôt reconnue, & ſévérement punie: le délateur eſt couvert de honte. La mendicité eſt en horreur, parce qu'elle ne peut provenir que de la pareſſe ou de la débauche :

le malheureux est secouru, & l'infirme soulagé : la vieillesse est respectée, & tous mes sujets forment une grande famille dont je suis le pere & l'ami.

Je vivois heureux au milieu de mes enfans, lorsque le Comte Doolin m'a appelé auprès de lui, dans l'espérance que, par le secours de mon art, je pourrois procurer quelque soulagement à son épouse Flandrine : mon amitié pour ces chers parens m'a fait voler à Maïence. Aidé des conseils & des admirables secrets de mon ami Berfunes, Roi de l'Isle de Montdurrant, je suis parvenu à sauver Flandrine & mon cousin Gérard, qui nous a été enlevé & cause aujourd'hui mes justes regrets.

Lorsqu'Aldeno eut cessé de parler, l'Abbé leva les yeux au Ciel, & le remercia de lui avoir fait voir avant de mourir le fils de son ami Florion; ensuite, se jetant au cou du Roi d'Ascalot, il l'embrassa avec la plus grande

tendresse, & commença de cette maniere le récit de ses aventures.

Histoire du Chevalier Vert.

La confiance que vous avez en moi, m'engage à ne vous rien cacher de ce qui me regarde. Je suis né en Barbarie du redoutable Albiment de Caradosse, qui me fit nourrir sur la Montagne Verte, ce qui, tant que j'ai suivi la profession des armes, m'a fait appeler le Chevalier Vert. Le fameux Géant Ferragus, Roi de Portugal, aussi renommé pour son courage que le célebre Hector de Troie, étoit mon frere; mais ayant persévéré dans l'idolâtrie, par un effet de la Justice divine, il a été tué dans la Province d'Aquitaine, après avoir perdu une bataille contre les Chrétiens. J'étois alors dans le feu de ma jeunesse; & ayant entendu parler de la fille de Savari, Prince d'Aquitaine, jeune pucelle dont la beauté ne le cédoit qu'à

celle de ma sœur Esclarmonde, femme de l'Empereur Valentin de Grece, j'en devins éperdument amoureux. Cependant, inquiet sur le sort de cette passion naissante, j'interrogeai l'Oracle d'Apollon, qui, sans répondre précisément à ma demande, me fit entendre que je serois invincible dans les combats, pourvu que je n'eusse point pour Adversaire un fils d'Empereur ou de Roi, qui n'auroit point sucé le lait d'une femme. Cet Oracle captieux sembloit m'assurer la victoire dans toutes les affaires où je m'engagerois; car il n'étoit pas présumable que le fils d'un grand Prince fût nourri autrement que par une femme. Convaincu de la prétendue vérité de ce raisonnement, & ne regardant point comme un obstacle la différence des Religions, j'osai demander en mariage l'Infante Fezonne à son pere le Prince d'Aquitaine. Mes Ambassadeurs ne me rapporterent qu'un honteux refus. Outré de colere, je

défie Savari : nous nous trouvâmes au lieu indiqué pour le combat, & j'eus le bonheur de le vaincre & de le faire mon prisonnier. Mais bientôt, ne consultant que mon amour, je lui rendis la liberté, à condition cependant que je tiendrois le camp quarante jours de suite, & que si pendant ce temps je demeurois vainqueur de tous les Chevaliers qui se présenteroient pour me combattre, la belle Fezonne seroit le prix de ma victoire. Trente-six Chevaliers éprouverent la force de mon bras, & furent renversés ; mais comme il n'y a ni fortune durable, ni Guerrier invincible, le vaillant Orson, fils d'Alexandre, Empereur de Constantinople, nourri par une ourse dans la forêt d'Orléans, vint me combattre, & fut mon vainqueur. Sans la générosité de son frere Valentin, ce terrible champion m'auroit mis en pieces. Je lui dois la vie, & je lui dois bien plus encore, c'est ma conversion à la Religion

Chrétienne, qui a été accélérée par ses conseils & par son exemple. Depuis je me suis attaché aux deux freres, & j'ai été leur compagnon d'armes jusqu'à la funeste époque de la bataille d'Angorie, où Valentin tua l'Empereur son pere sans le connoître, ce Prince ayant changé d'armure & n'ayant pu l'en prévenir. Valentin reçut, avec la couronne impériale, tous les honneurs attachés à cet auguste rang; mais ils ne purent calmer sa douleur. Cette haute élévation, dont le sang d'un pere étoit le prix, le faisoit frémir quand il y pensoit; & ayant sans cesse devant les yeux son parricide involontaire, couvert de tristes haillons, il se déroba de Constantinople, & se rendit à Rome en demandant son pain. S'étant jeté humblement aux pieds du saint Pere, il lui confessa ses péchés, en reçut l'absolution, & se prépara à accomplir la pénitence qui lui fut imposée. Pendant deux années entieres on l'a vu dans les

rues de Rome verser des larmes, n'avoir pour retraite que la porte d'une église, & implorer pour vivre l'assistance des ames compatissantes. Cette dure tâche remplie, ce bon Empereur, toujours inconnu, retourna à Constantinople, où il vécut encore quelque temps dans le coin d'une des écuries de son Palais; & ce ne fut qu'après sa mort que sa famille & ses serviteurs apprirent qu'ils possédoient un trésor si précieux.

Orson, qui avoit succédé à son frere Valentin, ne fut pas long-temps, à son exemple, sans mépriser les grandeurs mondaines. Il me confia l'éducation de ses fils, Orsaire & Morand, & il vint fixer son séjour dans cette Isle presque inconnue, où il se bâtit une petite cabane. Pour moi, après avoir passé dix années à instruire les jeunes Princes dans les Sciences divines & humaines, je pris la résolution de consacrer à Dieu les derniers de mes jours. Ayant confié mon dessein à ce

bon Pere, qui a été mon Ecuyer, dit le Chevalier Vert en montrant un vieux Religieux, nous avons, à l'insçu de toute la Cour, quitté Constantinople. Nous avons traversé différens pays; & nous étant acheminés du côté de la mer, il s'y est trouvé une barque, que nous crûmes abandonnée, & dont nous voulûmes nous servir pour passer dans une Isle que nous remarquâmes assez proche de nous. Dès que nous y fûmes entrés, la barque partit d'elle-même, sans qu'il nous fût possible de la diriger vers l'Isle qui faisoit l'objet de nos désirs. Nous voguâmes ainsi pendant environ quinze jours, sans autre nourriture que quelques fruits sauvages que mon compagnon avoit ramassés en traversant une forêt. Excédés de fatigue & de besoin, & remettant notre sort à la miséricorde de Dieu, nous apperçûmes que notre barque s'approchoit d'un rocher que nous venions de découvrir. Bientôt elle vogue avec plus de vîtesse, donne

contre le rocher, se brise, & nous jette étendus sur le sable & sans connoissance.

J'ignore combien de temps nous restâmes dans cet état : ce qui est présent à ma mémoire, c'est que nous tentâmes de grimper au haut du rocher pour y chercher quelques secours à la faim qui nous pressoit, & qu'au milieu de notre chemin le jour nous manqua. Quelle nuit nous passâmes ! je crus qu'elle seroit la derniere de ma vie. Cependant le retour du soleil ranima nos espérances ; & nous accrochant aux pointes du rocher, nous parvînmes jusqu'à sa cime. Alors une plaine charmante s'offrit à nous ; un ruisseau serpentoit au milieu d'un gazon fleuri, bordé d'arbres fruitiers ; nous nous désaltérâmes, & nous mangeâmes quelques fruits qui réparerent nos forces épuisées.

C'est sans doute ici, dis-je à mon compagnon, que le Ciel veut que nous

fixions notre demeure. Comme je prononçois ces paroles, un vénérable vieillard se présente à nous : il approche; je l'examine; mes yeux ne me trompent point; je le reconnois; c'est Orson lui-même, c'est mon Empereur. Je tombe à ses pieds, j'embrasse ses genoux; il me serre dans ses bras; il couvre mon visage de larmes : moment que je ne peux décrire, mon cher Aldeno, & qui a été le plus doux de ma vie. Il me reçut dans sa cabane avec mon compagnon, où j'ai passé huit années à nourrir mon esprit de ses conseils, & à fortifier ma piété par les bons exemples qu'il ne cessoit de me donner.

Pendant ce temps, l'Empereur Orsaire occupoit avec gloire le trône de Constantinople, & son frere Morand étoit devenu Roi d'Angorie. Ces deux Princes déclarerent la guerre à Zarinte Roi de Barbarie, & au Soudan de Damas. Les Sarasins équipent une

flotte formidable. L'Empereur met la sienne en mer. Les deux armées se rencontrent précisément dans ce détroit. La bataille s'engage; & les Chrétiens, moins nombreux en hommes & en bâtimens, alloient succomber, lorsque le bon Pere Orson, sans doute par une inspiration divine, entreprit de les secourir.

Dès le matin, nous nous étions transportés sur la cime de notre rocher; & ayant reconnu les banderoles des Chrétiens, nous faisions des vœux ardens pour que Dieu leur accordât la victoire sur les ennemis de son saint Nom. Nous remarquâmes avec douleur, que les Sarasins, maîtres du détroit, ne laissoient aux Impériaux ni l'espace nécessaire pour faire agir tous leurs navires, ni la facilité de se retirer s'ils étoient vaincus. Alors, prenant son parti: » Il faut, » me dit Orson, tirer nos freres de ce » péril: tu vois cette énorme roche, » dont la masse, minée en dessous par

» le temps & les flots, supporte à peine
» les ruines de ce Temple de marbre,
» consacré jadis par les Idolâtres au
» Dieu Mars, une de leurs fausses Di-
» vinités. Ce pan de mur qui y tient
» encore, & qui, en se prolongeant sur
» la mer, semble suspendu en l'air,
» nous prouve qu'autrefois une partie
» de la roche s'est détachée, & a formé
» tous ces écueils qui bordent la côte;
» essayons d'en précipiter le reste sur
» la flotte ennemie, dont le corps de
» bataille se croit à l'abri sous cette
» étonnante voûte «. A l'instant nous
nous mettons en travail. Une longue
crevasse nous guide, nous la suivons;
nous coupons les racines des arbres qui
tiennent le rocher encore foiblement
attaché à la terre; &, sans beaucoup
d'efforts, son propre poids le fait tomber
sur les Infideles, dont environ quinze
mille furent écrasés, avec leurs Chefs
Zarinte & le Soudan de Damas. Le
reste de la flotte, effrayé de ce terrible

désastre, gagna le large, & s'enfuit honteusement.

L'Empereur Orsaire n'osa méconnoître la main de Dieu dans le secours inespéré qui venoit de lui obtenir la victoire; il l'en remercia humblement; & pressé par un mouvement secret, dont il ne put se rendre compte, à travers les débris de la roche, & avec des peines incroyables, il gagna le seul sentier qui pouvoit le conduire jusqu'à notre habitation.

Concevez, mon cher Aldeno, quelle fut la joie du bon Pere Orson & celle de l'Empereur, lorsqu'ils se reconnurent. Le vieillard en pensa expirer dans mes bras; mais le terme de sa vie n'étoit pas éloigné. Il donna à son fils les meilleurs conseils pour bien gouverner ses Etats; il lui ordonna de faire élever le Monastere que vous voyez, en reconnoissance de la protection éclatante que Dieu venoit de lui accorder, & d'y fonder l'entretien de douze Re-

ligieux & d'un Abbé, en l'honneur du Sauveur du Monde & de ses douze Apôtres. Enfin, au bout de trois jours, le vertueux Orson quitta cette vie mortelle, & l'Empereur partit après avoir rendu les derniers devoirs à son pere. Depuis il m'a envoyé des Ouvriers pour bâtir cette Eglise & ce Couvent. Onze vieux Chevaliers, échappés aux périls des armes, & fatigués des plaisirs du monde, sont venus s'ensevelir avec moi dans cette solitude. Ils m'ont nommé leur Abbé, & nous passons doucement nos jours dans les exercices de piété & les travaux qu'exige la culture de la terre, qui fournit abondamment à nos besoins.

Aldeno, émerveillé de tout ce qu'il venoit d'entendre, demanda au bon Abbé comment s'appeloit son Isle? » Elle portoit autrefois le nom d'*Isle* » *Merveilleuse*; lui répondit-il, mais » aujourd'hui on la nomme l'*Isle Notre-* » *Dame la Périlleuse*. Les Pélerins &

» les Etrangers ne peuvent y aborder
» sans danger, parce qu'excepté le petit
» espace que nous habitons, les Esprits
» infernaux sont en possession de tout
» le pays. Il est vrai pourtant qu'ils
» sont forcés d'en sortir chaque année
» pendant les huit jours de l'Octave de
» la Fête de cette Eglise; mais la so-
» lennité passée, ils s'y rendent de tous
» les lieux de la terre. Et vos ardentes
» prieres, reprit Aldeno, n'ont encore pu
» chasser les Démons de ce lieu saint ?
» Mon fils, lui dit l'Abbé, ils y resteront
» jusqu'à ce que, *par le grand cœur &*
» *prouesse d'un Chevalier, accom-*
» *pagné de science expérimentée, ce*
» *malheureux sortilége prenne fin.* Il
» finira, mon Pere, s'écria Aldeno, je
» tenterai cette aventure, & j'en vien-
» drai à mon honneur «.

L'Abbé assura le Roi d'Ascalot que le temps n'étoit pas encore arrivé de remporter cette victoire sur les Démons, & qu'il ne devoit s'occuper que des

moyens de recouvrer ſon cher Gérard. Il lui apprit que, dans trois jours, la troupe infernale ſe raſſembleroit au fond d'une profonde vallée de l'Iſle ; & que là, chaque Démon devoit rendre compte à ſes Supérieurs du mal qu'il avoit fait aux Chrétiens pendant l'année écoulée, & prendre d'eux les ordres néceſſaires pour leur en faire, s'il étoit poſſible, encore davantage l'année ſuivante. Il lui dit que le malin Eſprit qui avoit enlevé le fils de Doolin, ſe trouveroit infailliblement à cette aſſemblée, & que, s'il oſoit s'y introduire, il apprendroit, de la bouche même du raviſſeur, en quel lieu il avoit tranſporté le petit Gérard. » Je puis, ajouta l'Abbé,
» vous aider dans cette entrepriſe pé-
» rilleuſe, en vous confiant une étole
» bénite, qui, outre la vertu de vous
» rendre inviſible & de vous mettre à
» l'abri des maux que les Démons pour-
» roient tenter de vous faire, vous
» donnera le pouvoir d'arrêter l'un

» d'eux, & d'en faire votre esclave, en » la lui passant au cou «.

On ne doit pas douter qu'Aldeno n'acceptât cette offre avec la plus vive reconnoissance. Il passa à réparer ses forces les trois jours, au bout desquels arrivoit le moment qu'il désiroit; & sur la fin du troisieme, muni de son étole, il entra dans le chemin qui conduisoit au vallon ténébreux, où la troupe infernale devoit, après le coucher du soleil, tenir son assemblée. Quittons-le pour un moment, & développons ce qui avoit causé l'enlévement du petit Gérard; c'est le seul moyen de ne point jeter de confusion dans notre récit.

Il faut se rappeler que la Fée Morgane avoit refusé de se trouver à la naissance du jeune Gérard, & que ses sœurs les Fées Oriande, Tranzeline & Marsurie avoient épuisé toutes les ressources de leur art pour s'opposer à ses mauvais desseins contre la vie de

cet enfant. Morgane, irritée qu'on voulût mettre des bornes à son pouvoir, quitta brusquement son Palais d'Avallon & sa fameuse Tour d'Aimant, qu'elle laissa en la garde de son frere Artus, Roi de la Bretagne; & traversant les airs sur son char magique, se rendit auprès du fameux Enchanteur Tartaron, qui demeuroit au sommet du plus haut des monts Caspiens. La Fée ne chercha point à lui cacher la rage dont elle étoit animée contre la famille de Doolin, & la résolution qu'elle avoit prise de faire périr le petit Gérard, qui, si la trame de ses jours n'étoit coupée, devoit être un des plus terribles ennemis des Païens; & comme la flatterie est un poison subtil, que les femmes habiles & méchantes savent préparer pour arriver à leurs fins, la Fée Morgane prodigua les louanges au vieux Magicien. Elle lui fit entendre que, maîtresse de lui donner des ordres, elle ne vouloit devoir qu'à ses prieres le

service qu'elle attendoit de lui, & que lui seul pouvoit lui rendre, étant l'unique Enchanteur qui, par sa science, étoit en état de l'emporter sur les connoissances magiques des Fées Oriande, Marsurie & Tranzeline.

Tartaron, séduit par des paroles aussi flatteuses, promit à Morgane tout ce qu'elle voulut. Elle exigea de lui qu'il fît enlever le fils de Doolin, & que ce malheureux enfant lui fût remis : puis, prenant congé de l'Enchanteur, elle fut attendre l'effet de ses promesses dans son Château d'Avallon. Après le départ de la Fée, Tartaron, au moyen des plus terribles conjurations, contraignit Friquemoue, l'un des plus malins Esprits de l'enfer, à prendre la figure d'un Cavalier armé de toutes pieces ; & lui ayant donné pour monture un autre Diable transformé en cheval, il lui ordonna d'aller à Maïence enlever le petit Gérard, & de le lui apporter, ou de le faire mourir. Fri-

quemoue exécuta habilement ſa commiſſion, comme nous l'avons dit; mais ſe voyant vivement pourſuivi par Aldeno, il fit jaillir une ſource d'eau vive, où il ſe précipita avec l'enfant. Le Roi d'Aſcalot s'y étant précipité après lui, & le malin Eſprit, déſeſpérant de pouvoir s'échapper, réſolut de tuer Gérard & de jeter ſon corps dans la mer. Mais le Deſtin en avoit autrement décidé. Il ne fut pas poſſible au méchant Friquemoue de faire périr l'enfant, ni même de le meurtrir dans aucun de ſes membres. Plein de rage, il change de deſſein, & ſe détermine à le porter au cruel & impie Géant Lucabel de Palerne, pour en faire un ſacrifice à ſes Dieux. Alors, ayant atteint le ſommet de la montagne de l'Iſle Merveilleuſe, où il laiſſe Aldeno à demi-mort, il quitte ſa monture, s'éleve en l'air, traverſe la mer Tybérienne, paſſe le Boſphore, plane ſur la mer de Palerne, & ſe prépare à deſcendre près du ſu-

perbe Palais où Lucabel fait sa demeure.

Pendant que ceci se passoit, le Nain d'Arable, ce fameux Bersunes, Roi du Mont-Durrant, toujours inquiet sur le sort du petit Gérard, consultoit ses livres. Il connoît le danger qu'il court. Il part, vole arrive dans sa barque enchantée sur le bord ou Friquemoue alloit prendre terre. » Arrête, lui dit-il d'une voix me» naçante, arrête, & entends les ordres » que je vais te donner; remets-moi » l'enfant précieux que tu viens de ravir » à ses parens, & qu'il t'est défendu » de faire périr, sous peine des plus » horribles supplices. Cesse d'être l'ins» trument des cruautés de l'impitoyable » Morgane & du lâche Tartaron, & » va cacher ta honte dans les enfers. » Mais toi, répondit Friquemoue, ar» rêté en l'air par les charmes du Nain » d'Arable, quel intérêt t'engage à » m'empêcher d'exécuter les ordres de

» la puissante Fée Morgane, & pour-
» quoi t'opposer à la mort de cet en-
» fant? Ne sais-tu pas qu'il doit être
» l'ennemi le plus redoutable des Païens,
» que de lui doit naître le fameux Che-
» valier qui nous chassera de l'Isle Mer-
» veilleuse, siége de notre empire sur
» la terre? Tu expliques mal la pro-
» phétie qui a été faite sur cet enfant,
» reprit le Nain d'Arable : mais quand
» il seroit vrai, il faut se soumettre au
» Destin. Et si sur l'heure j'étouffois
» cet enfant dans mes bras (dit Frique-
» moue)...... Si tu le faisois, ré-
» pondit Bersunes, l'Enfer inventeroit
» de nouveaux tourmens pour te punir.
» Eh bien, ajouta Friquemoue, j'ose
» les affronter «.......

A ces mots, le Nain d'Arable frémit, il craint la rage de l'Esprit infernal; & pour la prévenir, il appelle à son secours deux légions de Ministres des Enfers, l'une commandée par Zéphir à la noire capette, & l'autre par leur

Prince Cocarnon. Il leur ordonne de prendre le traître & de le mettre en pieces. Friquemoue, de son côté, conjure les Esprits ses amis de venir le défendre : il remet à l'un d'eux le jeune Gérard, & le combat commence. Friquemoue, armé d'une épée flamboyante, fond sur le Nain d'Arable ; mais Zéphir à la noire capette se place devant lui, & du coup d'une hache de feu, il sépare le bras du corps du méchant Démon. Ce bras, tombé dans la mer avec le bouclier qui y est attaché, est soudain transformé en monstres affreux qui jettent des feux & des flammes par les naseaux & par la gueule. Friquemoue, plein de rage, abat du tranchant de son épée la cuisse de Zéphir, qui produit de nouveaux monstres, à têtes de taureaux & de dragons. Pendant ce temps, les deux armées ennemies se mêlent en l'air : les bras, les jambes, les têtes détachés des corps, prennent aussi-tôt la forme de griffons & de serpens ailés,

& combattent avec un acharnement inconcevable, au milieu des feux, des flammes & de la fumée, dont le ciel & la mer font obfcurcis. Aux cris, aux mugiffemens des bleffés, fe joignent les fifflemens des vents & l'horrible bruit des flots qui fe choquent & fe brifent les uns contre les autres. Il femble que la Nature eft à fon dernier jour, & va retomber dans le chaos. Le Nain d'Arable voit à chaque inftant fa frêle barque prête à être engloutie dans les profonds abîmes de la mer : il eft à peine raffuré par la force de fes conjurations. Dans cette perplexité, Berfunes veut tenter la voie de conciliation; il ordonne à Zéphir à la noire capette de fufpendre le combat; & s'adreffant à Friquemoue : *Efprit infernal*, s'écrie-t-il du fond de fa barque enchantée, *à quelle occafion eftrives-tu* (travailles-tu) *contre ce que Dieu a ordonné? Pourquoi ta méchante maîtreffe Morgane pourfuit-elle les jours de ce*

Gérard ; que je soupçonne pouvoir devenir par la suite un ennemi de la Chrétienté ! Roi du Mont-Durrant, répondit Friquemoue, *j'entends très-bien ce que tu mets en avant, mais tu te trompes : vois, je te prie, l'éversion de toute l'Espaigne, dont la perte ne sera jamais recouvrée, étant reçue au nombre des fideles Chrétiens, pour ne plus retourner à la Loi Sarazine : vois ce grand Roi des François, aidé de la valeur de ce fils de Doolin, remporter une si glorieuse victoire sur les nôtres, qu'à cette cause tant d'Eglises & de Monasteres seront érigés en Espaigne, & même le grand Temple du Galicien sans tête, fils de Zébédée, qu'on nous fera vuider les mains de tant d'ames païennes converties pour son mérite ; & qui pis est, l'expulsion de notre Isle Merveilleuse. Où cuydes-tu donc, que l'ayant perdue, que nos Congrégations soient doresnavant maintenues & assemblées davantage ! Igno-*

rès-tu que je dois obéissance à Morgane, & que, puisqu'il ne m'est pas permis de faire périr ce petit Gérard, je dois au moins le livrer à Lucabel, pour en faire un sacrifice à ses Dieux, si je veux me soustraire aux tourmens affreux que la Fée prépare aux Esprits infernaux qui n'exécutent pas ses ordres ? Eh bien, Friquemoue, dit Zéphir à la noire capette, *puisque ton pouvoir ne s'étend jusqu'à meurtrir & occire l'enfant, voici ce que ferons pour parvenir à la paix, & te rendre libre des charmes de la Fée. Bersunes te quittera toute querelle : permets que Gérard soit mis dans un esquif sur la mer, délaissé de toute aide. Et s'il plaît au Créateur qu'il meure, tu seras très-bien acquitté de ta promesse ; & au contraire, s'il a ordonné qu'il vive, il n'y a point de doute qu'il le peut garantir & de ta main & de la cruauté de ton Lucabel.*

Le Nain d'Arable appuya ces propositions par les plus fortes menaces, si Friquemoue refusoit de les accepter. L'Esprit infernal s'y soumit, & livra le petit Gérard entre les mains de Bersunes. Celui-ci, aussi-tôt après lui avoir fait couler dans la bouche quelques gouttes d'une liqueur spiritueuse & assoupissante, fit paroître une barque enchantée, dans laquelle il le posa doucement, & aussi-tôt la barque vogua avec une telle vîtesse, que dans l'instant on la perdit de vue. Les Démons se séparerent, & le Nain d'Arable, satisfait que tout eût réussi au gré de ses souhaits, retourna à son Isle de Mont-Durrant.

On ne peut pas dire combien la frêle barque, qui portoit Gérard, mit de temps à parvenir jusqu'à l'embouchure du grand fleuve Euphrate; ce que notre Romancier assure, c'est qu'arrivé à ce point, & luttant contre les eaux du fleuve, qui s'élevoient avec une fureur

inconcevable, elle se brisa en morceaux, & qu'un éclat, sur lequel l'enfant se trouva suspendu, fut s'arrêter dans la fente d'un rocher. Gérard, réveillé par cette terrible secousse, ne voyant que le ciel au dessus de sa tête, & les flots courroucés sous ses pieds, se mit à pleurer & à appeler à grands cris son cher Aldeno. Ces gémissemens frapperent les oreilles d'un bon Hermite, nommé *Blandimain*, qui demeuroit au haut de la roche. Il interrompit ses prieres, & descendit sur le rivage, afin d'aider de tout son pouvoir le malheureux qui sembloit implorer son secours. Les saintes ames savent que le mérite des bonnes œuvres est au moins égal à celui des prieres les plus ferventes.

L'Hermite apperçoit l'enfant qui, quoiqu'effrayé, d'un air affectueux lui tend les bras : il se dépouille de ses habits, entre dans l'eau jusqu'aux épaules, le prend & le porte dans sa cabane, où il lui fait un petit lit d'herbes

fraîches, & le couvre de ſon manteau pour le réchauffer. Il le laiſſa en repos quelques momens, qu'il employa à remercier Dieu de l'occaſion qu'il lui avoit préſentée de faire le bien ; enſuite, étant revenu à l'enfant, il lui offrit un peu de lait & des fruits ſauvages, dont il mangea avec plaiſir.

A l'inſpection des riches habits que portoit le petit Gérard, le bon Hermite ne douta pas qu'il ne fût au moins le fils d'un grand Prince, & même d'un Prince Chrétien, ce dont il loua le Ciel ; mais il ne put tirer de l'enfant aucun éclairciſſement ſur les perſonnes à qui il appartenoit, ni ſur les circonſtances de ſon naufrage. Dans l'ignorance de ſon nom, il l'appela le *Beau Fortuné d'Euphrate* ; & c'eſt ſous ce titre qu'il paroîtra encore quelque temps dans cette Hiſtoire. Le bon Solitaire prit un ſoin extrême de ſon éducation ; il lui enſeigna les Lettres Chaldaïques, Grecques & Latines, qu'il

possédoit supérieurement, & ne négligea pas de l'instruire des importantes vérités de la Religion Chrétienne. Lorsqu'il fut parvenu à l'âge de dix ans, & que ses forces commencerent à se développer, le Fortuné d'Euphrate demanda à celui qu'il regardoit comme son pere, & qui en avoit véritablement les entrailles, la permission de le suivre à la chasse des bêtes féroces. Il eut peu de peine à obtenir son consentement; mais bientôt il surpassa son maître en force, en adresse & en agilité. La vîtesse étonnante des cerfs & des daims ne l'empêchoit pas de les prendre à la course. Le tigre étoit immanquablement percé par la fleche qu'il décochoit, & l'oiseau tomboit mort à ses pieds aussitôt qu'il l'avoit visé. La chair des animaux tués à la chasse faisoit la principale partie de la nourriture de l'Hermite & de son Eleve; les peaux composoient leurs vêtemens: les légumes d'un petit jardin cultivé par leurs mains, des fruits sauvages,

& l'eau d'une ſource prochaine, achevoient de fournir tout ce qui étoit néceſſaire à leurs beſoins, & les beſoins de l'homme ſont bien médiocres, quand il ſait ſe modérer. Nous le laiſſerons occuper le haut du rocher, qu'on nommoit *la Roche Egarée*, & nous irons retrouver Aldeno dans l'Iſle Merveilleuſe.

Le ſoleil étoit ſur la fin de ſa carriere, lorſque le Roi de l'Iſle Ténébreuſe, après avoir reçu la bénédiction de l'Abbé, prit congé des Religieux ſes compagnons, & entra dans le chemin qui conduiſoit à la vallée où les Eſprits infernaux devoient tenir leur aſſemblée générale & nocturne. Quoique grand Magicien, armé de toutes pieces, & très-courageux, il auroit eu tort de ſe repoſer ſur les connoiſſances qu'il avoit dans l'art magique, ſur la bonté de ſes armes & ſur ſon courage; l'étole bénite qu'il portoit ſur lui, & qui le rendoit inviſible, étoit ſeule capable

capable de le dérober à la méchanceté des Démons malfaisans. A mesure qu'il avance dans la route où il s'est engagé, elle devient plus embarrassée : hérissée de pointes de roches aiguës ; couverte par d'énormes branches d'arbres, que la vétusté, les vents ou la foudre ont jetées à terre ; traversée par des torrens impétueux, chaque pas qu'il fait est un nouveau péril qui menace sa vie. Pour combler son effroi, le jour se dérobe entiérement à sa vue, les vents sifflent de tous côtés ; il croit sentir la terre trembler sous ses pieds, & entendre le tonnerre gronder sur sa tête ; mille fantômes effrayans se montrent & disparoissent à ses yeux : la terreur s'empare de ses sens ; peu s'en faut qu'il n'en perde l'usage, mais il est soutenu par l'espoir d'arracher Gérard à l'indigne ravisseur qui l'a enlevé à son pere.

Cependant Aldeno arrive à l'entrée de la vallée. La pâle lueur d'une fournaise placée au milieu, lui en fait

découvrir toute l'étendue, qui aussi-tôt, dans sa circonférence, est fermée par une haute muraille d'acier. A l'instant même il voit s'élever de terre soixante colonnes, composées de longues flammes brillantes, & d'énormes serpens qui sans cesse se plient, se replient, & inspirent l'horreur par leurs affreux sifflemens. Ces colonnes supportent un vaste dôme d'airain brûlant. Sous chacun des portiques qu'elles forment, autant de monstres vivans vomissent continuellement, dans un bassin d'un marbre noir d'ébene, une liqueur enflammée, de couleur rouge & de sang. Sous le principal portique est un trône construit des débris de toutes les marques des dignités mondaines, & dont la détestable couronne est soutenue par les Furies.

Aldeno contemploit avec surprise la structure de cette espece de salle, lorsqu'un spectacle encore plus étonnant vint s'offrir à ses regards. Un horrible

bruit se fait entendre; la terre s'ouvre, & à l'instant le dessous du dôme est changé en une mer de feu, dont les vagues agitées s'élevent à vingt pieds du bassin. Des millions de monstres, hideux & extraordinaires, y nagent; il s'en élance une quantité prodigieuse, qui, sous la forme d'oiseaux sinistres, tiennent des torches flamboyantes; & c'est de cet abîme que sort le Sénat infernal & les noirs Esprits, qui, de toutes les parties du Monde, viennent pour y assister.

Après que les Démons eurent pris place, leur Chef, dont le pouvoir alloit finir avec l'année révolue, se fit rendre compte de toutes les méchantes actions qu'ils avoient commises, ou qui l'avoient été dans le Monde à leur instigation, & il distribua des récompenses ou des châtimens, à proportion des rapports qui lui furent faits. Nos Lecteurs nous dispenseront d'entrer dans aucun détail à ce sujet. Qu'ils rappro-

chent de leur mémoire tous les crimes dont se souillent les humains, sous la pourpre, le froc, les broderies ou les haillons, & ils auront le précis de ce qui se récita dans cette affreuse Assemblée. Enfin Friquemoue parut, & c'étoit l'Esprit infernal qu'Aldeno attendoit avec impatience. Il expliqua comment & avec quelle adresse & quelle subtilité il avoit exécuté les ordres de la puissante Fée Morgane, & demanda pour récompense d'être nommé Chef de l'Assemblée, pendant l'année dans laquelle on alloit entrer. Il fut élu d'une voix unanime, & les Démons alloient procéder à son installation, lorsqu'Aldeno s'approcha de lui; & lui ayant passé son étole bénite au cou, rendit vains tous les efforts qu'il fit pour s'échapper.

A l'instant d'horribles hurlemens se font entendre, les Démons se précipitent dans la mer de feu; le trône, les colonnes, le dôme qu'elles soutiennent, & le mur d'acier, disparoissent. Al-

deno se trouve avec son prisonnier au milieu d'une campagne aride, entourée de hautes montagnes & d'effroyables rochers qui semblent menacer le ciel. Cependant Friquemoüe redouble ses efforts pour briser le lien qui le serre étroitement; mais perdant toute espérance d'y réussir, il emploie la priere, & conjure Aldeno de lui rendre la liberté. » Tu ne peux l'espérer, lui répondit » le Roi d'Ascalot, à moins que tu ne » me rendes le petit Gérard, que tu as » traîtreusement enlevé à son pere. Il » n'est plus en mon pouvoir, lui dit » Friquemoue; mais si tu veux éloigner » de mon cou cette cruelle étole, & » me promettre de te ranger au nombre » de mes disciples, je m'engage à t'ap» prendre quel a été le sort du fils » de Doolin. Perfide, reprit Aldeno » qui s'apperçut avec une sorte d'éton» nement qu'il venoit de changer de » forme, ne crois pas me décevoir » comme tu as fait au passage de la

» fontaine, mon étole me répond que
» tu ne t'échapperas pas, quelque figure
» que tu prennes; & je vais te prouver
» quelle est sa puissance sur les Esprits
» infernaux de ton espece «. Aussi-tôt il tire l'étole à lui, & le méchant Friquemoue ressent des douleurs aiguës qui lui permettent à peine de respirer. Il demande grace à celui qu'il appelle son Maître, & lui réitere la promesse de lui donner connoissance du sort du petit Gérard, & fait en même temps serment de l'instruire de tous les secrets de magie qui lui sont familiers, & qui ont fait la réputation de Margut, Médée, Urgande & Merlin. Aldeno, plein de joie, accepte la proposition. » Tu de-
» meureras avec moi, lui dit-il, jus-
» qu'à ce que je sois devenu aussi ha-
» bile dans les enchantemens, que les
» grands personnages que tu viens de
» me nommer, & pour lors, sans ton
» indigne secours, je pourrai recouvrer
» mon cher Gérard. Tu t'abuses, Roi

» d'Afcalot, reprit Friquemoue; aucune » Puiffance humaine ni infernale ne peut » changer le fort du fils de Doolin, » que le Nain Berfunes m'a enlevé, & » qu'il a remis à la garde d'un dévot & » faint Hermite . . . . .

» Le Nain d'Arable fait où eft Gé- » rard, s'écria Aldeno! Vîte, Frique- » moue, obéis à ton Maître, & tranf- » porte-moi avec promptitude au lieu » où eft actuellement ce cher & refpec- » table ami «. Sans répondre, le mé- chant Efprit, transformé en griffon ailé, prit Aldeno fur fon dos; & traverfant les airs avec la vivacité d'une fleche dé- cochée par un bras robufte, le dépofe, en moins de deux heures, dans la cour du Château du Nain d'Arable.

Berfunes revit fon ami avec plaifir. Il lui rendit compte du fuccès de la bataille qu'il avoit livrée aux Efprits infernaux, pour s'oppofer aux mauvais deffeins de la Fée Morgane contre le fils de Doolin; mais lorfqu'Aldeno le

conjura de lui remettre cet enfant, il lui déclara qu'il ne lui seroit rendu que quand Gérard, échappé aux périls dont le menaçoient les Astres, auroit atteint l'âge d'être armé Chevalier, & de rendre des services essentiels à la Chrétienté. Il ajouta que ce seroit le livrer aux mains de sa cruelle ennemie, que de l'arracher à sa retraite avant les temps marqués par le Destin. La satisfaction de savoir Gérard en vie, & l'espoir de l'embrasser un jour, calmerent la douleur d'Aldeno. Il résolut de se confiner dans une solitude jusqu'au moment que devoit arriver ce qui venoit de lui être annoncé; & après avoir pris congé de son bon ami Bersunes, il se fit transporter par Friquemoue sur la plus haute des montagnes du Caucase, assez près de la Roche Egarée, où Gérard croissoit en forces & en talens. Nous pourrions faire la description du beau pays qu'il choisit pour y élever, d'un coup de baguette, une charmante habitation,

parler de ses jardins remplis de fleurs odorantes & d'arbres chargés de fruits, des ruisseaux d'une eau argentée, qui serpentoient à travers des gazons fleuris; mais tous ces détails deviennent inutiles, pour peu que nous nous rappelions que nous avons affaire à un habile Enchanteur, qui, maître de tout créer dans ce genre, n'aura pas dû laisser reposer son art pour se procurer des plaisirs & des commodités: nous dirons seulement, que jusqu'à l'époque où il doit reparoître sur la scene, il passa ses jours à étudier la Magie sous son Précepteur Friquemoue. Nous allons les perdre de vue, ainsi que le petit Gérard, & préparer les événemens dont ils doivent être les principaux Acteurs.

Après la mort de Zarinte Roi de Barbarie, & celle du Soudan de Damas, écrasés tous deux avec une partie de leur armée, sous la roche énorme qu'Orson & le bon Chevalier

Vert détacherent de l'Isle Merveilleuse, ainsi que nous l'avons vu dans le récit de ce dernier, leurs royaumes tomberent entre les mains d'Agaris leur frere aîné, qui, au moyen de ces Etats, de l'Egypte & de la Chaldée où il régnoit, devint un des plus puissans Princes de l'Univers. Il ne voyoit au dessus de lui que l'Empereur Orsaire, qui, du trône de Constantinople, donnoit des Loix à tout l'Occident, & tenoit en respect les Sarasins & les autres Idolâtres répandus dans les contrées orientales. La paix conclue entre ces deux grands Monarques, après le désastre du détroit de l'Isle Merveilleuse, dura douze années, & n'auroit pas encore été rompue, sans la perfidie du fils unique d'Agaris.

Ce Prince, nommé *Tangaris*, avoit reçu de la Nature tous les présens qu'elle accorde à ses plus chers favoris : une taille élégante & dégagée, un port noble & imposant, l'ensemble des traits parfait, l'œil noir & bien fendu, vif, le regard fier, mais tempéré par une sorte

de douceur, & le son de la voix agréable & passant jusqu'à l'ame. Jamais jeune damoiseau n'a montré plus d'adresse aux exercices militaires, qu'en avoit déjà fait paroître Tangaris dans les jeux qui faisoient partie de son éducation. Le temps arrivé d'être fait Chevalier, il demanda cet illustre grade avec instance à son pere le Roi d'Egypte. Agaris, charmé de cet empressement, fit préparer des tournois & des fêtes superbes pour célébrer ce grand jour, où son fils unique alloit entrer dans la carriere de la gloire & de l'honneur, & travailler à se rendre digne de lui succéder. Il appela de ses provinces les principaux Seigneurs, pour assister à cette cérémonie : les Ambassadeurs des Puissances alliées se rendirent à Damas, & s'y montrerent avec éclat. Un d'eux parla de la Cour de Constantinople & de la beauté de la Princesse Fézonne, fille de l'Empereur Orsaire. Pour prouver ce qu'il avançoit, il en présenta un portrait qui

lui étoit tombé entre les mains. Tangaris le prit, l'examina attentivement, & cette peinture fit ſur lui le plus étonnant effet, puiſque dans le moment il conçut pour l'original un amour qui troubla ſa raiſon, & fut ſur le point de le conduire à la mort.

Toute la Cour fut alarmée de l'état où ſe trouvoit le Prince. Agaris interrogea tous les Médecins ſur la nature de ſon mal : ils eurent, contre l'ordinaire, le bon eſprit d'avouer que cette maladie mettoit leur ſcience en défaut. Cependant Tangaris ſe conſumoit en ſoupirs ; il dévoroit ſes larmes ; ſes forces s'affoibliſſoient, & il avoit la lumiere en horreur. Sa ſœur Améline étoit le ſeul être dont il pût ſupporter la préſence. Cette tendre ſœur, au milieu des ſecours qu'elle s'empreſſoit à lui prodiguer, à force d'interrogations parvint enfin à lui tirer ſon ſecret. Tangaris lui avoua, les yeux baignés de larmes, qu'il n'avoit pu voir le portrait

de la charmante Fézonne sans se laisser surprendre pour elle de la plus violente passion, & lui déclara que c'étoit fait de sa vie s'il ne l'obtenoit pour épouse.

Améline n'eut rien de plus pressé que d'aller faire part de cette découverte à son pere, qui passa aussi-tôt dans l'appartement du Prince, & lui jura qu'il ne négligeroit aucuns moyens pour le satisfaire. On nomma des Ambassadeurs, que l'on chargea de riches présens pour toute la Cour de Constantinople, & particuliérement pour la belle Fézonne : on équipa six vaisseaux, qui, quoique prêts à partir au bout du troisieme jour, ne mirent pas assez tôt à la voile au gré de l'impatient Tangaris.

L'Empereur Orsaire aimoit la guerre, mais il aimoit encore plus ses Peuples, & il savoit que d'éclatantes victoires & de nombreuses conquêtes ne font pas toujours leur bonheur. Depuis douze années l'Empire Grec s'étoit accru de moitié, sans tirer l'épée, soit par hé-

ritage, ſoit par l'affection des Nations voiſines, qui, auſſi-tôt qu'elles le pouvoient ſans dangers, ſecouoient le joug des Barbares, & ſe donnoient à Orſaire. Il étoit conforme à l'intérêt & aux ſentimens de ce bon Empereur, de maintenir la paix avec ſes Alliés, & ſurtout avec le puiſſant Roi d'Egypte, le plus dangereux de tous; ainſi il fit l'accueil le plus flatteur aux Ambaſſadeurs de Tangaris, & ne rejeta point abſolument l'alliance qu'ils avoient ordre de lui propoſer : mais comme la différence des Religions étoit un point qui avoit beſoin d'être diſcuté, il prit ce prétexte très-plauſible pour éloigner ſa réponſe, & en même temps pour conſulter l'inclination de ſa fille. Fézonne entroit alors dans ſa dix-ſeptieme année, & l'éclat de ſa beauté ne le cédoit à celui d'aucune perſonne de ſon ſexe. Uniquement attachée à ſon pere & à ſa famille, elle n'avoit point encore reſſenti les flammes de l'amour. Orner ſon eſprit de ſciences

utiles, acquérir des talens agréables, secourir les malheureux, porter leurs justes plaintes au pied du trône, c'étoit toute son occupation & l'emploi de sa journée. Avec de tels sentimens, on se persuade bien que la Princesse de Constantinople fut peu éblouie de l'offre que lui fit son pere, de devenir l'épouse du Prince héréditaire d'Egypte. Elle lui dit tout ce que la tendresse put lui suggérer pour éloigner une union qu'elle détestoit; l'Empereur resta ferme dans sa résolution, pourvu toutefois que Tangaris se déterminât à embrasser la Religion Chrétienne. Les Ambassadeurs avoient ordre de tout accorder, & particuliérement ce point, que la Cour d'Egypte regardoit comme le premier obstacle qu'on opposeroit à sa demande. Ils furent renvoyés, avec l'assurance qu'Orsaire verroit cette union avec autant de plaisir, qu'Agaris sembloit la désirer. De retour à Damas, ils rendirent compte du succès de leur commission, & reçurent

des récompenſes proportionnées au ſervice qu'ils venoient de rendre au fils de leur Maître.

Tangaris, dont la ſanté s'étoit rétablie par la ſeule eſpérance de poſſéder l'objet de ſes déſirs, reprit ſon embonpoint & ſa gaieté, lorſqu'il ſut, que pour être heureux, il ne s'agiſſoit que d'abjurer ſes fauſſes Divinités, & d'embraſſer la Religion Chrétienne. Le traître! une ame endurcie au crime n'auroit pas marché avec plus d'aſſurance au devant du parjure. Ce qui ſe trouva de plus précieux dans les vaſtes Etats d'Agaris en pierreries, en or, en parfums exquis, en étoffes induſtrieuſement travaillées, compoſa les préſens deſtinés pour la belle Fézonne : ils furent embarqués ſur le vaiſſeau que devoit monter le Prince, dont la pouppe étoit entiérement dorée, & les voiles & les banderoles de ſoie. Le reſte de la flotte offroit aux yeux une magnificence peu commune. On partit, & en moins de

douze jours, les vents, ſans doute trop favorables, pouſſerent les Egyptiens dans le port de Conſtantinople.

Nous avons dit que Tangaris avoit la figure charmante, & que ſa taille étoit majeſtueuſe; il quitta ſon vaiſſeau au ſon des inſtrumens & aux acclamations d'une multitude innombrable de Grecs rangés ſur ſon paſſage, qui béniſſoient le Ciel de voir un ſi beau Prince devenir l'époux de la Princeſſe Fézonne, dont les vertus, plus encore que la beauté, lui attachoient tous les cœurs. A ſon arrivée au Palais, le Prince fut reçu par l'Empereur, qui l'embraſſa tendrement, & le préſenta à ſa fille, à laquelle il baiſa reſpectueuſement la main. Qu'on ne nous demande point ce qui ſe paſſoit alors dans l'ame de la belle Fézonne; elle obéiſſoit à ſon pere, & ſon obéiſſance aſſuroit la tranquillité de l'Empire.

Pendant qu'on travailloit aux préparatifs de ce grand mariage, les Evêques

choiſis par Orſaire pour inſtruire le Prince des vérités de la Religion Chrétienne, & le diſpoſer à recevoir le ſaint Baptême, s'entretenoient chaque jour pluſieurs heures avec lui, & rendoient compte à l'Empereur de ſes progrès & de ſes bonnes diſpoſitions. Bientôt ils déclarerent qu'on pouvoit unir les deux futurs époux, & la cérémonie du Baptême, qui devoit précéder d'un jour celle du mariage, ne fut différée que juſqu'au lendemain.

Ce même jour, l'Impératrice & la Princeſſe Fézonne étoient allées prendre l'air dans un Château peu éloigné de la mer. Tangaris devoit s'y rendre pour leur faire ſa cour; mais avant de quitter l'Empereur, il avoit envoyé ordre à ſa flotte, qui mouilloit à l'Iſle de Ténédos, de ſe tenir prête à partir. Une barque s'étoit cachée dans une anſe ſur la côte, & ſoixante Cavaliers déterminés avoient ſecrétement pris poſte derriere un petit bois qui ſe trouvoit

entre la mer & la maiſon de campagne. Toutes ces diſpoſitions étant faites, le Prince fut trouver l'Impératrice & ſa fille. Il ne leur parla d'abord que de l'excès de ſa paſſion pour Fézonne, & de la félicité dont il alloit jouir en l'épouſant; puis tournant la converſation ſur la beauté du lieu, il propoſa une promenade du côté de la mer. A peine la compagnie étoit-elle engagée dans le chemin creux qui y conduiſoit, que les ſoixante Saraſins ſortirent de leur embuſcade : ils ſaiſirent la Princeſſe & deux de ſes femmes, qu'ils emporterent dans la barque, malgré les cris de l'Impératrice & du reſte de ſa ſuite. Tangaris s'y jeta avec eux : on fit force de rames, & l'on gagna bientôt Ténédos, d'où la flotte partit dans le moment avec un vent favorable, qui la porta en peu de jours au port de Damas.

La nouvelle de cet attentat fut auſſitôt ſue à Conſtantinople. L'Empereur accourut à la tête de ſes Gardes; &

lorſqu'il arriva, l'Impératrice étoit encore évanouie dans les bras de ſes femmes. Elle ne reprit ſes ſens que pour verſer des larmes, & ſe plaindre de la cruauté du ſort, qui lui enlevoit ce qu'elle avoit de plus cher au monde. Elle ſe jeta aux pieds de ſon auguſte époux, & le conjura de tout entreprendre pour lui rendre ſa fille. Orſaire partagea bien ſincérement la douleur de l'Impératrice : il portoit le cœur d'un pere, & jura de tirer une vengeance éclatante de l'affront qui venoit de lui être fait. Les Gardes ſe répandirent ſur la côte ; ils apperçurent la barque que montoient les raviſſeurs, s'approcher de Ténédos : mais avant qu'on eût raſſemblé les bâtimens néceſſaires pour tranſporter un nombre ſuffiſant de troupes juſqu'à cette Iſle, la flotte des Saraſins étoit déjà partie.

Il ne reſtoit d'autre moyen à l'Empereur, pour venger ſa dignité offenſée, que de porter la guerre dans les Etats

de l'infame raviſſeur de ſa fille. Il manda auprès de lui les plus courageux Chevaliers de ſon Empire, & tous les corps de vieux ſoldats qui avoient ſi long-temps, & avec tant d'éclat, combattu ſous ſes ordres. La flotte étant prête à les recevoir, & abondamment pourvue de vivres & de munitions de toutes eſpeces, les troupes s'embarquerent avec cette ardeur qu'inſpire la défenſe d'une bonne cauſe, & l'eſpoir de punir & d'humilier un traître. On deſcendit, ſans aucun obſtacle, ſur les côtes d'Egypte; l'armée s'y établit, & de là, marchant en avant, elle ravagea le pays, battit tous les détachemens que le Roi Agaris & Tangaris ſon fils envoyerent contre elle, & s'empara de pluſieurs villes, dont la poſſeſſion facilitoit le ſiége de Damas, que l'Empereur avoit réſolu.

Pendant ce temps, Morand, Roi d'Angorie, frere d'Orſaire, étoit deſcendu en Egypte par le fleuve du Nil,

avec un corps considérable de troupe aguerries ; & après s'être emparé de l'importante forteresse de Damiette, & avoi trompé la vigilance des Egyptiens, i s'approchoit du camp des Grecs, pou joindre ses forces aux leurs. Agaris tent vainement tous les moyens que l'art de la guerre lui suggéra, afin d'empêcher cette réunion ; & n'ayant pu y parvenir, il essaya, avec aussi peu de succès, d'affamer le camp des Grecs, en interceptant leurs convois, de battre leurs détachemens, & de retarder leur marche vers sa capitale. Il vint poser son camp à deux lieues de celui de l'Empereur & du Roi d'Angorie, & se retrancha de façon que ces deux Princes ne pouvoient le forcer à recevoir bataille. Cette conduite prudente, qui néanmoins portoit le caractere de la timidité, fit croire à Orsaire qu'il n'avoit rien à redouter des entreprises d'un ennemi aussi pusillanime. Prévenu de cette idée, & attendant l'instant favorable de

forcer le camp d'Agaris, il voulut prendre un jour le divertissement de la chasse. Les espions du Roi d'Egypte vinrent aussi-tôt avertir leur Maître de la facilité qu'il y avoit à enlever ce Prince, & à terminer ainsi une guerre, qui, sans cela, ne pouvoit avoir qu'une issue funeste. Agaris monte à cheval, & commande de le suivre à cinquante Cavaliers déterminés. Il surprend l'Empereur, comme il se désaltéroit au bord d'une fontaine. Ce Prince eut à peine le temps de monter à cheval; &, malgré sa vaillance & sans un secours inespéré, il n'auroit pu se garantir d'une mort fatale, ou d'une humiliante captivité.

On se ressouvient que nous avons laissé le beau Fortuné d'Euphrate sous la direction du bon Hermite Blandimain. Ce jeune homme avoit alors environ seize ans, & aucun damoiseau de l'Asie ne pouvoit lui être comparé en beauté, en force & en adresse. Ce jour-là même il étoit descendu de la Roche

Egarée, dans l'eſpérance de faire une bonne chaſſe, & de rapporter à l'hermitage aſſez de gibier pour fournir à la nourriture de la ſemaine. Il avoit réuſſi, & alloit reprendre le ſentier difficile & tortueux qui conduiſoit à ſa cabane, lorſqu'il entendit le henniſſement de quelques chevaux, bruit nouveau pour lui au milieu du déſert qu'il habitoit. Il s'arrête, & laiſſant ſon gibier au pied d'un arbre, chargé de ſon carquois rempli de fleches, & tenant ſon arc bandé, il s'approche de l'endroit d'où partent les ſons qui ont frappé ſon oreille. Il voit un Chevalier entouré d'une troupe d'aſſaſſins qui lui portent des coups terribles, que le guerrier pare avec une valeur & une adreſſe incroyables. Dans ces occaſions, le premier ſentiment de l'homme généreux eſt celui de voler au ſecours du plus foible, même ſans s'informer de la bonté de ſa cauſe, & s'il mérite qu'on s'intéreſſe à lui; c'eſt ce que fit le jeune Fortuné. Il décoche

dix fleches, qui chacune délivre l'Empereur d'un assaillant. Puis, se jetant dans la mêlée, il dégage Orsaire, qui, de son côté, venoit d'abattre trois Egyptiens. Le sang coule de toutes parts: Agaris veut ranimer les siens, mais il tombe lui-même, percé d'un coup que lui porte l'Empereur, & sa troupe, qui le croit mort, abandonne son corps & fuit à travers la forêt.

Le premier mouvement d'Orsaire fut de rendre grace à Dieu de l'avoir sauvé d'un péril aussi imminent; le second, de descendre de cheval, de tendre la main à son libérateur, & de le remercier de l'important service qu'il venoit de lui rendre. » Jeune Héros, lui dit-il, dont les prémices de la valeur égalent les actions éclatantes de nos plus fameux Chevaliers, vous n'avez pas obligé un homme ordinaire, & l'Empereur des Grecs, à qui vous venez de sauver la vie, saura vous récompenser dignement, & veut vous apprendre un

métier plus noble que celui de pour-suivre des bêtes féroces dans ces déserts. C'est ce que je désire depuis long-temps, répondit Fortuné en se précipitant aux pieds d'Orsaire; je vous jure obéissance & fidélité, & je suis près de vous suivre, toutefois pourvu que j'en obtienne la permission du saint Personnage qui a élevé mon enfance, & dont je n'oublierai jamais la tendre affection «. Comme il parloit, le sang ruisseloit des blessures que l'Empereur avoit reçues dans le combat. » Ah ! s'écria-t-il, vous êtes blessé ; souffrez, Seigneur, que je vous conduise à la cabane de mon pere ; il a des secrets qui conserveront une vie sans doute bien chere à vos Peuples «. Qu'on ne s'étonne point d'entendre parler ainsi le jeune Fortuné, quoiqu'élevé dans une solitude ; l'éducation que Blandimain lui avoit donnée, ne lui avoit pas moins formé l'esprit que le cœur. On n'a peut-être pas assez de soin de faire marcher

en même temps les progrès de l'un & de l'autre.

Avant de prendre le sentier qui conduisoit à la Roche Egarée, l'Empereur voulut visiter le corps d'Agaris, & s'assurer s'il ne restoit aucun espoir de le rappeler à la vie. Il vivoit encore : Fortuné banda ses plaies du mieux qu'il lui fut possible ; & comme la perte de son sang l'avoit jeté dans une espece de léthargie, il le mit sur un cheval, & gagna, non sans peine, avec Orsaire, l'hermitage du bon Blandimain.

Le Solitaire étoit dans une inquiétude mortelle de ne pas voir arriver son Eleve, qui pour l'ordinaire revenoit de sa chasse lorsque le soleil parvenoit au plus haut de sa course : mais sa frayeur redoubla, lorsqu'il entendit le bruit que faisoient les chevaux en s'approchant de sa cabane. La tendresse qu'il avoit pour Fortuné, l'emporta sur la crainte que lui inspiroit le son confus des voix de plusieurs personnes ; il s'avança en trem-

blant, revit son Eleve avec joie, & jeta un œil d'inquiétude sur l'Empereur & sur le corps d'Agaris qui paroissoit à peine respirer. Deux mots du jeune Chasseur mirent le bon Hermite au fait de cette étrange aventure. » O mon pere ! je vous amene, lui dit-il après l'avoir embrassé, deux Rois dans deux situations bien différentes, l'un vainqueur & glorieux, l'autre mourant, humilié & captif. Donnez tous vos soins à panser les blessures du vaillant Empereur des Grecs; & par ces sentimens d'humanité qui vous sont propres, tâchez ensuite de rappeler à la vie le malheureux Agaris, Roi d'Egypte, qui sans doute ne mérite vos secours que parce qu'il est homme & sans défense «.

L'Hermite visita les plaies d'Orsaire, & elles ne lui parurent pas dangereuses. Il fut chercher quelques simples, dont il exprima le jus, qu'il versa dessus; ensuite les ayant bandées, il promit à l'Empereur qu'avant trois jours il seroit

[illegible]. Les blessures d'Agaris n'étoient pas mortelles, mais le sang qu'il avoit perdu prolongea beaucoup son évanouissement. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit avec frémissement son vainqueur devant lui. » Roi d'Egypte, lui dit Orsaire, ne crains rien d'un ennemi qui sait vaincre & pardonner. Ton fils m'a cruellement offensé : ta foiblesse pour lui est peut-être inexcusable; mais tu es pere, & ce titre sacré diminue à mes yeux l'horreur que doit inspirer le protecteur d'un traître. Rends-moi ma fille; dès l'instant tu es libre; j'oublie tout, & je jure de maintenir pendant mon regne la paix entre nos deux Etats«. Si Agaris se fût trouvé à la place d'Orsaire, il eût sans doute abusé des droits de la victoire, en immolant son ennemi: cet excès de générosité le rendit immobile. Il tendit la main à l'Empereur, & lui protesta qu'il resteroit son prisonnier jusqu'à ce que la Princesse Fézonne fût remise en son pouvoir, &

que les Grands de ses Etats eussent ratifié tous les articles du traité qu'ils alloient signer.

Blandimain & Fortuné s'étoient occupés, durant cette intéressante conversation, à préparer à leurs hôtes un repas frugal, tel qu'ils pouvoient l'offrir au milieu d'un désert. Il fut composé de quelques morceaux de cerf rôti sur les charbons, de fruits sauvages, & d'eau pure. Leurs lits furent un gazon frais. Orsaire y dormit profondément, avec la tranquillité que communique à l'ame le contentement d'avoir fait une bonne action; & Agaris y passa la nuit, le cœur gros de soupirs, & déchiré par les remords d'avoir soutenu le crime d'un perfide qui le déshonoroit, & dont il devoit détester la naissance.

Cependant l'absence des deux Princes, & la nouvelle de leur combat, avoit jeté l'alarme dans les deux armées, & principalement dans celle d'Agaris, où les fuyards avoient annoncé sa mort

Tangaris monta aussi-tôt à cheval; & se faisant suivre par quinze mille hommes de cavalerie, il arriva, au lever du soleil, près de la fatale fontaine, où, sans la générosité d'Orsaire, il auroit trouvé son pere sans vie. En examinant ce lieu, il apperçut quelques traces de sang, qui le conduisirent au sentier par où seul on pouvoit parvenir au sommet de la Roche Egarée, & commanda à ses soldats d'aller le reconnoître. Dans ce moment, Fortuné s'arrachoit des bras du sommeil. Il jette les yeux au pied du rocher, & voit plusieurs hommes armés, qui s'aident pour monter : il court chercher son arc, ses fleches, & une pesante massue que seul il est capable de lever; & revenant soudain, de deux fleches qu'il décoche, il perce les deux téméraires qui alloient mettre le pied sur la plate-forme de la roche, & à coup de massue il culbute ceux qui les suivent. Cette résistance, à laquelle les Sarasins n'avoient pas lieu

de s'attendre, ralentit l'audace du reste de la troupe. Une circonstance tout aussi effrayante pour eux, les obligea de se réunir pour faire face à un nouvel ennemi; c'étoit Morand, Roi d'Angorie, qui, suivi d'un détachement considérable des deux armées alliées, venoit porter des secours à son frere Orsaire. Les Grecs & les Sarasins n'attendirent pas le signal de leurs Chefs pour commencer le combat; ne s'envisageant qu'avec horreur, ils se chargerent aussi-tôt. Tels sont le lion & le léopard, lorsqu'ils se rencontrent dans les vastes déserts de la Libye. Ils étoient aux mains, quand Orsaire, Agaris & Blandimain, effrayés des cris qu'ils entendoient, vinrent rejoindre Fortuné sur le bord de la Roche. Les deux Princes furent désespérés à la vue du carnage effroyable qui se faisoit de leurs sujets. Ils pousserent des cris, firent des signaux, & enfin ils parvinrent à se faire reconnoître. Le combat cessa, & Agaris,

aidé par le brave Fortuné, étant descendu vers la moitié du sentier, d'où de là il pouvoit se faire entendre, demanda silence, & parla à peu près en ces termes : » Sarasins, & vous mon fils, écoutez-moi. Ce n'est pas le brave Empereur Orsaire qui a violé la paix jurée entre nos deux Etats. Il n'en faut accuser que Tangaris & ma foiblesse pour ce coupable Prince, qui ont attiré sur vous le fléau de la guerre, & tous les maux qui en sont la suite. Eh ! quelle affreuse action doit plus exciter la colere des Dieux & la vengeance d'un pere, que, sous l'apparence d'un saint mariage, d'arracher une fille des bras de ses parens ! Vous en voyez les funestes effets : mon Royaume dévasté, mes sujets massacrés, mes villes conquises, moi-même, percé de coups, tombé au pouvoir d'un ennemi puissant ; voilà le prix du parjure & de l'oubli de la vertu. Mais la main qui vous frappe justement, veut bien suf-

pendre ſes coups. L'Empereur Orſaire offre de nous accorder la paix, à la ſeule condition de lui rendre ſa fille. Il me remet tous mes Etats, & me jure une amitié éternelle : je la lui jure de même ; mais je proteſte en même temps que je reſterai ſon priſonnier juſqu'à ce que la Princeſſe Fézonne lui ait été remiſe, & que vous ayez tous fait ſerment de mettre bas les armes «.

Tangaris, quoique la rage dans le cœur, s'humilia devant ſon pere, & lui promit de remplir ſes volontés : pour cet effet, il partit ſur le champ, & prit le chemin de Damas. Les Officiers Grecs & les Chefs des Saraſins s'embraſſerent, & l'on envoya auſſi-tôt publier la paix dans les deux camps. Le Roi d'Angorie, empreſſé de voir l'Empereur ſon frere, dont il avoit pleuré la mort, gravit juſqu'au haut de la Roche, & le ſerra tendrement dans ſes bras, en verſant des larmes de joie. Orſaire lui préſenta ſon jeune libérat-

teur, qui reçut du Roi d'Angorie les caresses les plus affectueuses. Les deux freres, également prévenus en faveur de Fortuné, interrogerent l'Hermite sur sa naissance. Il leur apprit par quel hasard il lui étoit tombé entre les mains, & les raisons qu'il avoit de croire que ce jeune homme appartenoit à d'illustres parens, & qu'il étoit destiné à mettre à fin de grandes entreprises. » Mais vous, dit l'Empereur à Blandimain, quelles circonstances de votre vie ont pu vous engager à vous fixer dans cette affreuse solitude ? Vous n'êtes pas un homme ordinaire. Confiez-moi vos peines ; s'il est en mon pouvoir de les adoucir, ne doutez point que je ne le fasse. Les Rois ne sont sur la terre & n'y tiennent le sceptre, que pour secourir les malheureux. Réparer les injustices du sort est leur premier devoir ; & le pouvoir qu'ils ont de le faire, leur fait supporter sans murmure les pénibles travaux de la royauté «. L'Hermite obéit, & fit

ainsi l'histoire de sa vie, ou plutôt celle des infortunes de l'Impératrice Bélisante.

Histoire de l'Impératrice Bélisante.

Pepin le Bref régnoit sur les François. L'amour de la Nation, autant que sa force, son courage & ses vertus, lui avoient applani le chemin du trône. De son épouse Berthe au grand pied, il eut, entre autres enfans, la Princesse Bélisante, prodige de beauté & de douceur, qui fut recherchée en mariage par presque tous les Monarques de la Chrétienté, & que l'Empereur Alexandre de Grece eut le bonheur d'obtenir. Un portrait de cette charmante personne, apporté à Constantinople par un Chevalier François, & tombé par hasard entre les mains de ce Prince, lui inspira un amour violent pour l'original, & le désir de le posséder. Aussi-tôt il envoie au Roi des François une ambassade avec des présens magni-

fiques, & lui fait demander fa fille en mariage. Pepin fut flatté de la propofition ; il ne pouvoit faire une alliance en même temps plus glorieufe & plus utile à fes Peuples, dont il vouloit affurer le bonheur. Ayant pour ami & pour allié le puiffant Empereur de Conftantinople, il ne devoit point avoir à redouter les irruptions des Païens de l'Orient ; & toutes fes forces tournées contre les Idolâtres du Nord, étoient capables de les fubjuguer. Bélifante partit avec les Ambaffadeurs. Plufieurs Chevaliers François l'accompagnerent à Conftantinople, & je fus nommé par le Roi fon pere pour lui fervir d'Ecuyer.

L'amoureux Alexandre reçut Bélifante avec les tranfports de la plus vive joie ; & fa paffion redoubla en la voyant plus belle encore qu'elle ne lui avoit paru dans fon portrait. Les noces fe firent avec une pompe vraiment royale ; & dans les tournois qui fe don-

nerent à cette occasion, les Chevaliers François ne céderent aux Grecs ni en valeur ni en adresse.

Les fêtes finies, la nouvelle Impératrice, pendant la premiere année de son mariage, s'appliqua à gagner la confiance de son époux, & à démêler les caracteres de ceux qui composoient sa Cour. Elle s'apperçut avec douleur qu'Alexandre avoit remis les rênes de l'Empire entre les mains d'un certain Alexis Lindulph, homme d'une naissance obscure, brave soldat, mais ambitieux, avare & fourbe, sous la tyrannie duquel le Peuple souffroit, sans oser encore murmurer. Elle en parla à son époux, qui, prévenu en faveur de son Favori, dédaigna de lui faire à ce sujet le plus léger reproche. Cependant la justice n'étoit plus administrée qu'au gré du Ministre, qui dictoit les Arrêts les plus iniques; les vrais serviteurs étoient sacrifiés, dépouillés de leurs biens, & souvent exilés; leurs

places passoient à de vils flatteurs, & aux hommes les plus corrompus; les impôts excessifs, & devenus insupportables, n'étoient plus perçus que le fer à la main; la misere s'annonçoit de toutes parts, & l'amour pour le Souverain baissoit dans le cœur des Peuples. Une situation aussi critique étoit voisine de la révolte; elle paroissoit sur le point d'éclater. Bélisante, pour en suspendre les funestes effets, écoutoit les plaintes des malheureux, les consoloit, dans l'espérance que leur sort changeroit, & leur distribuoit les secours qui étoient en son pouvoir. Mais la source de ces bienfaits fut bientôt épuisée, & les sommes tirées des pierreries qu'elle m'ordonna de vendre, & qu'elle partagea entre les familles les plus indigentes de Constantinople, ne purent empêcher que le Peuple ne vînt un jour trouver l'Empereur dans son Palais des Blaquernes, pour lui demander justice des vexations de son Ministre. L'Im-

pératrice, effrayée & baignée de ses larmes, plaida devant son époux la cause des sujets de l'Empire contre Lindulph, qui avoit ouvert l'avis de faire massacrer ces malheureux. Elle se présenta à eux, & leur ordonna de se retirer dans leurs maisons, avec promesse qu'on alloit travailler à adoucir leur sort; &, tel est le pouvoir de la vertu, ce Peuple, qui sans doute ne s'étoit rassemblé que dans le dessein de se porter aux dernieres extrémités si son Maître méprisoit ses justes plaintes, se retira confus, & faisant des vœux pour l'Impératrice qu'il appeloit sa mere.

Dès le lendemain, l'Empereur fit publier une diminution considérable dans les impôts : on abolit ceux mis nouvellement sur les matieres de premiere nécessité, dont le produit passoit dans les coffres de Lindulph; l'abondance reparut dans Constantinople, & les Citoyens bénirent les noms de Bélisante & d'Alexandre. Cependant le Ministre

ne put pardonner à l'Impératrice les humilians reproches que cette affaire lui occasionna de la part de l'Empereur; & prépara dans le silence la perte de celle qu'il regardoit comme son ennemie. Il y avoit à la Cour un jeune Chevalier, d'une naissance illustre, d'une richesse immense, nommé *Trimaléon*, qu'Alexandre affectionnoit beaucoup, & qu'il distinguoit entre tous les Courtisans. Ce jeune homme, dans les désastres publics, s'étoit lié avec l'Impératrice pour verser ses bienfaits sur le Peuple, & ces actes d'une générosité peu commune lui avoient mérité l'estime de sa Souveraine. Il la voyoit souvent depuis l'émeute; il concertoit en particulier avec elle les moyens les plus propres à éclairer l'Empereur sur la conduite de son Ministre. La vertu de Bélisante, le respect de Trimaléon ne pouvoient rendre suspecte une pareille liaison; mais ne sait-on pas que les méchans empoisonnent

les actions les plus respectables pour parvenir à leurs fins? Lindulph versa adroitement le poison de la jalousie dans l'ame d'Alexandre. Il lui représenta que cette application continue à se concilier l'amour du Peuple, pouvoit cacher des projets dangereux; qu'affecter de répandre sur lui des largesses dans les temps difficiles, c'étoit indirectement blâmer la conduite du Maître, & priver son Ministre de la confiance qui lui est due, & que Sa Majesté ne devoit rien négliger pour prévenir les suites funestes d'un coup capable de renverser son autorité. Au surplus, il lui conseilla d'agir avec prudence, de renfermer ses soupçons, & d'attendre, des recherches qu'il alloit faire, des éclaircissemens qui détermineroient le parti qu'il auroit à prendre.

L'Empereur, né violent & jaloux, eut beaucoup de peine à modérer ses transports; mais accoutumé à suivre aveuglément les conseils de son Mi-

nistre, il lui promit de ne rien laisser paroître de l'agitation de son ame. Linduph, certain de n'être pas traversé de ce côté, s'appliqua à rassembler de faux témoins, qui déposerent devant Alexandre qu'ils avoient reçu des sommes d'argent pour essayer d'aigrir le Peuple contre l'administration, qu'ils devoient lui insinuer que bientôt il jouiroit de jours plus heureux sous un gouvernement plus juste & plus doux, & que le moment de la vengeance n'étoit pas éloigné. Le fourbe osa supposer des lettres de Bélisante à Trimaléon, & des réponses de ce Chevalier à l'Impératrice, qui pouvoient être interprétées au désavantage de l'un & de l'autre; enfin il poussa la noirceur jusqu'à faire voir à Alexandre un homme déguisé, ayant la taille & la démarche de Trimaléon, qui s'introduisoit en secret tous les soirs dans l'appartement de l'Impératrice. Quelque rumeur qu'il y eut dans Constantinople, à l'occasion d'anciens impôts ré-

tablis, avertirent le Ministre qu'il étoit temps de consommer son projet en prévenant ses ennemis, ou qu'il étoit perdu. Il se rend chez l'Empereur d'un air effrayé, & lui annonce que le Peuple vient de prendre les armes; qu'il paroît résolu à l'enfermer dans une forteresse, & à déclarer Bélisante Régente de l'Empire, & Trimaléon son Ministre. » Je ne vous parle point de moi, ajouta-t-il en répandant de feintes larmes; une mort cruelle sera le prix des services que j'ai rendus à Votre Majesté & à ma Patrie. Mais dans ces momens de trouble, je ne puis envisager sans horreur le sort que des ingrats préparent au plus grand Prince du Monde. Il faut le prévenir, s'écria Alexandre, & effrayer, par une vengeance terrible & éclatante, ceux qui à l'avenir oseroient entreprendre d'attenter à l'honneur & à la liberté de leur Maître «.

A l'instant il commande que sa garde se rassemble dans l'Hyppodrome, &

qu'elle fasse main-basse sur les mutins qui se trouveront en armes. L'Impératrice est arrêtée & conduite dans la tour qui sert de prison aux criminels d'Etat, & le malheureux Trimaléon est jeté dans un cachot affreux. Tous les Courtisans trembloient dans le Palais, le Peuple fondoit en larmes, & Lindulph, seul tranquille au milieu de la désolation générale, jouissoit des fruits de sa perfidie. On ne pouvoit imaginer ce qui avoit donné lieu à ces grands mouvemens; & quelque chose que les Emissaires du Ministre répandissent de la découverte d'un complot horrible, il n'entroit dans l'esprit de personne que la vertueuse Bélisante eût été capable des atrocités qu'on lui supposoit. Lindulph, s'appercevant que ce coup d'autorité ne faisoit que redoubler la haine du Peuple contre lui, se détermina à partager son attention. Dès que la nuit fut venue, quelques scélérats à ses gages mirent le feu dans trois quartiers dif-

férens de la ville, & pour lors les Citoyens les moins crédules commencèrent à soupçonner que le projet de changer la forme de l'Etat pouvoit avoir quelque réalité.

Pendant que ceci se passoit, l'Empeur, inaccessible à tous ses vrais serviteurs, n'écoutoit que les faux rapports de son Ministre, qui lui faisoit un tableau effrayant du danger qu'il avoit couru, afin de rehausser le prix du service qu'il feignoit de lui rendre. Si la froide politique de Lindulph n'avoit arrêté les transports violens d'Alexandre, c'étoit fait de l'Impératrice & de Trimaléon; mais le perfide vouloit que le glaive de la Justice justifiât ses attentats. Il se fit nommer à la tête des Commissaires chargés d'interroger Bélisante & le jeune Trimaléon, & se transporta avec eux dans la prison du dernier, qu'il fut impossible de faire convenir d'un crime imaginaire. Vainement Lindulph le vit en particulier, & lui

proposa de s'avouer coupable, avec l'assurance du pardon & d'une des premieres places de l'Empire; Trimaléon rejeta cette offre avec indignation, & laissa éclater devant son persécuteur toute l'horreur qu'elle lui inspiroit. Le Ministre, devenu furieux par cette noble résistance, essaya si les tortures ne lui arracheroient pas quelques mots qu'on pourroit interpréter à son désavantage; il n'en tira que les témoignages de sa vénération pour l'Impératrice, & de son respect pour l'Empereur. Dans l'excès de sa rage, il prononça son arrêt de mort, comme convaincu des crimes qu'on lui supposoit, & fit tout préparer pour son supplice. Pendant qu'on dressoit l'échafaud sur la principale place de Constantinople, & qu'on laissoit le Public en suspens s'il n'étoit pas destiné à la malheureuse Bélisante, le Ministre se rendit auprès d'elle. » Madame, lui dit-il, Trimaléon a tout avoué à l'Empereur, & rien ne peut

dérober Votre Majesté à la vengeance d'un Maître tout-puissant & d'un époux justement irrité. Je gémis sur l'ignominie du sort qu'il vous prépare ; mais quelles que soient les preuves qui semblent constater votre liaison avec cet audacieux Favori, je ne puis vous croire coupable. Acceptez mes secours, daignez recevoir mes hommages, & demain je vous place auprès de moi sur le trône, d'où j'aurai fait descendre le cruel Alexandre «. Bélisante frémit d'horreur à cette proposition, & n'eut pas la force d'y répondre. Elle se couvrit le visage de son voile, remettant le soin de son honneur & de ses jours au souverain Maître de toutes choses.

Cependant, depuis l'emprisonnement de l'Impératrice, on avoit fait peu d'attention à la conduite de ses Officiers. Je profitai de cette négligence, dit Blandimain en continuant son récit, pour détromper quelques-uns des principaux Seigneurs Grecs sur les crimes qu'on imputoit

imputoit à Bélisante. Ceux-ci, soit haine contre le Ministre, soit attachement pour leur Souveraine, en gagnerent d'autres, & bientôt, même parmi le Peuple, nous eûmes un parti disposé à s'opposer aux violences de l'Empereur & de son Ministre. Ils attendirent pour éclater, que l'on traînât au supplice l'infortuné Trimaléon. Une troupe formidable de conjurés le tira des mains de ses gardes, renversa l'échafaud, & fut à grands cris au Palais demander la délivrance de l'Impératrice. Son dessein étoit de s'assurer de la personne de Lindulph; mais le traître, en cas de revers, s'étoit préparé des ressources qu'on n'avoit pu imaginer. Aussi-tôt qu'il avoit été informé de ce qui se passoit dans Constantinople, il étoit accouru à la prison de Bélisante, l'avoit fait jeter dans une voiture, & avoit fui avec elle & une partie de ses trésors, jusqu'à la ville de Messinople, dont il étoit le maître. Là, tenant toujours

l'Impératrice enfermée, il osa inviter en son nom tous les bons Citoyens à venir la défendre contre un époux barbare, qui, fatigué de sa vertu, & méprisant ses conseils pour le bien de l'Empire, en vouloit à ses jours. Ce trait de politique rassembla bientôt sous les drapeaux de Lindulph une armée capable de disputer le trône au trop crédule Alexandre, qui ouvrit enfin les yeux, rendit son amitié & sa confiance à Trimaléon, & se disposa à poursuivre le ravisseur de Bélisante.

Que vous dirai-je? la guerre a duré pendant une année entiere, avec des succès divers. J'ai vu Alexandre défait en plusieurs batailles par les troupes de Lindulph, & réduit à la seule ville de Constantinople. Le Ciel, toujours favorable à la bonne cause, ne l'a point laissé succomber : il a toujours trouvé de nouvelles ressources dans l'amour que ses sujets avoient pour l'Impératrice; & le moment que Lindulph vic-

torieux a osé se poser sur la tête la couronne impériale, a été celui de la chute de cet infame rebelle.

Les deux armées se rencontrerent dans la plaine de Messinople, & presque sous les murs de cette ville : le combat s'engagea & fut meurtrier ; les troupes de Lindulph plierent, & voulurent traverser Messinople pour se reformer de l'autre côté ; les Impériaux y entrerent avec elles, & y firent un carnage affreux de tous ceux qu'ils rencontrerent en armes. Lindulph, au désespoir, courut à l'appartement de l'Impératrice, & un poignard dans une main, lui présenta de l'autre une coupe empoisonnée. J'avois combattu pendant cette journée auprès de l'Empereur, & j'avois fait tous mes efforts pour joindre le barbare Lindulph : je le suivis dans la déroute ; & l'ayant joint dans ce moment terrible, d'un coup d'épée je le renversai mort à mes pieds, & je sauvai les jours de ma chere Maîtresse.

La mort du Chef éteignit la révolte. L'Empereur fit auſſi-tôt publier un pardon général : honteux de ſes erreurs, il les expia, par les plus tendres careſſes, dans les bras de l'Impératrice, qui eut peu de peine à ſe juſtifier. La mémoire du traître Lindulph fut proſcrite, & ſon corps expoſé à Conſtantinople ſur le même échafaud où il avoit voulu faire périr l'innocent Trimaléon. Depuis ce temps, l'Empereur Alexandre a régné avec gloire & triomphé de tous ſes ennemis, & l'Impératrice Béliſante, uniquement occupée à des exercices ſpirituels & à ſoulager les malheureux, mais retirée dans ſon Palais, a foulé aux pieds l'éclat de la pourpre, pour ſe préparer à recevoir la couronne du Ciel. Pour moi, l'eſprit frappé de toutes les horreurs dont j'avois été témoin, j'ai pris la réſolution de fuir le monde ; & après en avoir reçu la permiſſion de ma chere Maîtreſſe, je ſuis venu me confiner dans cette retraite, où j'attends la

mort sans la désirer ni la craindre. Voilà, Prince, ajouta l'Hermite en s'adressant à Orsaire, ce que j'avois à vous apprendre des infortunes de votre illustre aïeul.

Après que Blandimain eut cessé de parler, l'Empereur l'embrassa avec tendresse, & fit toutes les instances possibles pour l'engager à le suivre à Constantinople ; mais le bon Hermite le supplia de le laisser dans sa solitude, où il avoit promis à Dieu de terminer ses jours. Orsaire n'insista pas ; il avoit des desseins sur Fortuné, qui pouvoient ne point s'accorder avec les projets du saint homme, & il auroit été désespéré de lui causer le moindre chagrin. Heureusement que les idées de Blandimain étoient les mêmes que celles de l'Empereur. » Si j'en croyois mon attachement pour Fortuné, dit-il à ce Monarque, je vous supplierois, Seigneur, de consentir qu'il restât auprès de moi pour me fermer les yeux ; mais sa gloire future, sa félicité me

font plus cheres que je ne ferois touché du plaisir de l'avoir pour compagnon de mes travaux. Malheur à l'homme qui ne voit que lui, qui n'envisage que son seul intérêt dans la liaison qu'il contracte avec un ami ! Le Destin n'auroit pas conservé la vie à Fortuné par une voie extraordinaire, il ne lui auroit pas procuré l'avantage inexprimable de vous être utile, s'il ne le réservoit pas à de grandes choses. Daignez le prendre sous votre protection : privez-moi de mon fils, ajouta-t-il en répandant un torrent de larmes, qu'il devienne le vôtre, & que je meure avec le doux espoir qu'un jour il remplira la terre de ses hauts faits. Vous l'avez nommé, reprit vivement Orsaire, il sera mon fils «.

Dans ce moment, les Généraux des deux armées arrivoient, ainsi que les otages Sarasins qui devoient être garans de la parole du Roi d'Egypte. L'Empereur tint conseil, & déclara ses intentions en faveur de Fortuné; en-

suite le faisant approcher : ». Mon fils, lui dit-il, en attendant que le Ciel daigne nous révéler le secret de votre naissance, je veux dignement récompenser le service que vous m'avez rendu, & vous attacher à moi par les liens les plus respectables. Recevez pour épouse la Princesse Fézonne, ma fille unique, dont le traître Tangaris s'est rendu indigne «. L'Empereur, en même temps, baisa sur la bouche son gendre futur, & lui passa au doigt son anneau, où étoient empreintes les armes impériales. Le beau Fortuné ne parut point troublé du changement de sa fortune; il reçut d'aussi bonne grace cette nouvelle, que s'il eût été accoutumé toute sa vie à converser avec des Empereurs, & à mériter les bontés des Belles. Il mit un genou en terre, & protesta à son bienfaiteur, que le don qu'il lui faisoit de sa fille, lui paroissoit préférable aux biens, aux honneurs, & à toutes les couronnes de l'Univers.

Toutes ces choſes étant arrangées, l'Empereur donna des ordres pour préparer le vaiſſeau qui devoit conduire à Damas le jeune Fortuné, & le ramener avec Fézonne à Conſtantinople. Les Princes de Sparte & de Lacédémone, amis & tributaires de l'Empereur, furent choiſis pour l'accompagner, & pour prendre, au nom d'Orſaire, poſſeſſion du royaume de Jéruſalem, envahi ſur les Chrétiens par les Infideles, & qu'Agaris avoit promis de reſtituer à ſes légitimes Maîtres. L'Empereur & le Roi d'Egypte, après avoir renouvelé leurs ſermens, & s'être donné les témoignages de l'amitié la plus ſincere, prirent congé du Solitaire Blandimain, & deſcendirent de la Roche. Agaris licencia ſes troupes, & prit par terre le chemin de Damas; le brave Morand reconduiſit les ſiennes dans ſes Etats d'Angorie, & Orſaire remonta ſur ſes vaiſſeaux avec les otages Egyptiens, & tourna ſes voiles du côté de Conſtantinople. Fortuné

s'arracha avec peine des bras de ſon cher Solitaire, & le cœur gros de ſoupirs, mais l'eſprit plein de ſa grandeur future, & de l'idée de poſſéder bientôt une belle Princeſſe, héritiere d'un grand Empire, il ſuivit, d'un air penſif, les Princes de Sparte & de Lacédémone dans le bâtiment qui les attendoit.

Revenons à Tangaris : l'arrêt qu'Agaris, ſon pere & ſon Roi, venoit de prononcer du haut de la Roche Egarée, porta le déſeſpoir dans ſon cœur. Réſolu de s'abandonner aux plus affreuſes extrémités, plutôt qu'il eût ſon exécution, il feignit d'obéir, & par des chemins détournés, ſe rendit à Damas avec fort peu de ſuite. Comme il entroit dans la ville, il entendit des gémiſſemens, & vit le Peuple en pleurs qui s'occupoit des préparatifs d'une grande pompe funebre, ſuivant l'uſage des Egyptiens. Il s'approche, & demande en tremblant à qui ce char & ces lugubres ornemens ſont deſtinés.

» C'eſt, lui répond un vieillard baigné de larmes, pour honorer les triſtes reſtes de l'illuſtre Princeſſe Fézonne, qu'ils ſont préparés. Hélas ! elle devoit épouſer le Prince Tangaris, le fils de notre Roi, & nous avions droit d'attendre que ſes vertus feroient de ſon regne celui de notre félicité «:

A ces mots, Tangaris ne ſe connoît plus; & en effet, quel coup de foudre pour un Prince né violent, brûlant d'amour, & qui a foulé aux pieds l'honneur, le reſpect & les devoirs les plus ſacrés, pour s'aſſurer la poſſeſſion de ſa maîtreſſe? Il vole au Palais, franchit les degrés qui conduiſent aux appartemens, les traverſe, & parvient juſqu'à la chambre où Améline ſa ſœur arroſe de ſes pleurs le corps de l'infortunée Princeſſe Fézonne. A cet affreux ſpectacle il demeure interdit; ſes yeux s'égarent; ſon ſang ſe glace; une ſueur froide couvre tous ſes membres; il a à peine la force de proférer ces mots:

» Elle eſt morte ! & je ſuis ſon bourreau «. Mais bientôt, rappelant toutes ſes forces : » O ma ſœur, ma chere Améline ! s'écrie-t-il d'une voix effrayante, conçois-tu quel eſt mon malheur & l'excès de mon déſeſpoir ? Egaré par une paſſion qui n'a jamais eu d'égale ; j'ai cherché à aſſurer mon bonheur par des crimes multipliés, j'en perds le fruit en ce jour ; & devenu l'objet de l'exécration publique, je ſuis en horreur à moi-même. Pardonne, victime infortunée des fureurs d'un barbare, ajouta-t-il en fixant le cadavre de Fézonne, pardonne, tes manes errans ſeront vengés. Hélas ! nous ne nous retrouverons jamais. Tu jouiras, dans les demeures fortunées, de ce repos qui eſt la récompenſe des ames vertueuſes ; & moi, livré à des tourmens bien mérités, dévoré par d'infructueux remords, je gémirai d'avoir outragé celle que j'adorois. O, ma ſœur, entends ma priere ! auſſi-tôt que mes yeux ſeront fermés à ce jour, dont je

ne ſuis plus digne, fais porter le corps de ton frere, non dans le tombeau qui renfermera celui de Fézonne, ſes manes en frémiroient, mais à ſes pieds «. En prononçant ces dernieres paroles, Tangaris tire ſon épée, s'en perce le ſein, & tombe ſans vie ſur le corps de la fille d'Orſaire. Le Palais retentit de gémiſſemens. On ſecoure Améline, que la vue du ſang de ſon frere, qui coule à gros bouillons, a fait évanouir, & l'on prépare les funérailles de ces illuſtres amans. Arrachons-nous à ce ſpectacle terrible, & voyons ce qu'eſt devenu le beau Fortuné.

Son vaiſſeau vogua pendant trois jours au gré du Pilote; & il approchoit des côtes de Damas, lorſqu'un vent contraire s'éleva, & excita la plus violente tempête que l'on eût eſſuyée depuis long-temps ſur cette mer. Pendant la nuit le bâtiment vint s'embarraſſer à travers quelques pointes de rochers qui étoient à fleur d'eau, & y reſta ac-

croché. Aussi-tôt on lance la chaloupe à la mer : Fortuné s'y jette le premier, armé seulement de sa massue ; mais à peine il y a mis le pied, que cette frêle barque s'éloigne du vaisseau, & devient le jouet des vagues, qui tantôt la portent à cent pieds, & tantôt menacent de l'engloutir dans les plus profonds abîmes. Nous ne dirons point combien il fut de temps dans cette situation dangereuse ; il suffit d'apprendre à nos Lecteurs, que vers le matin la barque entra dans une riviere, & que Fortuné, à demi-mort, fut secouru par quelques paysans, qui le porterent dans leur habitation champêtre, & lui donnerent tous les secours que son état exigeoit.

Jamais pays n'a présenté l'aspect d'un jardin délicieux, comme celui où les Bergers transporterent le beau Fortuné d'Euphrate. Qu'on imagine une petite Isle, dont les bords seroient assez élevés au dessus des eaux de la mer, pour n'en rien redouter, située à l'embouchure

d'une belle riviere, & peu éloignée de la terre ferme Si cette Isle étoit ombragée par de grands & beaux arbres; si les pâturages en étoient gras; si l'industrie humaine y avoit tracé des jardins charmans, plantés d'arbres fruitiers de toute espece, tapissés de fleurs, & partagés en carrés de légumes, séparés par des ruisseaux d'une eau transparente; si tout le pays étoit couvert de nombreux troupeaux & de cabanes simples, mais propres & commodes, & que les habitans de ce lieu fussent beaux, bien faits, gais, doux, courageux & humains, ne dirions-nous pas que cette Isle seroit un séjour enchanté, sur-tout si elle jouissoit d'un air pur? eh bien, c'est l'exacte description de l'Isle où Fortuné fut recueilli par ces Bergers. Après qu'il eut réparé ses forces, & qu'il leur eut marqué combien il étoit sensible à tout ce qu'ils venoient de faire pour lui, il leur demanda quels ils étoient, & dans quel lieu du Monde

il se trouvoit. » Nous l'ignorons, lui répondit un vieillard; une tempête, comme celle que vous avez essuyée, nous a jetés sur cette côte, & depuis que nous y sommes, vous êtes le premier étranger qui se soit offert à nos regards. Nous suivions notre grand Empereur Charlemagne, lorsqu'il s'est embarqué au port d'Aigues-Mortes pour visiter les saints Lieux, & pour secourir les Chrétiens cruellement opprimés par le Soudan d'Egypte. Une tempête a séparé notre vaisseau de sa flotte, & après nous avoir ballottés pendant dix jours & dix nuits, nous a fait faire naufrage sur cette Isle, qui étoit alors déserte. De cinq cents personnes que ce vaisseau renfermoit, douze seulement se sont sauvées, & je suis une des douze. Heureusement que quelques animaux ont été sauvés avec nous; ce sont eux qui, avec quelques oiseaux, & le poisson dont cette côte abonde, servent à notre subsistance. Les débris du vaisseau ont

formé nos premieres cabanes. Depuis, notre colonie s'étant augmentée jusqu'au nombre de trois cents, nous nous sommes plu à embellir notre retraite, comme vous le voyez. Nous n'osons espérer de revoir la France notre chere Patrie, & nous vivrions ici heureux & tranquilles, si ce désir, qui ne s'éteindra jamais dans nos ames, & que nous fortifions dans celles de nos enfans, ne venoit quelquefois nous troubler, & que nous n'eussions pas pour voisin un monstre dangereux & formidable, contre lequel nous devons sans cesse être en garde. A ces mots, le vieillard laissa couler quelques larmes de ses yeux «.

» Quels sont vos chagrins, lui dit Fortuné, déjà prévenu en faveur de son hôte ? apprenez-les-moi, & croyez qu'il sera impossible d'en tarir la source, ou que bientôt vous n'aurez à adresser au Ciel que des actes de remercîmens «.
» Vous avez bon cœur, lui répondit le

vieillard. Cette marque de ſenſibilité nous paye au centuple des foibles ſoins que les devoirs de l'humanité nous ont engagés à vous rendre. Mais que pourriez-vous contre le tyran de ces contrées? c'eſt un Géant d'une force extraordinaire, qui, rodant ſans ceſſe autour de cette Iſle, & n'oſant en approcher à cauſe des fleches avec leſquelles nous cherchons à l'éloigner de nos bords, ſaiſit tous ceux qui ont le malheur de s'en écarter. Hélas! ce matin même il a ſurpris ma petite fille, dont le bateau s'eſt détaché & a erré au gré du courant. Peut-être, au moment que je parle, il s'abreuve de ſon ſang & ſe nourrit de ſes membres «.

Il en auroit moins fallu pour enflammer la colere de Fortuné. Il ſe fit inſtruire quel étoit au vrai ce terrible ennemi, dont on lui faiſoit un portrait ſi affreux. On lui montra, d'une des pointes de l'Iſle, les tours où il demeuroit, poſées ſur une étroite langue de terre

qui tenoit au Continent. On lui apprit qu'il rodoit continuellement sur le rivage pour faire prisonniers les habitans de l'Isle, qu'il s'attachoit particuliérement à ravir les femmes, & qu'on s'étoit apperçu qu'il les enfermoit dans une des deux tours, tandis qu'il demeuroit dans l'autre. On ajouta que ces tours étoient séparées par un large fossé, sur lequel on jetoit un pont pour communiquer de l'une à l'autre : que ce fossé étoit rempli d'eau tirée du fleuve par le moyen d'un petit canal, & qu'à l'aide d'un autre pont qui donnoit passage dans la campagne, il pouvoit, sans aucun danger, entrer dans son repaire & en sortir. Ces tours, lui dit-on, sont construites d'airain, & si fortes, que vainement on tenteroit de les attaquer.

Ce récit n'intimida point le brave Fortuné. Il jura la mort du Géant ; & dès le lendemain il se fit passer au pied des deux tours, armé simplement de sa massue. Le soleil commençoit alors

à paroître, & ses rayons, dardant sur l'airain dont elles étoient fabriquées, elles lui semblerent à un tel point resplendissante, qu'on en pouvoit à peine supporter la vue. Le Géant ne tarda pas à se montrer; sa taille étoit formidable & sa figure effrayante. Il étoit armé de toutes pieces. Notre jeune téméraire le provoque au combat; le monstre rit, baisse le pont, & s'avance avec l'audace d'un guerrier qui dédaigne son adversaire & se croit sûr de la victoire. Il porte à son ennemi un coup de lance, que Fortuné esquive adroitement; & dans l'instant même, celui-ci lui assene sur la tête un coup de sa massue, qui l'étourdit & le renverse à ses pieds : c'étoit fait du Géant, si plusieurs satellites du monstre n'étoient accourus au secours de leur maître, & n'eussent empêché le vainqueur de lui arracher la vie. Ils purent bien écarter Fortuné du champ de bataille, & reporter le Géant dans sa tour; mais il

ne leur fut pas possible de le tuer ou de le blesser.

Vainement Fortuné resta toute la journée aux pieds des deux tours, le pont de communication avoit été levé, & il ne se baissa plus, quelques invectives qu'il lançât contre le lâche Géant ; il fut obligé de se faire repasser dans l'Isle des François; c'étoit ainsi que les habitans l'avoient nommée. Comme il méditoit sur les difficultés d'engager son ennemi à renouveler le combat, il lui vint dans l'esprit un moyen auquel il s'arrêta, & qui eut tout le succès qu'il en attendoit. Il rassemble cent des plus robustes habitans de l'Isle, qui déjà le regardent comme leur vengeur; il les engage à se charger de tous leurs instrumens de jardinage, & à remplir leurs barques des bois & fascines qu'elles pourront contenir. Dès que la nuit est venue, cette petite flotte part des bords de l'Isle, & traversant le canal, débarque bientôt à la terre ferme. Fortuné fait

faire un batardeau du côté de la riviere, & sitôt qu'il est certain de son effet, il commande à ses Ouvriers d'ouvrir de l'autre côté une tranchée, par où l'eau puisse s'écouler des fossés. Tout succede à son gré : bientôt les tours paroissent à sec, & l'on remarque que les fondemens en sont établis sur le roc. Alors notre nouvel Ingénieur fait combler de fascines le seul fossé qui entoure la demeure du Géant; & tandis qu'on y met le feu, avec sa massue il enfonce les portes de la tour voisine. On y trouva trois jeunes filles, qui depuis un mois avoient disparu de l'Isle.

Cependant les flammes gagnent toute la circonférence de la tour; on nourrit le feu avec les branches d'arbres que l'on coupe dans la forêt voisine; l'airain s'échauffe, & l'on commence à entendre les cris aigus du Géant & de ses gardes. Il ne leur restoit d'autre parti à prendre, que de se laisser brûler ou de combattre. Ils choisissent le dernier. La porte s'ou-

vre, le pont tombe, & le Géant, sa lance en arrêt, se précipite sur Fortuné. Il ne peut le toucher, mais il est abattu par sa terrible massue, & du second coup il est laissé sans vie. Ses gardes firent peu de résistance; ils furent tous tués par les fleches des bons François. Le jour commençoit à paroître. Les vainqueurs se rembarquerent, ramenant, avec des cris de joie, les trois jeunes victimes échappées à la brutalité du monstre, & portant en triomphe leur vengeur, auquel ils croyoient devoir plus que la vie.

Lorsque les barques approcherent du rivage, on vit toutes les jeunes filles empressées à orner les vainqueurs de couronnes & de guirlandes. Ils furent conduits sur la grande place, autour de laquelle étoient bâties les principales cabanes; & là, tous prosternés, ils rendirent grace à l'Etre suprême de la victoire que Fortuné venoit de remporter. Le reste de la journée se passa en di-

vertissemens aussi simples que les mœurs de ceux qui les prenoient. Le lendemain, les principaux de la Colonie s'assemblerent, & résolurent de bâtir une cabane pour Fortuné. Elle fut bientôt élevée, & garnie de tout ce qui pouvoit être nécessaire à la commodité & aux besoins de la vie. Le jardin sur-tout dut lui paroître un lieu charmant créé par les Fées, vu la promptitude avec laquelle il fut orné, chacun s'empressant d'y porter les plus beaux arbres fruitiers, & les plus belles fleurs qui faisoient la parure du sien.

La vie que mena, pendant quelque temps, le beau Fortuné dans cette Isle inconnue, lui parut on ne peut pas plus agréable. Son ame étoit encore sans désirs. Un travail peu fatigant l'occupoit toute la matinée; l'autre partie du jour étoit employée à la pêche, & le soir il écoutoit le récit que lui faisoient les vieillards de ce qu'ils savoient des grands exploits du Roi Pepin ou de l'Empereur Charlemagne. Souvent il

folâtroit ſur l'herbe fleurie avec les jeunes filles, entre leſquelles il diſtinguoit Roſebelle, qu'il avoit tirée de la priſon du Géant, mais ſans reſſentir pour elle plus que les ſentimens d'une ſimple amitié. Le combat qu'il avoit livré pour ſauver la vie à Orſaire, l'eſpoir d'épouſer l'héritiere de l'Empire des Grecs, & celui d'en occuper un jour le trône, lui ſemblerent, pendant quelque temps, l'effet d'un ſonge brillant qu'un doux réveil avoit fait diſparoître. Il regrettoit ſeulement de n'avoir pas auprès de lui ſon cher Blandimain pour compagnon de ſon bonheur.

Un jour cependant il ſe détermina à paſſer dans la terre ferme, armé de ſes fleches & de ſa maſſue, & s'enfonça dans le pays, autant pour reconnoître s'il étoit habité, que pour reprendre ſon ancien exercice de la chaſſe. Sa courſe fut infructueuſe, il ne trouva aucun habitant, & les bêtes féroces, fuyant avec agilité devant lui, l'entraînerent fort

fort loin, & se déroberent à ses coups.

La chaleur du jour étoit extrême. Fortuné s'arrête sous quelques arbres touffus, au bord d'une claire fontaine, &, accablé de fatigue, il s'y endort. A son réveil il voit auprès de lui, non sans surprise, une Dame d'une taille majestueuse, d'un visage doux & riant, & superbement habillée. Le premier mouvement du jeune Chasseur fut de se lever, & de demander à l'inconnue par quel étonnant hasard elle se trouvoit au milieu de ces vastes déserts. » J'y suis pour vous, répondit la Dame; asseyez-vous, & m'écoutez : Ce n'est point en languissant dans un honteux repos, ou en parcourant les forêts pour faire tomber sous leurs coups des animaux timides, que les Héros parviennent à la gloire qui leur est réservée : c'est en secourant l'innocence opprimée, en déclarant une guerre éternelle aux ennemis de sa Patrie, & en poursuivant les monstres & les Géans, qui font de la terre un séjour

de désolation. Voilà par quels exploits les preux Chevaliers marchent à l'immortalité, se placent sur les trônes, & obtiennent les bonnes graces des plus aimables Dames. Mais vous, Fortuné, content d'avoir montré votre valeur dans deux actions, qui pourroient à peine illustrer un brave Ecuyer, vous croyez être en droit de vous reposer, & vous préférez la vie champêtre au brillant tumulte des armes. Ce seroit mal répondre à l'affection des Fées puissantes qui vous protégent. Sortez de votre assoupissement, & marchez sans crainte où vous appellent vos hautes destinées «.

Ce discours, en réchauffant le courage de Fortuné, ne laissa pas en même temps de l'interdire. Il dit à la Dame, qu'ayant été, par la tempête, jeté sur une plage inconnue, il se croyoit destiné à vivre avec les innocens habitans qui l'avoient recueilli dans son malheur : mais, ajouta-t-il, je sens

en moi toute l'ardeur nécessaire pour égaler ces Héros dont vous me proposez l'exemple. » Hé bien, reprit la Dame, suivez ces nobles sentimens, & soyez certain des secours qui vous seront accordés dans les circonstances les plus périlleuses. Prenez ces armes, lui dit-elle en lui en montrant qui étoient attachées à l'arbre au pied duquel il venoit de se reposer. Montez ce destrier que vous voyez près de vous. C'est à votre courage qu'il faut que vous deviez la lance & l'épée, qui par la suite deviendront des armes redoutables dans vos mains. En attendant, servez-vous de vos fleches & de votre massue, & allez tenter, non loin d'ici, une aventure dont le succès m'intéresse, & que vous seul pouvez mettre à fin «.

La Dame lui apprit qu'il étoit question de désenchanter le frere de la puissante Fée Oriande sa protectrice, qui se trouvoit à chaque instant menacé de la mort par la méchante Fée Morgane,

parce qu'il n'avoit jamais voulu répondre à la passion qu'elle avoit conçue pour lui. En finissant ces mots, la Dame monta sur un char traîné par des griffons, & disparut aux yeux de Fortuné. C'étoit Oriande elle-même, qui, voulant se servir du fils de Doolin pour la délivrance de son frere, avoit excité la tempête qui avoit occasionné son naufrage dans l'Isle des François, qui avoit enflammé son courage dans le combat où il avoit mis à mort le Géant des deux tours d'airain, & qui venoit de l'attirer au bord de la fontaine où elle le laissoit en proie à ses réflexions. Elles furent bientôt faites. A peine le souvenir de Rosebelle lui arracha-t-il quelques soupirs. Il se revêtit des armes dont la Fée venoit de lui faire présent, prit son arc, ses fleches, sa massue, sauta légérement sur le cheval, & lâchant la bride, il lui permit d'entrer dans la route qu'il voudroit suivre.

Le soleil s'étoit déjà retiré de l'ho-

rizon; la nuit avoit étendu ses voiles épaisses, & déroboit le ciel aux yeux de Fortuné, lorsque le cheval, que lui avoit donné Orlande, s'engagea dans les détours d'une immense forêt. Après avoir parcouru au hasard beaucoup de sentiers difficiles, notre Damoisel apperçut une grande lumiere, qui provenoit d'un fanal placé sur la pointe d'une énorme roche. Sous ce fanal étoit la large ouverture d'une caverne, dont un effroyable serpent se préparoit à défendre l'entrée. Aux sifflemens du monstre, le cheval s'arrête : Fortuné saute légérement à terre, &, armé de sa massue, il s'avance dans le dessein de lui porter un coup mortel. Le serpent se replie sur lui-même; & rassemblant toutes ses forces, il s'élance sur son adversaire, & lui serre étroitement le corps de plusieurs tours de sa longue queue, tandis qu'ouvrant une gueule enflammée, il s'apprête à l'engloutir tout entier. Le péril étoit pressant; pour s'y soustraire,

il frappe le monstre à la tête, & la lui écrase contre le rocher. Animé par ce succès, il entre dans la caverne, éclairée seulement par des flammes qui voltigent autour de lui sans le brûler ; mais après quelques pas, un torrent, qui roule des flots de soufre & de bitume, suspend sa course. Une barque se présente ; il se jette dedans, & aussi-tôt cette barque se change en un dragon ailé, qui le transporte à travers les feux, les flammes & des millions de fantômes effrayans, & le dépose sur les marches d'un superbe Palais de marbre noir veiné d'or, dont les portes sont de fer poli, & au dessus desquelles est une inscription qui contient ces mots :

Mortel audacieux qui veux tenter le sort,
Tu n'as que deux partis, le triomphe ou la mort.

La menace n'étoit pas capable d'étonner Fortuné. Il brise les portes avec sa massue. Parvenu dans un vaste vesti-

-bule, que soutiennent des colonnes de porphyre, il se voit assailli par deux centaures, armés comme lui de massues. Le combat étoit inégal, mais la victoire ne fut point douteuse. Les deux monstres furent bientôt terrassés par notre courageux athlete. Dans le moment les portes d'un superbe sallon s'ouvrent avec un bruit épouvantable : il est de cristal, & ne reçoit de lumiere que des feux que jettent un grand nombre d'escarboucles distribuées tout autour. Dans le milieu est une espece de roche de diamant, sur le haut de laquelle un homme, les bras en l'air, l'œil égaré, les cheveux épars, la frayeur peinte sur le visage, & dans l'attitude d'un malheureux qui veut fuir, pose un pied, tandis que l'autre est levé. Un bras, qui paroît tenir à la voûte, & qui est armé d'un glaive étincelant, semble le menacer de lui faire voler la tête s'il veut s'échapper. En même temps, une voix crie à Fortuné : » Il est mort, si

tu tentes de le secourir «. Fixer d'un œil ferme tout ce spectacle, entendre cette voix sans en être effrayé, jeter sa massue, bander son arc, & attacher d'un coup de fleche le bras menaçant à la voûte du sallon, est pour Fortuné l'ouvrage d'un instant. Alors des cris horribles remplissent tout le Palais, qui s'abîme, & le vainqueur se trouve avec le frere d'Oriande désenchanté, à l'entrée de la caverne où il avoit combattu le serpent.

Alcidan, c'étoit le nom du frere d'Oriande, témoigna sa reconnoissance à Fortuné dans les termes les plus expressifs. » Jeune inconnu, ajouta-t-il, il faut que les Destins vous réservent pour achever de grandes entreprises, puisque, sans être encore armé Chevalier, ils vous ont permis de tenter & de mettre à fin une aventure aussi périlleuse que celle de ma délivrance. Ils vous destinent à en terminer encore une autre ni moins difficile, ni moins glo-

rieuse, qui doit mettre le comble aux obligations que je vous ai déjà. Pour vous mettre au fait, apprenez quelle a été la cause de mon enchantement «. Ils s'assirent, & Alcidan commença ainsi son récit.

Histoire d'Alcidan.

» Je suis frere de la savante Fée Oriande, que sa bonté & sa sagesse ont fait reconnoître pour Reine par toutes les Fées ses compagnes. J'ai été élevé à sa Cour, & elle s'est plu à me communiquer les secrets de son art. Je vivois heureux & tranquille, lorsque la Fée Morgane, amie alors de ma sœur, fit publier un tournoi, suivi de fêtes magnifiques dans son Château d'Avallon. Je m'y rendis, dans l'espérance d'y montrer mon adresse. En effet, j'eus le bonheur de remporter tous les prix, & de les recevoir de la main de la belle Liriane, niece de Morgane. Je ne vous ferai point le portrait de cette divine

personne. Vous saurez un jour l'effet que deux beaux yeux peuvent faire sur le cœur d'un vrai Chevalier. Liriane détacha de son côté un superbe nœud de diamans, qu'elle me remit avec grace, mais en rougissant. Je le reçus d'une main tremblante, & dès ce moment nos ames furent d'accord. Morgane ne s'apperçut point de l'impression que les charmes de sa niece avoient faite sur moi. Cette Fée, quoique sur le retour, avoit d'étranges prétentions à la beauté, & sa coquetterie ne lui permettoit pas de penser qu'on pût la voir, & ne pas devenir son esclave. Elle s'imagina que c'étoit elle-même qui devoit m'inspirer de l'amour, & écrivit à ma sœur, que résolue à partager sa puissance, elle me destinoit à cet honneur. Oriande fut flattée de ce choix, & elle y donna son consentement avec joie. En effet, rien n'étoit plus avantageux pour moi que cette alliance, si l'on peut trouver un véritable avantage lorf-

que le cœur n'y est pas intéressé. J'ignorois tout ce qui se passoit : je faisois respectueusement ma cour à Morgane, & tous mes vœux étoient pour la belle Liriane, dont les innocentes caresses m'enflammoient de plus en plus. J'aurois joui long-temps de ces doux entretiens, sans porter plus loin mes désirs, si Morgane ne m'avoit ouvertement expliqué les projets qu'elle avoit sur mon cœur. J'en fus soupirer aux pieds de Liriane, & nous agitâmes quels moyens nous devions prendre pour échapper à ce malheur. J'avois quelque confiance en mon art, & j'étois assuré de la protection de ma sœur, aussi-tôt que je l'aurois informée de l'union qui régnoit entre Liriane & moi. Il ne s'agissoit plus que de cacher assez exactement notre intrigue jusqu'au moment où nous pourrions en sûreté abandonner le Château d'Avallon. Tout étoit préparé. Une fois sortis des petits Etats de la Fée Morgane, & rendus à Rosefleur

dans ceux d'Oriande, nous n'avions plus à redouter le courroux de la vindicative tante de Liriane. Le soir même étoit marqué pour ce départ. Nous nous en entretenions dans un bosquet des jardins d'Avallon. Enflammés par l'idée d'être bientôt l'un à l'autre, nous nous égarâmes tous deux : je fus entreprenant, Liriane fut foible, & l'amour couronna mon audace. Dans ce moment Morgane parut devant nous. » Perfides, nous dit-elle, qui avez cru m'abuser par de feints respects & de fausses caresses, mon art vient de me dévoiler votre complot; & mes yeux m'apprennent....... mais votre crime ne restera pas impuni. Redoute sans cesse, Alcidan, le glaive levé sur ta tête pour te donner la mort, jusqu'à ce qu'un jeune Damoisel, qui n'aura encore éprouvé ni les tourmens, ni les douceurs de l'amour, ait l'audace de te délivrer de cet état de crainte & de douleurs «; & aussi-tôt des Esprits à

ses ordres me transporterent dans le Palais d'où votre courage m'a tiré. » Pour toi, ajouta-t-elle en s'adressant à l'infortunée Liriane, je te réserve un supplice peut-être encore plus terrible; je prétends, qu'agitée par l'appréhension de voir couler le sang de ton indigne séducteur, tu fasses de vains efforts pour arrêter le coup qu'un assassin sera toujours prêt à lui porter, jusqu'à ce que l'audacieux Damoisel, qui aura détruit l'enchantement d'Alcidan, ose tenter cette périlleuse aventure «. En même temps Liriane fut enlevée dans un char de feu. » Elle attend de vous sa délivrance, dit Alcidan à Fortuné, & vous êtes trop généreux pour ne pas accorder vos secours à deux amans qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre, & trop courageux pour ne pas mettre à fin une entreprise qui vous couvrira de gloire «.

Fortuné protesta au frere d'Oriande, qu'il étoit prêt à lui rendre encore l'important service de délivrer sa maîtresse;

il le pria de lui apprendre en quel lieu la belle Liriane étoit prisonniere. Je l'ignore, répondit Alcidan; mais puisque le Destin vous a conduit dans ces déserts pour m'arracher à la cruauté de Morgane, il vous instruira également de la route qu'il faut suivre pour parvenir à la prison de sa niece.

Fortuné avoit retrouvé son cheval à porte de la caverne enchantée; & comme Alcidan n'en avoit point, ils marcherent tous deux à pied pendant quelque temps, & se trouverent auprès de la fontaine où le libérateur d'Alcidan avoit reçu des leçons d'une Dame inconnue. Ils y trouverent des armes complettes, & un cheval, & ne lurent pas sans étonnement, au pied d'un arbre, les mots suivans :

Le courage ni l'art d'Alcidan ne peuvent rien pour délivrer Liriane; cet exploit est réservé à Fortuné. Qu'ils suivent le chemin qui mene au fleuve, & s'abandonnent aux soins de leurs Protecteurs.

Ils suivirent cet ordre ; & prenant le premier sentier que le hasard leur présenta, ils ne tarderent pas à voir devant eux un grand fleuve, au bord duquel ils apperçurent une barque. Ils y entrerent, & la barque d'elle-même se mit à voguer, en prenant le fil de l'eau. Nous ne fixerons point le temps qu'ils furent à descendre jusqu'à un gouffre où le fleuve se précipitoit à travers des roches effroyables : nous remarquerons seulement que la nuit étoit déjà arrivée lorsqu'ils y furent entraînés par le courant, & le soleil levé, quand la barque les jeta sur une agréable prairie, bordée d'arbres fruitiers qui portoient des fruits inconnus, mais délicieux, dont ils goûterent, & qui n'aiderent pas peu à réparer leurs forces, & à les délasser des fatigues d'un voyage aussi pénible. Pendant ce temps, leurs chevaux se mirent à paître l'herbe touffue & fleurie, & lorsqu'ils voulurent les monter pour continuer leur route, ces animaux s'échap-

perent, ſans qu'il fût poſſible aux Cavaliers de les joindre. Forcés par la néceſſité, ils prirent le parti de s'avancer à pied juſqu'à une haute & large tour, ſinguliérement travaillée à jour depuis les fondemens juſqu'au faîte. Ils comptoient bientôt y arriver, lorſqu'un large foſſé, aſſez éloigné de la tour, & qu'ils n'avoient pas apperçu, leur barra le chemin. Alcidan voulut ſe jeter à l'eau, & malgré le poids de ſes armes, la paſſer à la nage; mais d'horribles monſtres marins s'y oppoſerent, &, ouvrant leurs énormes gueules, ſemblerent vouloir l'engloutir dans leurs entrailles. » Demeurez, lui dit Fortuné, obéiſſons à l'Oracle. C'eſt ici, ſans doute, que ſeul je dois exercer mon courage «. A l'inſtant il ſe jette dans le foſſé; mais un monſtre le reçoit ſur ſon dos, & le paſſe à l'autre bord. A peine a-t-il poſé le pied à terre, que les arbres d'une allée qui conduit à la tour, ſe changent en autant de guerriers, &

chacune de leurs branches en autant de bras armés de ſabres tranchans. Ce ſpectacle, nouveau ſans doute pour Fortuné, ne l'effraie point. Il frappe à droite & à gauche de ſa redoutable maſſue, & ſe fait jour à travers cette forêt d'armes menaçantes. Mais il n'eſt pas au bout de ſes travaux. Un Géant à trois têtes & à ſix bras ſe préſente pour lui diſputer la deſcente d'un ſecond foſſé. Le combat fut long, périlleux, & la victoire plus d'une fois parut pencher en faveur du Géant ; mais enfin il fut culbuté dans le foſſé, & c'étoit ſans doute le ſeul moyen de le vaincre. Malgré cet avantage, le triomphe de Fortuné étoit encore fort douteux. Il voulut vainement paſſer le foſſé. Outre qu'il étoit extrêmement profond, des millions de ſerpens entrelacés le rempliſſoient, & formoient des vagues aſſez ſemblables à celles d'une mer agitée. Comme il délibéroit ſur ce qu'il avoit

nerent
Franço
valeur

Les
trice,
son ma
confianc
les carac
sa Cour.
qu'Alexa
l'Empire
Alexis L
sance obs
bitieux,
rannie du
oser enco
à son épo
de son Fa
ce sujet le
dant la ju
qu'au gré
Arrêts les
viteurs éto
leurs biens

ur, Alcidan évitant un guerrier prêt à lui faire voler la tête. ...mme éplorée les suit, & vainement ...che de détourner le bras de ... Ils prennent le chemin de la ... montent les escaliers, & vingt ...sparoissent & reparoissent aux ...une Héros. Il fait le tour du ... ne voit aucun moyen de le ... Désespéré, il jette sa massue, ... arc, & décoche une fleche si ...'elle perce la poitrine du terrible ...rsaire d'Alcidan. Aussi-tôt un ...oit sur le fossé; il le franchit, ... Liriane qui est évanouie, & ...nd dans ses bras; mais il ne ...ur Alcidan. Il repasse le fossé, ...çoit son ami de l'autre côté du fossé; il le traverse sur le dos ...onstre, de la même maniere ...rivant; alors la tour, les fossés, ...sparoît à ses yeux, & l'enchantement ... est fini. Liriane, Alcidan & ... se trouverent sur le bord du

à faire, un spectacle plus étonnant s'offrit à ses regards.

Cette tour, entiérement à jour, ne paroissoit ainsi ouverte, que parce qu'elle étoit composée d'un certain nombre d'escaliers, qui, se croisant sans cesse, formoient une espece de labyrinthe, dont on ne pouvoit se tirer qu'après l'avoir parcouru quelques heures, tant en montant qu'en descendant. C'étoit là que chaque jour la malheureuse Liriane étoit conduite. Elle croyoit voir un fantôme, représentant Alcidan au naturel, fuir & se dérober à l'épée d'un autre fantôme, qui le menaçoit de le percer. Liriane, effrayée, suivoit l'assassin pour lui arrêter le bras : toujours il échappoit à sa poursuite ; & après quelques heures passées dans l'effroi & les larmes, l'amante d'Alcidan, souvent évanouie, étoit reportée dans son appartement, pour éprouver le lendemain le même supplice.

Fortuné voit, avec une surprise mêlée

de fureur, Alcidan évitant un guerrier toujours prêt à lui faire voler la tête. Une femme éplorée les suit, & vainement tâche de détourner le bras de l'assassin. Ils prennent le chemin de la tour, ils montent les escaliers, & vingt fois ils disparoissent & reparoissent aux yeux du jeune Héros. Il fait le tour du fossé, & ne voit aucun moyen de le passer. Désespéré, il jette sa massue, prend son arc, & décoche une fleche si juste, qu'elle perce la poitrine du terrible adversaire d'Alcidan. Aussi-tôt un pont paroît sur le fossé; il le franchit, court à Liriane qui est évanouie, & qu'il prend dans ses bras; mais il ne voit point Alcidan. Il repasse le fossé, & apperçoit son ami de l'autre côté du premier fossé; il le traverse sur le dos d'un monstre, de la même maniere qu'en arrivant; alors la tour, les fossés, tout disparoît à ses yeux, & l'enchantement est fini. Liriane, Alcidan & Fortuné se trouverent sur le bord du

fleuve où les deux Cavaliers avoient abordé.

Nos Lecteurs nous pardonneront si nous ne les entretenons pas de tout ce qu'Alcidan dit de touchant à Liriane lorsqu'elle fut revenue de son évanouissement, & de ce que cette charmante fille lui répondit. Ils avoient souffert des maux infinis pendant plusieurs années ; ils se retrouvoient, le passé leur parut un songe, le présent fut tout pour eux ; & ils lurent dans l'avenir une félicité durable. En recouvrant sa liberté & sa maîtresse, Alcidan avoit repris la faculté de se servir de toutes ses connoissances dans l'art magique ; il proposa à son libérateur de le conduire chez sa sœur Oriande, au Château de Rosefleur ; mais les Fées en avoient ordonné autrement. A peine Fortuné eut-il le temps de faire quelques complimens à Liriane, que la barque dans laquelle il venoit d'entrer pour y placer son cheval, s'échappa du rivage, &

fut poussée, avec une rapidité étonnante, vers la mer où le fleuve se jettoit. Si nos Héros de l'ancienne Chevalerie n'avoient pas ainsi rencontré de ces barques enchantées, comment auroient-ils pu parcourir avec tant de vîtesse des contrées souvent inconnues, & presque toujours éloignées d'un millier de lieues les unes des autres ?

Nous avons laissé dans le vaisseau les Princes de Sparte & de Lacédémone, lorsque la barque dans laquelle s'étoit jeté Fortuné, en fut éloignée par la tempête. Elle dura long-temps, & donna le temps à notre Damoisel d'arriver en même temps qu'eux au port de Damiette. Ils avoient été désolés de sa perte, & le revirent avec la plus grande joie. Après s'être reposés quelques jours, ils prirent par terre le chemin de Damas, où ils arriverent précisément lorsqu'on achevoit la cérémonie des obseques du malheureux Tangaris.

Il ne faut pas être surpris si les funé-

railles de ce Prince n'étoient point encore achevées. Il avoit fallu procéder d'abord à l'embaumement du corps, ce qui chez les Egyptiens & les peuples de la Syrie, exigeoit beaucoup de temps & de soins : ensuite, avant de lui accorder les honneurs de la sépulture, on avoit dû assembler les Juges préposés pour examiner si le mort en étoit digne, & l'accusateur public ayant eu de grandes fautes à lui reprocher, le Conseil avoit balancé s'il ne devoit pas flétrir sa mémoire; mais le crime de Tangaris n'ayant eu pour principe qu'un excès d'amour, & lui-même s'étant puni de sa faute en s'arrachant la vie, les Juges ne crurent pas devoir user de leur sévérité ordinaire, & les obseques, suspendues par leur ordre, furent achevées avec leur permission. Suivant leur Religion, ces Juges ne pouvoient pas s'attendre que le sévere Minos ratifieroit leur Sentence. Les Païens punissoient le parjure & le suicide.

Revenons à Fortuné. Il venoit chercher à Damas une Princesse charmante, qu'il devoit épouser, après l'avoir remise entre les bras de l'Empereur son pere. On lui apprend son trépas, & quelles en ont été les suites funestes. Il perd en un moment une Princesse, dont il s'étoit fait l'idée la plus avantageuse, & l'espoir de succéder avec elle au premier trône de l'Univers; mais l'Amour, pour le dédommager, lui préparoit la conquête d'un cœur qui devoit faire son bonheur, & dont l'heureuse fécondité devoit donner des Héros à la Chevalerie.

En arrivant à Damas, Fortuné avoit reçu, par un Courrier, ordre de l'Empereur Orsaire, de demander le corps de l'infortunée Princesse Fézonne, dont on venoit d'apprendre la mort, & de le conduire à Constantinople. Le Roi Agaris n'étoit point encore de retour dans sa capitale; & pour remplir ce devoir, notre jeune Héros fut obligé

de s'adresser à la Princesse Améline, qui gouvernoit l'Etat en l'absence de son pere. Il s'y fit présenter par les Princes de Sparte & de Lacédémone.

La charmante fille du Roi d'Egypte ne put voir devant elle, sans verser beaucoup de larmes, le Damoisel qui venoit d'imprimer la honte sur le front de son pere, en lui arrachant la victoire & en le faisant prisonnier. Elle répondit en peu de mots à la harangue de Fortuné, & promit de lui remettre le corps de Fézonne : mais lorsque le Prince de Sparte lui eut dit que ce jeune Héros, par le trépas de la Princesse de Grece, perdoit une épouse, pour nous servir des termes de notre vieux Romancier : » Jetant lors son regard sus lui, d'un courage féminin, prompt & soudain à apeter vengeance, l'eut en tel desdain, que sus l'heure eût désir le voir voluntiers saccager & tailler en pieces. Mais le Damoyseau, qui, durant le récit de l'histoire, avoit eu continuellement

continuellement la veue ſus l'Infante, trouva eſtrange que ceſte imperfection de colere dominaſt en ſi parfaite beauté : de laquelle il fuſt à l'inſtant ſi ravy & ſurpris, que, n'oſant ouvrir la bouche, envoya vers elle l'œil, meſſager fidele de ſon affection, qui eut bien tant de faveur envers la belle, ſitoſt qu'elle eut contemplé ſon gracieux maintien, forme élégante & bonne grace, qu'elle changea d'avis. Quoy voyant l'Archer, tirant à yeux bandés, filz de la Princeſſe Cythérée (qui faiſoit le guet à l'un des coings de la ſalle), décocha ſoudain deux fleches dorées de ſi grand puiſſance & vertu, qu'il les navra d'un ſeul coup de playe réciproque, & telle que, ſans le remede propre à leur douleur, qui eſt l'entiere jouiſſance, ce mal eſtoit incurable : rendant pour y parvênir leurs cueurs & déſirs ſi unis & affectionnez l'un à l'autre, qu'ils ne ſçavoient quelle contenance tenir. Meſmement la Princeſſe, penſant reculer, mettre obſtacle

& défense à ceste passion nouvelle, proposant en soy-mesme la différence de leur Loi, le peu de leur cognoissance, & l'incertitude de la Maison de celuy qu'elle estoit contrainte aymer, changeoit en un moment, & varioit mille fois d'opinion «.

Améline, suivant l'usage d'Egypte, ne put s'empêcher de faire apporter des rafraîchissemens, & de présenter elle-même des confitures au beau Fortuné. » Seigneur, lui dit-elle, encore que par votre moyen, j'aye lieu de me plaindre, ennuyer, & vous vouloir mal, si en ce qu'étant poussée de je ne sais quel instinct, ou, pour mieux dire, stimulée de la puissance d'un de nos Dieux, j'ose affirmer & soustenir que vous méritez estre servi & aymé, non de moi, mais de la plus belle, excellente & haute Dame du Monde : ce disant d'un maintien doux & contenance grave, avec des yeux dont le moindre regard estoit garni d'un million de graces,

lui offrit une coupe remplie d'hypocras «.

Nos Lecteurs doivent être peu surpris de ce changement subit dans le cœur d'une Princesse. Pendant ces siecles reculés, l'amour embrasoit promptement les ames. Toujours occupé de guerres, d'expéditions contre les Géans, du soin de réparer les torts, & de défendre les Dames affligées contre leurs oppresseurs, on n'avoit pas le loisir de filer les intrigues & de traîner les déclarations en longueur. Ce qu'on sentoit, on l'exprimoit naïvement, & ce qu'on désiroit des deux côtés, ne tardoit pas à être accordé. Fortuné, durant cette entrevue, trouva moyen de serrer amoureusément la main de la belle Améline, & ils se jurerent des yeux une fidélité à toute épreuve, malgré la différence des Religions, & les obstacles que le sort des armes pourroit apporter à leur union. Avant son départ, Fortuné, au nom de l'Empereur Orsaire, devoit prendre possession du royaume de Jérusalem. Il

ſe rendit dans la Capitale, viſita dévotement les ſaints lieux, y établit un Gouverneur Grec, & revint à Damas faire ſes adieux à la fille d'Agaris. Ils furent tendres. Améline renouvela à Fortuné ſes ſermens de l'aimer toujours; & puiſque des obſtacles invincibles s'oppoſoient à leur union, elle lui jura, que de ſon aveu, aucun Chevalier n'obtiendroit ſa main; & Fortuné lui proteſta qu'il ſauroit applanir toutes les difficultés qui ſembloient détruire ſa plus chere eſpérance, & que nulle beauté ne balanceroit jamais dans ſon cœur l'amour qu'il conſerveroit pour elle.

Sur le tillac du vaiſſeau préparé pour conduire nos Ambaſſadeurs à Conſtantinople, on conſtruiſit une haute eſtrade, où fut placé le corps de la Princeſſe Fézonne. Des voiles noires, rehauſſées d'or, s'enfloient au gré des vents : vingt-quatre femmes, vêtues de blanc, baignoient continuellement de leurs larmes le cer-

cueil, qui étoit entouré de deux mille torches funebres. Une musique lugubre se mêloit aux gémissemens des anciens domestiques de la Princesse. On partit, & les premiers jours de la route se passerent sans accidens. Les Grecs connoissoient trop bien ces mers pour en redouter les écueils, mais ils ne pouvoient prévoir les obstacles que les Enchanteurs se proposoient de mettre à leur retour. Ils avoient déjà passé dix-huit journées, lorsque les Rameurs, tombant de fatigue, demanderent à s'arrêter sur une côte qui paroissoit charmante. On y aborda bientôt ; & ayant fait dresser des tentes sur la croupe d'une agréable colline, d'où couloit un ruisseau d'eau vive, on résolut de s'y reposer quelque temps. Après avoir pris quelque nourriture, Fortuné & les Princes de Sparte & de Lacédémone se livrerent au sommeil. Quelle fut leur surprise le lendemain à leur réveil, lorsqu'ils apperçurent leur petit camp entouré d'une large & rapide

riviere, qui ne laiſſoit de paſſage à la terre qu'un pont étroit, où un homme à cheval auroit pu paſſer à peine, pour arriver au vaiſſeau qui étoit à l'ancre.

Les Princes firent ſonder la riviere pour s'aſſurer ſi elle étoit profonde, & l'on reconnut l'impoſſibilité de la traverſer à gué. Comme ils raiſonnoient ſur cet événement, qu'ils attribuoient à quelque crue d'eau partie ſubitement de la montagne, & qu'ils ſuppoſoient le pont, qui étoit devant eux, établi depuis long-temps pour ſervir de reſſource dans ces accidens, ſans doute aſſez fréquens, ils apperçurent, à la tête de ce pont, un Cavalier armé de toutes pieces, qui ſembloit en défendre l'entrée. Il montoit un courſier fougueux, tenoit ſa lance en arrêt, & ſa contenance fiere & inſultante annonçoit qu'il n'attendoit que l'occaſion de combattre. Pendant que ce guerrier inconnu attire l'attention des Grecs, on voit ſortir du fond de l'eau dix Chevaliers,

qui, montant avec précipitation ſur le vaiſſeau, ſe ſaiſiſſent du cercueil où repoſe le corps de la Princeſſe Fézonne, & l'enlevent. Fortuné les apperçoit le premier; & ſans faire réflexion qu'il n'eſt point armé, il s'élance ſur le pont, dans l'eſpérance de recouvrer ce précieux tréſor. » Qu'allez-vous faire, lui dit le Prince de Sparte en l'arrêtant? prétendez-vous, ſans armes, combattre & vaincre dix Chevaliers armés de toutes pieces? ce qui, dans tout autre cas, paſſeroit pour nobleſſe & vertu, dans celui-ci ne pourroit être attribué qu'à témérité & à folie. Eh! quoi, Prince, s'écrie Fortuné, je verrai enlever ſous mes yeux le corps de la malheureuſe Princeſſe Fézonne, qui m'a été confié, & que je dois remettre à l'Empereur ſon pere, & lâche Damoiſel, je ne ferai aucun effort pour le reconquérir? Duſſent les enfers s'armer contre moi, & dût la mort être le prix de ma téméraire entrepriſe « Il

n'acheve pas, & saisissant une hache que tenoit près de lui un Ecuyer, & invoquant le nom de sa chere Améline, il se jette sur le pont, & quoiqu'à pied, s'avance fiérement pour combattre le Cavalier à cheval, qui lui en défend le passage. Celui-ci recule de quelques pas, & revient à bride abattue sur Fortuné, dans le dessein de le précipiter dans la riviere du premier coup de lance; mais le Damoisel esquive adroitement le coup, & comme le Cavalier passe, d'un revers de sa hache il brise sa lance. Aussi-tôt l'adversaire de Fortuné met l'épée à la main; mais dans le même temps il est frappé sur son armet d'un nouveau coup de hache si furieux, que son crâne est partagé en deux, & le corps, emporté par son propre poids, tombe dans la riviere.

Comme Fortuné arrêtoit le cheval du mort, les Princes de Sparte & de Lacédémone arrivoient à son secours. Ils n'eurent que le temps de lui remettre

un armet, un écu & une lance. Il saute sur le cheval. » Veuille le Ciel, leur dit-il, soutenir mon courage, & me conserver la vie pour reconnoître un jour le service que vous me rendez «! Il part & vole après les ravisseurs du corps de Fézonne. Il étoit près de les atteindre, lorsqu'ils entrerent tous de front dans un Château, par un guichet si étroit & si bas, qu'à peine un enfant y eût pu passer de côté. Fortuné voulut y pénétrer avec eux; mais à l'instant la porte & les Cavaliers s'évanouirent à ses yeux, & il ne vit plus qu'une épaisse muraille impénétrable à toute force humaine. Pendant qu'il réfléchissoit tristement sur cette aventure, & sur le parti qu'il devoit prendre, huit Fantassins, armés de tranchantes & longues hallebardes, vinrent l'assaillir, & commencerent par tuer son cheval sous lui. S'étant néanmoins trouvé debout, d'un coup de lance il frappe l'un d'eux à la poitrine, & le fer, passant d'outre en

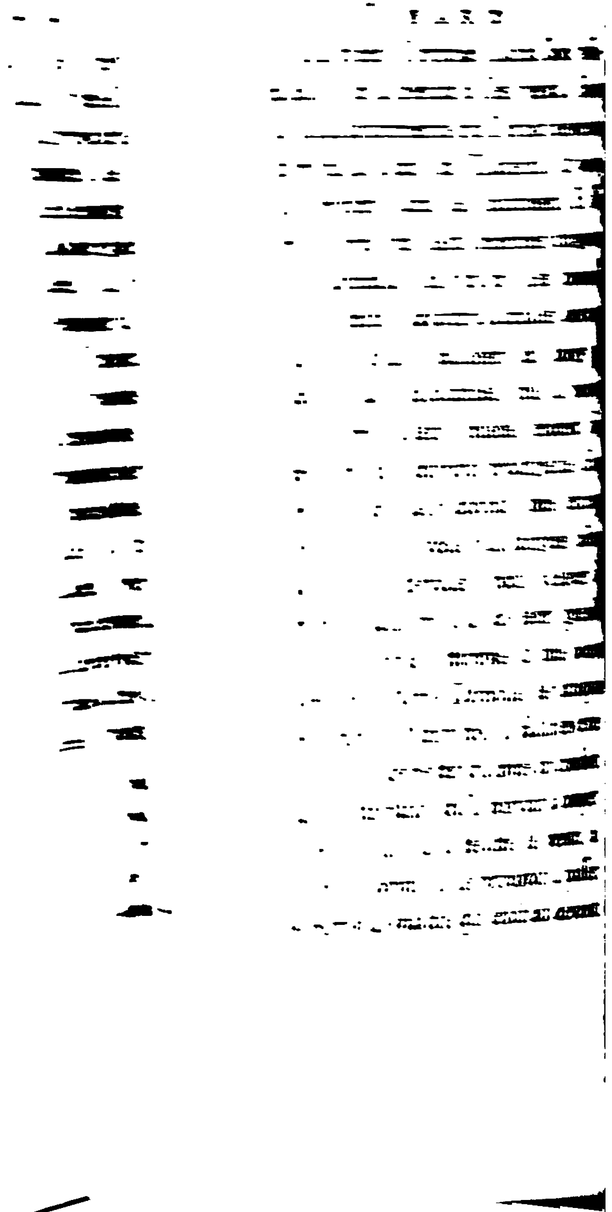
outre, atteint à la gorge son compagnon le plus proche, & tous deux tombent sans vie. Alors, prenant sa hache des deux mains, il se jette au milieu des six autres, & au péril de quelques blessures, il triomphe de cinq, & enlevant le sixieme en l'air, d'un bras robuste, il lui écrase la tête contre un rocher.

Ne voyant plus d'ennemis à combattre, notre Damoisel se disposoit à faire le tour des murs du Château, pour découvrir par quel endroit il pourroit y pénétrer, lorsqu'il entendit un bruit sourd, qui sembloit venir de dessous terre, & qui, s'augmentant peu à peu, se termina par de grands éclats de tonnerre. Il se retourne & voit, avec autant d'effroi que d'étonnement, les cadavres de ceux qu'il venoit de priver de la vie, se ranimer, & produire chacun, au lieu d'un seul corps, dix Cavaliers armés de pied en cap, indépendamment des dix Hallebardiers qu'il avoit si vaillamment

combattus. Cette troupe formidable s'agite, & est prête à fondre sur Fortuné ; il recule de quelques pas, invoque la belle Améline, Dame de ses pensées, & dans l'instant il apperçoit auprès de lui un superbe olivier, auquel étoient attachés une épée brillante & un écu émaillé d'azur, à trois bandes d'or. Aidé de ces armes, il ne compte plus ses adversaires ; il fond sur eux, & chaque coup qu'il porte abat un membre au plus audacieux, & décourage ceux qui le suivent ; mais ce qui étonne étrangement le brave Damoisel, c'est que ces têtes, ces bras, ces Cavaliers, ces chevaux, ont à peine touché la terre, qu'ils s'évanouissent à ses yeux. Le reste se met à fuir du côté du Château ; Fortuné les suit, & passe avec eux la porte, qui, précédemment étroite & devenue ensuite invisible, se trouve alors large & spacieuse. Mais, par un prodige inoui, à mesure qu'ils touchent le seuil de cette porte, ils disparoissent

Le Damoiſel arrête le dernier, qui ſans doute alloit s'évanouir comme les autres : » Méchant, lui dit-il, tu me mettras au fait de cette étrange aventure, ou ta mort me vengera du ſilence qu'obſtinément tu voudras garder. Partage, ſi tu le veux, mon corps en mille parties, lui répondit le Cavalier, mais n'eſpere tirer de moi aucun éclairciſſement. Contente-toi de l'humiliation que je reſſens déjà, de me voir vaincu & au pouvoir d'un inconnu qui n'eſt pas même armé Chevalier. Je mérite au moins de l'être, reprit Fortuné; mais avant que de mourir, tu ſatisferas à ma demande, & je ſaurai par ta bouche quels ſont les raviſſeurs du corps de la Princeſſe Fézonne, & en quels lieux je puis les chercher pour les combattre. Damoiſel, s'écria le Cavalier, de chacun des huit premiers ſoldats que vous avez tués, vous avez vu renaître dix Cavaliers formidables; ſi nous avions tous été maſſacrés, de chacun de nous il en feroit né dix autres

plus terribles encore, & successivement vous auriez eu à combattre une armée innombrable, sous laquelle enfin vous auriez succombé. Puisque vous avez eu le bonheur de me prendre vivant, cet avantage annonce que vous êtes destiné à mettre à fin l'aventure de ce Château périlleux, &, à mon grand regret, je suis forcé d'avouer qu'il m'est enjoint de vous obéir. Puisqu'il est ainsi, dit le furieux Damoisel, apprends-moi ce qu'il me reste à faire pour reprendre le corps de Fézonne. Un Personnage, aussi illustre par sa valeur que par ses connoissances dans les Lettres, lui répliqua le Cavalier, vous attend de jour en jour dans ce Château pour vous dévoiler le secret de votre naissance; mais vous ne devez en être instruit qu'après avoir donné de nouvelles preuves de votre intrépidité, & qu'au prix de votre sang. Comptez sur le succès, & mettez votre confiance dans l'épée & l'écu que votre bonne fortune vous a offerts «.



, il vit venir à lui un Che-
de toutes pieces, monté
ant destrier noir, qui, dès
çut, lui cria : » Damoisel
quel peut être ton dessein,
ce Château sans ma per-
crains-tu point que je te
oir massacré mes soldats &
rageux animaux auxquels
la garde de cette forteresse.
vengeance suivra de près
tu viens de me faire. Lâ-
pas m'intimider par tes
répondit Fortuné. Tu n'es
ble Chevalier : non, je dé-
, & par tes discours, un
Châtelains qui ne respirent
crime, & qui ne vivent,
infames soumis à leurs or-
de rapines & d'assassinats.
, je l'espere, que le Ciel
l'honneur d'exterminer une
fe, & née pour le malheur
e. Foible Damoisel, répli-
evalier, oserois-tu te mesurer

A ces mots, Fortuné lâcha son prisonnier, qui se perdit à ses yeux, sans qu'il pût soupçonner ce qu'il étoit devenu. Il traversa la cour du Château ; & voulant pénétrer dans le bâtiment, il se trouva arrêté par deux énormes dragons. Ces animaux, tels qu'on n'en connoît plus, étoient couverts d'écailles dorées, entre lesquelles passoient de longs piquans, aussi redoutables que la pointe d'une épée : leurs queues étoient formées par une quantité prodigieuse d'anneaux, qui leur donnoit une étrange mobilité ; ils avoient de longues ailes, dont ils se servoient pour s'élever de terre à leur gré, & de leurs gueules s'exhaloient des flammes & une odeur empestée. Notre Damoisel les attaqua avec fureur. Vingt fois il faillit en être dévoré, & ce ne fut qu'après un combat long & sanglant, qu'il parvint à couper la tête à l'un, & à fendre le ventre à l'autre. Comme il se préparoit à passer le perron de marbre qui étoit au devant

du Château, il vit venir à lui un Chevalier, armé de toutes pieces, monté sur un puiſſant deſtrier noir, qui, dès qu'il l'apperçut, lui cria : » Damoiſel imprudent, quel peut être ton deſſein, d'entrer dans ce Château ſans ma permiſſion? Ne crains-tu point que je te puniſſe d'avoir maſſacré mes ſoldats & tué les courageux animaux auxquels j'avois confié la garde de cette forteresse. Tremble, la vengeance ſuivra de près l'offenſe que tu viens de me faire. Lâche, ne crois pas m'intimider par tes menaces, lui répondit Fortuné. Tu n'es point un noble Chevalier : non, je découvre en toi, & par tes diſcours, un de ces vils Châtelains qui ne reſpirent que pour le crime, & qui ne vivent, eux & les infames ſoumis à leurs ordres, que de rapines & d'aſſaſſinats. C'eſt à moi, je l'eſpere, que le Ciel a réſervé l'honneur d'exterminer une race perverſe, & née pour le malheur du monde. Foible Damoiſel, répliqua le Chevalier, oſerois-tu te meſurer

contre moi ? Examine cette lance redoutable : paſſée au travers de ton corps, elle ſera portée ſur les charbons ardens, pour y rôtir ta chair, qui enſuite ſervira de pâture aux petits des dragons que tu viens de tuer. Tu as prononcé ton arrêt, reprit Fortuné, tu ſubiras ce châtiment : défends-toi.

A l'inſtant il ramaſſe une lance, d'entre celles laiſſées par les Chevaliers qu'il avoit combattus, il l'appuie du gros bout contre le perron de marbre; & préſentant ſa pointe à l'ennemi, il ſe couvre le corps de ſon écu. L'aſſaillant court ſur lui, frappe l'écu de ſa lance, qui ſe briſe en pluſieurs morceaux; & pourſuivant ſa courſe pour le fouler aux pieds de ſon cheval, il rencontre le fer de ſa lance, qui lui paſſe au travers de l'épaule, ayant percé ſa cuiraſſe, & lui fait vider les arçons. Ce qui dut étonner Fortuné, ce fut qu'auſſi-tôt que ſa lance eut pénétré dans les chairs du Chevalier, il en ſortit des flammes qui en brûlerent le

bois jusqu'à l'endroit où il la tenoit, & qui le forcerent à la laisser tomber. Pendant ce temps, les fenêtres des salles & des galeries du Château étoient remplies de Chevaliers, de Gentilshommes, de Dames & de Demoiselles, qui marquerent, par des cris de joie, le plaisir qu'ils recevoient de la chute de leur champion, & de la victoire que venoit de remporter sur lui le jeune Damoisel. » C'est lui, s'écrierent-ils tous d'une voix, c'est ce valeureux guerrier qui est destiné à rompre la captivité où nous sommes retenus depuis dix années «. Cependant Fortuné fondoit sur le Chevalier noir, qui venoit de se relever; il lui porta un coup de son épée, & entama son armet : celui-ci, écumant de rage, se précipita sur son ennemi, l'épée à la main; mais le Damoisel, d'un second coup de la sienne, lui partagea la tête en deux.

La fatigue de ce terrible combat, & le sang qu'il avoit perdu, avoient telle-

ment affoibli Fortuné, qu'il fut obligé de s'asseoir sur le perron de marbre, toujours son épée levée, dans l'attente des nouveaux ennemis qu'on alloit lui opposer. Il la regardoit avec complaisance, & sembloit des yeux la remercier de la gloire dont il venoit de se couvrir, lorsqu'il apperçut, avec étonnement, que la lame s'étoit noircie, & cependant il se souvenoit combien elle étoit brillante lorsqu'il l'avoit détachée de l'olivier. Comme il faisoit des réflexions sur cet événement, les Chevaliers & les Dames du Château vinrent lui faire leurs remercîmens de tout ce qu'il tentoit pour les délivrer de leur prison. » Amis, leur dit-il, c'est au Créateur tout-puissant que la louange en est due; c'est lui qui distribue la force & le courage, & qui couronne du succès les entreprises généreuses. Plein de confiance en son saint Nom, dites-moi ce qu'il reste à faire pour vous délivrer, je m'y emploierai avec la même ardeur, pourvu

que le corps de la Princeſſe Fézonne me ſoit rendu ; car il me faut mourir, ou recouvrer ce précieux dépôt «. Les illuſtres priſonniers l'aſſurerent qu'il ne le reverroit en ſon pouvoir, qu'après avoir mis à fin l'aventure commencée : ils lui apprirent, qu'à moins de cela, le Deſtin avoit prononcé qu'il reſteroit avec eux en un perpétuel eſclavage dans ce Château ; que pour eux ils n'en pouvoient ſortir ; que c'étoit leur ſeul chagrin, car d'ailleurs ils y couloient des jours tranquilles, qui ne leur laiſſoient de déſir que celui de la liberté. » Ou je périrai dans l'entrepriſe, dit Fortuné, ou nous ſerons tous libres ; mais ce n'eſt qu'à l'aide de vos conſeils, & des éclairciſſemens dont j'ai beſoin, que je puis y réuſſir. Seigneur, reprit la plus âgée des Dames de la troupe, vous ne pouvez recevoir ces inſtructions que du ſage Chevalier qui commande dans ce Château, & dont la courtoiſie a obtenu toute notre eſtime. Verſant ſouvent

des larmes, & toujours plongé dans la triſteſſe, nous avons vainement cherché à démêler le ſujet de ſa douleur «..... Pendant que cette Dame parloit ainſi, le perron ſur lequel étoit aſſis le jeune Damoiſel, commença à s'ébranler, une pierre s'en détacha, & laiſſa voir un vaſte abîme, d'où ſortit un monſtre hideux, qui, de ſon ſouffle empoiſonné, jeta à terre, ſans connoiſſance, les Chevaliers & les Dames du Château. Fortuné réſiſta plus long-temps à cette vapeur empeſtée, il combattit le monſtre avec ſuccès; mais après l'avoir tué, ſes genoux fléchirent, & il demeura, les yeux ouverts & ſans mouvement, étendu au milieu de la cour. Alors mille éclairs ſemblerent partir du ciel, de grands coups de tonnerre ſe firent entendre, le Château s'écroula dans ſes fondemens, & l'on vit deſcendre d'une tour, qui ſeule des autres bâtimens étoit reſtée entiere, un vénérable vieillard, dont la barbe, épaiſſe

& blanche, lui tomboit juſque ſur la poitrine. Il courut à Fortuné, & le ſerrant dans ſes bras : » Bénit ſoit, lui dit-il, le jour où vous êtes rendu à ma tendreſſe ! Quoi, Seigneur, lui répondit le Damoiſel, ſeriez-vous le Seigneur de ce Palais détruit, & ne commandez-vous aux élémens que pour faire le malheur de ces braves Chevaliers & de ces chaſtes Dames, à qui la frayeur vient d'ôter tout ſentiment ? S'il eſt vrai, défendez votre vie, je brave vos preſtiges, je vous abhorre, & je refuſe vos embraſſemens. Ou vous périrez de ma main, ou le corps de Fézonne, que vos lâches ſoldats m'ont enlevé, me ſera rendu «.

Pendant qu'il parloit ainſi, la vapeur ſoufflée par le monſtre expirant, s'étoit diſſipée. Au lieu du Palais, on ne voyoit plus que la tour, d'où étoit ſorti le vieillard, placée dans une agréable prairie, arroſée par un ruiſſeau d'eau claire & argentine. Le Chevalier qui

le premier avoit entretenu Fortuné, lui arrêta le bras déjà levé pour frapper le vieillard. Il lui représenta, que loin de le traiter en ennemi, il devoit plutôt implorer son secours pour terminer glorieusement son entreprise. Il le pressoit encore de modérer sa colere, lorsqu'on vit arriver les Princes de Sparte & de Lacédémone, avec une nombreuse suite, qui, pleins de crainte & d'inquiétude, accouroient sur les pas du jeune Damoisel.

Le bon vieillard les embrassa tendrement, & leur fit l'accueil le plus gracieux. » Princes, leur dit-il, plus aujourd'hui je vous ai causé de chagrins, & plus vous devez vous attendre, qu'en les faisant cesser, je remplirai vos cœurs d'alégresse. Et vous, braves Chevaliers & nobles Dames, qu'en tenant captifs, j'ai arrachés à des maux inévitables, & qui avez été les compagnons de ma solitude, reprenez votre liberté, & allez publier dans le Monde, qu'en dépit des

méchantes Fées, le fléau des Païens, & l'appui de la Chrétienté, a été conservé par une Puissance divine. Celui qui est devant vos yeux, ajouta-t-il en montrant Fortuné, est le Prince Gérard, fils du grand Duc Doolin de Maïence, & de la belle Flandrine qui doit le jour au fameux Laubigeant, Roi de Montclere. Désormais il quittera le nom du beau Fortuné d'Euphrate, qui lui avoit été donné par le bon Hermite Blandimain, pour prendre celui de Gérard, dont la mémoire durera autant que la Chevalerie sera en honneur sur la terre. Peut-être ne voudriez-vous pas vous en fier à mon rapport, mais je puis l'appuyer par des preuves incontestables«. Alors il pria Fortuné, que maintenant nous appellerons *Gérard*, de détacher son pourpoint, & l'assemblée vit sur l'épaule droite du Damoisel, la croix rouge de Bourgogne empreinte sur sa chair, qu'il avoit apportée en naissant. » Voilà donc, reprit le vieillard, non

seulement l'héritier de mon bon cousin le Duc Doolin, mais celui de l'illustre Gérard de Roussillon, Duc de Bourgogne, & il sera le mien; car, dès ce moment, je le nomme mon successeur au royaume de l'Isle Ténébreuse d'Ascalot «. Ces derniers mots firent connoître que le vieillard du Palais périlleux n'étoit autre que le savant Aldeno. Il raconta à son cher Gérard, & à toute l'assemblée, ce qui étoit arrivé avant & depuis les couches de la Duchesse Flandrine, son voyage à l'Isle de Mont-Durrant, la prophétie du Nain d'Arable Bersunes, l'enlèvement de Gérard par le mauvais Esprit Friquemoue, & le serment qu'il avoit fait de vivre dans la solitude jusqu'au temps où il devoit le retrouver.

Gérard tomba aux genoux du Roi Aldeno, & toutes les expressions que peut dicter un cœur sensible pour témoigner sa reconnoissance, il les employa dans ce moment. Ensuite se

relevant

relevant avec noblesse : » Seigneur, lui dit-il, quoique je sois comblé de vos bienfaits, & qu'il me soit impossible de jamais m'acquitter envers vous, j'ose néanmoins vous demander un don; c'est, avant que de retourner auprès du Duc Doolin mon pere & Seigneur, de me faire rendre le corps de la Princesse Fézonne, & pour acquitter ma promesse, de permettre que je le rende moi-même à l'Empereur Orsaire son malheureux pere «. Ce don lui fut gracieusement octroyé par Aldeno, ainsi que l'assurance qu'il l'accompagneroit en France lorsqu'il iroit recevoir l'Ordre de Chevalerie du grand Empereur Charlemagne. Ce dernier arrangement fit naître une espece de dispute entre Aldeno & les Princes de Sparte & de Lacédémone, qui insistoient que l'Empereur Orsaire ne fût point privé du plaisir d'armer Chevalier un Prince qui lui avoit sauvé la vie, qu'il avoit destiné pour époux à sa fille, & qu'il aimoit si tendrement;

mais Gérard trancha la difficulté, en protestant que, dès qu'il avoit été dans l'âge de faire quelques promesses, il avoit juré au sage Blandimain qu'il ne recevroit l'accolade que de l'Empereur des François.

Toutes ces explications étant achevées, Aldeno conduisit sa compagnie à l'église de la tour, où l'on chanta le *Te Deum*, & où il montra à Gérard le cercueil de la Princesse Fézonne, déposé dans une chapelle, entouré des lugubres ornemens qui convenoient à sa dignité & au respect dû à ses augustes parens.

On passa quelques jours à se reposer, pendant lesquels le bon Aldeno fit les dispositions nécessaires pour conduire son cher Gérard à la Cour de Constantinople; mais avant son départ, il ouvrit ses trésors aux Chevaliers & aux Dames qu'il avoit retenus prisonniers, & les invita à y puiser. Aucun n'accepta cette généreuse proposition; ils lui dirent que,

pénétrés de ses bontés, ils lui demandoient pout toute grace la permission de passer le reste de leurs jours dans ce pays, qu'ils affectionnoient plus que tout autre, parce qu'il leur rappelleroit sans cesse le souvenir de ses vertus, & des bienfaits dont il les avoit comblés. Aldeno, à ce discours, versa des larmes de joie. Il est si doux d'être aimé & de trouver des cœurs reconnoissans! Aussitôt il fit rassembler dans la contrée tous les Ouvriers qui s'y rencontrerent, & ayant tracé lui-même le plan d'une ville, il les mit en travail; mais il auroit peu fait pour le bonheur de ses amis, s'il ne leur avoit laissé que de superbes bâtimens, des jardins immenses & gracieux, & en un mot tout ce qui peut servir aux besoins, aux commodités, aux plaisirs & au luxe de la vie : ce sage Roi savoit mieux que personne, que la vraie félicité de l'homme consiste à vivre sous l'empire de loix simples, justes & faciles à exécuter; & celles qu'il pro-

mulgua firent long-temps le bonheur des Citoyens de cette nouvelle ville.

Après qu'Aldeno eut établi sa nouvelle colonie, dont il nomma la capitale *Aldene*, & qu'il en eut donné le commandement à un brave Chevalier Gaulois, appelé *Guillaume de Lore*, il se mit en chemin avec Gérard & les Princes de Sparte & de Lacédémone, pour gagner le rivage de la mer, où se trouvoit un vaisseau qui devoit tous les porter à Constantinople. En descendant une des montagnes du Caucase, la troupe se trouva au pied de la roche Egarée, où le bon Hermite Blandimain, comme nous l'avons dit, avoit juré de finir ses jours. Gérard ne put se refuser d'aller encore une fois embrasser celui qu'il avoit pendant si long-temps regardé comme son pere, & de lui apprendre le secret de sa naissance. Ils monterent tous au haut de la roche, & trouverent le bon Blandimain occupé à cultiver son petit jardin, dont le produit lui étoit

devenu de la plus grande nécessité, depuis que l'adresse de son chef Fortuné ne fournissoit plus à sa subsistance. Il le revit avec la plus grande joie, & bénit Dieu d'avoir été choisi pour élever son enfance. Après avoir passé quelques jours auprès de ce saint homme, Aldeno ordonna le départ; on descendit de la roche, & l'on côtoya pendant quelque temps le rivage de la mer, plus facile pour le transport du cercueil de Fézonne, qui avoit été placé sur un chariot traîné par huit chevaux.

Tandis que ce convoi marchoit à petit pas, Gérard, qui connoissoit le pays, voulut se donner le plaisir de la chasse. Une panthere, animal cruel & dangereux, passe devant lui; il pique son cheval & la suit. Elle se jette dans l'endroit le plus fourré de la forêt; & la difficulté de l'approcher, loin de ralentir l'ardeur de notre chasseur, ne fait que l'exciter. La bête, au moment d'être percée, s'élance de nouveau, &

Gérard se met à sa poursuite. Vingt fois il est près de l'atteindre, & autant de fois elle lui échappe. Enfin, après deux heures d'une course inutile, elle s'évanouit absolument à ses yeux, & il se trouve à l'entrée d'une vaste plaine couverte de neige, à travers laquelle s'élevent de haut cyprès, d'où pendent d'énormes glaçons. Un froid glacial regne dans cette contrée, & permet à peine qu'un Cavalier soutienne sa lance. Gérard descend de cheval, & jetant les yeux de toutes parts, il apperçoit, non loin de lui, une petite cabane, vers laquelle il se traîne, dans l'espérance d'y trouver un être vivant qui l'instruise du lieu où il est, & du chemin qu'il doit prendre pour regagner la mer. En approchant il voit un poteau, auquel l'inscription suivante est attachée :

Qui ne craint le trépas, & qui chérit la gloire,
Ici doit cueillir des lauriers ;
Mais qu'il sache que la victoire

Peut couter bien du sang aux plus fameux Guerriers.

Quiconque aura d'Achille la vaillance,
De Pâris la beauté, d'Hercule la vigueur,
Et d'Ulysse la prévoyance,
Du combat présenté pourra sortir vainqueur.

Tandis que Gérard lit ces vers, une Demoiselle, de la plus grande beauté, & mise superbement, sort de la cabane, & lui adressant la parole : » Jeune Damoisel, lui dit-elle, il y a seize ans que j'attends votre venue dans ce lieu solitaire. Les destins vous ont nommé sans doute pour mettre à fin de grandes entreprises, & je ne doute point qu'ils ne vous aient réservé la gloire de rompre l'enchantement de la belle Princesse de Finlande ma Maîtresse, cruellement outragée & détenue prisonniere par le méchant Roi des Lapons. Venez vous reposer, & je vous instruirai de ce qu'il faut faire pour triompher des obstacles que le malin Enchanteur va vous opposer «.

Gérard ne se fit pas prier davantage : il avoit besoin de ranimer ses forces, engourdies par le froid qu'il venoit d'essuyer. Il entra dans la cabane, & ne fut pas peu surpris d'en trouver le dedans chaud, agréable & orné avec goût. La Demoiselle lui présenta avec grace des confitures, & d'une liqueur spiritueuse, qui fit reprendre à son sang la circulation nécessaire. Elle lui apprit que le Roi des Lapons ayant vainement recherché en mariage la Princesse de Finlande, celui-ci, pour se venger de ses refus, la tenoit enchantée dans un superbe Palais, jusqu'à ce qu'elle se déterminât à lui donner la main, ou qu'un simple Damoisel eût trouvé moyen de la délivrer. » Ce Damoisel, ajouta la fine Suivante, doit être beau, courageux & entreprenant comme vous; & si, méritant d'être Chevalier, ainsi qu'il y a lieu de le croire au feu qui étincelle dans vos yeux, vous n'en avez pas encore reçu l'Ordre, voici une oc-

casion qui se présente de vous en rendre digne, & c'est vous que l'inscription regarde «.

Ce discours flatteur fit sur Gérard tout l'effet que la Demoiselle en attendoit. Il lui demanda de quel côté il devoit tourner ses pas pour délivrer la belle Princesse de Finlande; & ayant appris qu'il falloit traverser la plaine de neige, sans songer quelle alloit être l'inquiétude d'Aldeno & des Princes de Sparte & de Lacédémone, il remonta à cheval, & s'abandonna à sa destinée.

Pendant le temps qu'il avoit passé dans la cabane, la nuit étoit venue; mais une lumiere extraordinaire, suspendue dans les nuées, d'où partoient, de temps à autres, des especes d'aigrettes éclatantes (sans doute une aurore boréale), éclairoit entiérement l'horizon. Embrasé du désir d'acquérir de la gloire, il marchoit au milieu de ce désert aride & glacé, lorsqu'une troupe d'animaux, entre lesquels il remarqua des loups,

des ours & des licornes, vint lui barrer le passage, faisant les plus grands efforts pour se jeter sur lui & le dévorer. Il les écarta avec sa lance, & en fit un carnage si effroyable, que la blancheur de la neige disparut & prit la couleur du sang. Cet obstacle n'étoit qu'un des moindres dangers qu'on se proposoit d'opposer à sa fermeté. A peine délivré de ces animaux, il vit venir à lui une prodigieuse quantité de bataillons, composés d'hommes d'environ deux pieds de hauteur, tous armés de lances proportionnées à leur taille. Cette espece d'armée se rangea autour de lui, & piquant tous à la fois son cheval avec leurs petites lances, ils tenterent de le culbuter. Le destrier, devenu furieux par les blessures qui lui sont faites, se cabre & foule aux pieds ses ennemis : Gérard n'en est plus maître ; il ne peut que se soutenir en selle, & percer de sa lance ceux qui se trouvent à sa portée. Ce singulier combat dura pendant l'espace de deux

heures, au bout desquelles le vainqueur parvint à l'extrémité de la plaine, ayant en face une montagne de neige, dont la cime sembloit toucher aux nues.

Comme Gérard étoit incertain quel parti il devoit prendre, il entendit un bruit sourd, à peu près semblable à celui du tonnerre qui gronde : en même temps la montagne s'ouvrit avec fracas, & de son sommet il sortit d'affreux tourbillons de flammes & de fumée; deux ruisseaux de lave enflammée coulerent des deux côtés, & vinrent former, derriere le Damoisel, un fleuve brûlant, qui lui ôterent l'espérance de pouvoir regagner la plaine. Cet étonnant prodige fut suivi d'un autre bien capable de faire frémir les plus intrépides. La montagne s'ouvrit de nouveau dans la plus forte épaisseur de sa base, en forme d'un large & haut portique, défendu par un énorme Géant. Gérard ne tarda pas à l'attaquer, & malgré les feux qu'il jetoit par la bouche, il s'ap-

procha aſſez près de lui pour lui percer le ventre d'un coup de ſa lance, qu'il lui laiſſa dans le corps. Le cri que fit le monſtre en tombant, effraya tellement le cheval du vainqueur, qu'il emporta ſon Cavalier à travers l'ouverture de la montagne, & ne s'arrêta que de l'autre côté, ſur le bord d'un fleuve agréable & tranquille.

Le ſoleil commençoit à paroître lorſque Gérard y arriva. Il jeta les yeux ſur l'immenſe pays qui étoit devant lui, & dont l'aſpect riant calma l'agitation de ſon ame. Qu'on ſe repréſente le Nautonnier après la tempête, lorſqu'il apperçoit les premiers rayons de l'aſtre brillant qui éclaire le monde. Il renaît, ſa crainte ceſſe, tous ſes maux ſont oubliés. Tel fut alors Gérard. Les monſtres terraſſés, l'armée des Lapons détruite, le volcan vomiſſant un fleuve de lave enflammée au milieu des neiges, tout cela lui parut un ſonge bizarre, dont le réveil venoit de diſſiper les erreurs. Il voit,

sous une feuillée, une barque galamment ornée de guirlandes de fleurs; il y entre avec son destrier, & la barque d'elle-même s'éloigne du rivage, & le transporte doucement de l'autre côté du fleuve, où elle s'arrête devant une longue & superbe allée de citronniers, d'orangers & de grenadiers, qui conduit à un magnifique Palais, que l'on découvre dans l'enfoncement.

Notre Damoisel traverse cette allée au petit pas, & autant que sa vue peut s'étendre, il ne voit que des objets rians & des sites embellis par les beautés & les variétés de la Nature. Une grille dorée donne entrée dans une vaste cour, pavée de marbres de différentes couleurs; elle s'ouvre pour Gérard. Un Nain, richement vêtu de toile d'argent avec des agrémens verts, vient à sa rencontre, & tient la bride de son cheval, tandis que deux Ecuyers, habillés de même, l'aident à en descendre. Le Nain, sans lui adresser une seule

parole, marche devant lui, & lui fait respectueusement signe de le suivre. Ils parviennent à un superbe vestibule, sous lequel vingt jets d'eaux s'élevent jusqu'à la voûte, & retombent dans autant de bassins où se jouent des cygnes & d'autres oiseaux aquatiques, dont les plumes sont d'un bleu d'azur mêlé d'or & de pourpre. De là on le fait passer dans une salle; le dôme en est soutenu par douze colonnes de porphyre, entourées de guirlandes composées de feuilles d'or & de pierres précieuses. Entre les croisées sont autant de tableaux représentant les amours des plus fameux Chevaliers de l'Univers, & le dôme offre aux yeux le ciel, où, par un art au dessus de toute expression, on a trouvé le secret de tracer toutes les révolutions sensibles des planetes, telles que les Astronomes en décrivent les mouvemens.

Gérard étoit dans l'enchantement de tout ce qu'il voyoit, lorsque les deux battans d'une porte s'ouvrirent, & lui

permirent de remarquer l'intérieur d'une salle infiniment plus superbe que la piece qu'il venoit d'admirer. Des arbres d'or, dont les fruits étoient de diamans, dans des vases d'une seule émeraude, en faisoient le moindre ornement. On y remarquoit soixante statues de marbre de Paros, égales aux chef-d'œuvres des Praxitelle & des Phidias : elles représentoient les principales beautés de la Fable & des temps héroïques. Au fond de la salle, notre Damoisel apperçut une Dame charmante, mise comme on nous représente Vénus lorsqu'elle s'offrit au Berger Pâris pour disputer la pomme d'or à Junon & à Pallas; elle étoit au milieu de vingt jeunes personnes, dont elle effaçoit les attraits par la vivacité de ses yeux & par la noblesse de son maintien. Lorsque Gérard entra dans la salle, elle descendit de l'estrade où elle étoit placée, & fit quelques pas au devant de lui. » Jeune Héros, lui dit-elle de l'air le plus gracieux, je vous dois

ma délivrance. C'eſt un ſervice que n'oubliera jamais la Princeſſe de Finlande, & il n'y a rien que vous ne ſoyez en droit d'exiger de ſa reconnoiſſance. Madame, lui répondit modeſtement Gérard, je n'oſe croire que l'entrepriſe de votre délivrance fût ni bien difficile, ni bien périlleuſe, puiſque les Deſtins en avoient confié le ſuccès à un ſimple Damoiſel. Cependant, qui de nos plus illuſtres Chevaliers ne tiendroit à honneur d'avoir obtenu un de vos regards au prix des plus pénibles travaux ! Seigneur, reprit vivement la Princeſſe, la valeur ſeule n'auroit pas ſuffi pour mettre à fin cette aventure, il falloit que la jeuneſſe & la beauté y fuſſent jointes ; & qui oſeroit ſe vanter de les réunir comme vous à un courage déjà éprouvé « ? La Princeſſe rougit, baiſſa les yeux en prononçant ces mots, & préſenta la main à Gérard, qu'elle conduiſit ſur le ſopha qui occupoit le fond de l'eſtrade dont nous avons parlé, où elle exigea que le Damoiſel lui fît

le récit des combats qu'il avoit livrés pendant la nuit précédente. Il s'en acquitta ſans oſtentation, & ne craignit pas d'avouer qu'il avoit été agité de quelques mouvemens de crainte, que l'idée ſeule de venger une belle Princeſſe perſécutée avoit été capable de faire ceſſer.

Pendant cette converſation, la Princeſſe de Finlande ordonna à ſes femmes de déſarmer Gérard. Ils paſſerent enſuite dans la ſalle à manger, où la table fut couverte des mets les plus délicieux. Cette ſalle étoit de forme octogone, couverte en berceau par des branches d'arbres entrelacées, d'où pendoient les fruits les plus rares & de toute eſpece. Une paliſſade de verdure, coupée par des portiques, régnoit tout autour; différentes caſcades d'eau de ſenteur mêloient leurs parfums à celui des fleurs naturelles placées dans des vaſes de lapis, & des tapis de ſoie, bleu céleſte, rehauſſés de légeres broderies en argent,

& soutenus ou relevés par de petits amours, sans faire absolument rien perdre au jour de sa clarté, empêchoient les rayons du soleil de pénétrer dans ce lieu enchanté.

Durant le repas, une musique douce & voluptueuse se fit entendre, & deux Demoiselles de la Princesse chanterent une cantate, dont le sujet étoit les amours de Mars & de Vénus. Le reste de la journée se passa à visiter les jardins, en se reposant de temps en temps dans des bosquets, des sallons de verdure & des réduits charmans. Le soir on soupa dans la même salle, illuminée avec tant d'art, qu'on ne pouvoit découvrir d'où partoit la lumiere. Une musique, encore plus mélodieuse que la premiere, en charmant les oreilles, fit passer dans l'ame des auditeurs cette molle & douce langueur qui inspire des désirs vagues, que la réflexion peut seule déterminer; & Gérard fut conduit dans l'appartement qui lui avoit été préparé, le cœur

enivré de plaisirs, étonné de ce qu'il venoit de voir, & plus encore de ce qui se passoit au dedans de lui, & dont il ne démêloit pas la cause.

Gérard, élevé dans un désert par le bon Hermite Blandimain, ne s'étoit occupé avec lui que de Sciences, de principes de morale, & tous ses exercices s'étoient réduits à celui de la chasse, où il avoit acquis de la force, de l'adresse & de l'agilité. Son entrée dans le monde ne lui en avoit fait connoître ni les usages, ni ce qui en caractérise les douces erreurs. La seule Améline s'étoit ouvert le chemin de son cœur, & devoit y régner en Souveraine le reste de ses jours : mais, par une fatalité qui s'expliquera par la suite, notre Damoisel oublia dans ce moment, & la belle Améline, qui auroit toujours dû demeurer la Dame de ses pensées, & la morale austère de Blandimain, & même son ardeur pour la gloire : il ne vit plus que les attraits de la Princesse de Fin-

lande, & le bonheur de s'en faire aimer remplaça tout autre sentiment dans son ame. Le sommeil ferma vainement ses paupieres, il fut toute la nuit en songe aux pieds de sa nouvelle maîtresse, & le jour l'en retrouva l'amant le plus passionné.

A son lever, deux Demoiselles vinrent lui faire des complimens de la part de la Princesse : on lui proposa de passer au bain, & à son retour il trouva des habits galans qui avoient été substitués à son accoûtrement guerrier. Tout cela étoit nouveau pour Gérard, mais ne lui causa ni surprise ni embarras. Le désir de plaire lui apprit comment il devoit arranger sa belle chevelure, & donner quelque grace aux ajustemens qui lui étoient présentés. Il s'offrit en cet état à la toilette de la Princesse, avec plus d'assurance qu'on n'en pouvoit attendre d'un jeune homme accoutumé à poursuivre des animaux dans les forêts. Tout ce que l'art de la coquetterie

peut employer de plus séduisant pour enflammer une nouvelle conquête, la Princesse le mit en usage, & bien sûrement il falloit moins pour achever de subjuguer l'amoureux Gérard. Il tomba à ses genoux, & l'œil ardent & la voix à demi-étouffée, il lui fit l'aveu de ce qu'il ressentoit pour elle. La Princesse y répondit par des soupirs. On passa dans les jardins, où la conversation fut continuée, & l'Amour, seul confident du sujet qui y fut traité, est le seul qui pourroit en rendre compte. Depuis ce moment heureux, les jours de ces deux amans coulerent voluptueusement dans des plaisirs toujours nouveaux & toujours renaissans. Les promenades solitaires, les concerts mélodieux, les danses expressives, & la lecture des principales aventures des Dieux de la Fable & des Héros de la Chevalerie, servirent d'intermedes à leurs tendres caresses; & l'Univers ne fut plus de rien pour l'amoureux Gérard.

Cependant Aldeno & les Princes de Sparte & de Lacédémone s'inquiéterent de ne point voir revenir leur ami. La nuit arrivée, la crainte les saisit, & ils tremblerent qu'il n'eût été déchiré par les bêtes féroces dont ces montagnes étoient remplies. On détacha tous les Cavaliers, qui vainement firent retentir l'air de leurs cris, & revinrent sans en pouvoir donner aucunes nouvelles. Dans cette circonstance affligeante, le Roi d'Ascalot eut recours à son art; mais son art lui manqua, & une noire vapeur couvrit à diverses fois les lignes qu'il traçoit pour découvrir ce qu'étoit devenu son cher Gérard. Pénétré de douleur, il appela le Génie infernal Friquemoue, qu'il tenoit toujours dans ses liens, & qui ne lui avoit pas peu servi à préparer les enchantemens du Château périlleux. » Il faut se rendre, lui dit-il, à l'Isle de Mont-Durrant, & consulter le savant Nain d'Arable sur le sort de Gérard. Vois par quels

moyens les plus prompts il nous sera possible de franchir l'espace immense qui nous sépare de lui. Je n'en connois point d'autre, lui répondit Friquemoue, que de vous confier à mes soins, & sous la forme d'un vautour je vous y porte en peu d'heures «. Ce parti décidé, Aldeno fit tracer un camp au lieu même où l'on s'étoit arrêté; il déposa le corps de Fézonne dans le milieu, en donna la garde aux Princes de Sparte & de Lacédémone, & se mit aussi-tôt en route sur les ailes de Friquemoue transformé en vautour.

Ils ne tarderent pas à arriver dans l'Isle où Berfunes faisoit sa résidence : les deux amis s'embrasserent tendrement, & Aldeno apprit au Nain d'Atable quelle étoit son inquiétude sur le sort de Gérard. Certainement ce dernier avoit fait de grands progrès dans l'art de la magie; mais ni sa science, ni celle de Friquemoue & d'Aldeno ne purent les instruire de ce qu'ils avoient

tant d'intérêt à découvrir. Ils étoient désespérés, lorsqu'il vint dans l'esprit au Roi de Mont-Durrant d'aller consulter la puissante & bonne Fée Oriande. Nous avons parlé des griffes dans le commencement de ce Livre : Bersunes en avoit à ses ordres; il les fit atteler à un char magique, qui porta bientôt les deux Magiciens & Friquemoue dans le Palais de la Reine des Fées.

Oriande ne prenoit pas moins d'intérêt au fils de Doolin que le Roi d'Ascalot. Elle consulta ses livres, fit ses conjurations, & parvint à connoître que Gérard étoit retenu dans un Palais par les enchantemens de la méchante Fée Morgane, & que le seul moyen de détruire le charme qui l'arrêtoit, étoit de retrouver la lance du jeune Damoisel, qui, tant qu'on ne s'en rendroit pas maître, serviroit à perpétuer l'enchantement. Aldeno demanda à la Reine en quel lieu pouvoit être situé ce dangereux Château; mais elle ne put le lui apprendre,

apprendre; tant Morgane avoit pris de précaution pour empêcher qu'on ne traversât son projet d'amour & de vengeance.

Il fallut, dans ce cas embarrassant, au lieu de lui donner des ordres, implorer le secours de Friquemoue, qui, après avoir plané pendant deux jours dans les airs, sous la forme d'un vautour, revint annoncer à Aldeno que la voluptueuse prison où Gérard se trouvoit retenu, n'étoit pas éloignée du lieu où il avoit assis son camp avant de partir. Cette nouvelle combla de joie le Roi d'Ascalot & le Nain d'Arable. Après avoir l'un & l'autre pris congé d'Oriande, ils monterent avec Friquemoue dans le char traîné par les griffes, & se rendant invisibles, ils furent descendre précisément auprès des jardins de la Princesse de Finlande. Nos trois Enchanteurs voulurent y pénétrer; mais une force, que tout leur art ne put vaincre, les en repoussa autant de fois

qu'ils tenterent d'y entrer. Ils se souvinrent alors de la lance, & se mirent à la chercher. Friquemoue fut le premier à l'appercevoir, & courut pour l'enlever d'un cyprès où elle paroissoit attachée. A l'instant, des éclats de tonnerre se firent entendre : la terre se couvrit de neige, une haute montagne s'éleva ; il sortit de son sommet des feux, des flammes & une lave brûlante, qui, descendant à gros bouillons, les entoura, & l'on vit un énorme Géant, ayant une lance passée dans le corps, qui se préparoit à défendre l'entrée d'une caverne qui venoit de s'ouvrir au pied de la montagne.

Tous ces prestiges avoient pu être employés contre un jeune Damoisel tel que Gérard, mais ils n'étoient pas capables d'en imposer long-temps à de savans Enchanteurs. Friquemoue se charge seul de combattre le Géant. Il se transforme aussi-tôt en dragon volant, & tantôt se posant à terre, il lui déchire

les jambes à coups de dents, & tantôt volant autour de lui, il tente de lui crever les yeux avec ses griffes. Le Géant, furieux, essaye d'arracher la lance de son corps, & comme il va pour en porter un coup à son ennemi, Friquemoue, changé en Géant lui-même, se jette sur lui, & la lui enleve. Au moment qu'il est possesseur de cette arme, la montagne s'évanouit, tous les prestiges cessent, & le Roi d'Ascalot, Bersunes & Friquemoue entrent sans obstacles dans le Palais où un charme magique retient Gérard.

Le Damoisel étoit aux pieds de sa chere Princesse, lorsqu'ils se présenterent à lui. Aldeno le touche de la lance enchantée; Gérard fait un cri, se retourne, & reconnoît son bienfaiteur & son parent : à ce cri, la Princesse leve les yeux, & appercevant ses ennemis, elle s'écrie: » Je suis perdue «. Aussi-tôt elle prononce quelques paroles magiques; le Château disparoît, une forêt sombre

prend sa place, & l'on reconnoît la vieille Morgane sur son char traîné par des dragons : » Tu triomphes, Aldeno, dit-elle ; mais frémis pour le fils de Doolin. Plus je lui ai témoigné d'amour, sous les traits empruntés d'une Princesse de Finlande, plus je vais m'attacher à le persécuter comme le rejeton d'une race que j'abhorre «. Elle dit ; & arrachant la lance des mains de Friquemoue, elle la brise, & se perd dans les nues.

Quel fut l'étonnement de Gérard, lorsqu'il se trouva rendu à lui-même ! Ce Palais enchanté qu'il venoit d'habiter, ces momens délicieux qu'il avoit passés dans les bras de la plus belle Princesse du Monde, cette douce volupté qui tient l'ame & les sens dans une lanqueur qui plaît, tout cela lui parut un songe qu'il avoit désiré de prolonger, & qu'un réveil fâcheux & précipité alloit détruire. Aldeno ne crut pas devoir l'abandonner à ses réflexions. Il lui traça le portrait hideux de la méchante

Magicienne Morgane, lui parla de la belle Améline, de ses illustres ancêtres, & fit, par ses discours, renaître dans son cœur le désir de la gloire & celui de mériter pour épouse la Princesse d'Egypte.

Le cheval de Gérard se trouva près de lui, il le monta en soupirant, & regagna avec Aldeno le camp où l'on avoit laissé en dépôt le corps de Fézonne, & qui n'étoit pas à plus de deux mille pas du lieu où venoit de se passer cette scene fantastique. Le Roi d'Ascalot remercia Friquemoue du service qu'il venoit de lui rendre, & pour l'en récompenser, il renonça au pouvoir qu'il avoit de le retenir dans les fers. L'arrivée de Gérard calma les inquiétudes des Princes de Sparte & de Lacédémone, & l'on se rendit sur le bord de la mer, où le vaisseau, préparé par Aldeno, reçut toute cette vaillante troupe, & la conduisit bientôt, avec un vent favorable, dans le port de Constantinople.

Il seroit difficile de peindre la douleur d'Orsaire & de l'Impératrice son épouse, à la vue du cercueil qui renfermoit les dépouilles mortelles de la Princesse Fézonne. Ils vinrent en larmes, avec tout le peuple de Constantinople, le recevoir à la descente du vaisseau, & il fut déposé dans l'église de Sainte Sophie, jusqu'à ce qu'on eût achevé les préparatifs de la pompe funebre qui devoit honorer sa mémoire. Après cette lugubre cérémonie, l'Empereur s'empressa de témoigner au brave Gérard toute la reconnoissance que lui inspiroit le souvenir des services qu'il lui avoit rendus. Il fit l'accueil le plus gracieux au Roi d'Ascalot, & apprit, avec autant de surprise que d'intérêt, par combien d'actions de valeur le fils de Doolin étoit parvenu à rompre l'enchantement d'Aldeno, seul moyen qu'il avoit de s'instruire du secret de sa naissance. Il l'en félicita devant toute sa Cour, & lui déclara, qu'admirateur des

vertus & des grands exploits du vaillant Empereur Charlemagne, il ne voyoit cependant qu'avec une sorte de jalousie la satisfaction que ce Monarque auroit à l'armer Chevalier. » Vous m'aviez conservé la vie, ajouta le bon Orsaire, je vous regardois déjà comme mon fils; mais puisque le Ciel en a décidé autrement, soyez toujours mon ami & le défenseur de la Chrétienté. Allez, sous les drapeaux du Grand Charlemagne, apprendre à l'Univers qu'il n'est point de Héros, si l'on ne joint la Religion au courage ».

L'impatience de Gérard étoit grande, de se retrouver dans les bras du Duc Doolin son pere & de la belle Flandrine; il prit congé de l'Empereur, de l'Impératrice & des Princes de Sparte & de Lacédémone, & partit avec Aldeno sur les vaisseaux d'Orsaire, qui les porterent tous deux à Venise, où le Roi d'Ascalot voulut s'arrêter quelques jours, pour faire préparer des équi-

pages convenables à la dignité de son jeune parent. Ensuite, prenant leur route par Padoue, Pavie & Lyon, & traversant une partie du beau royaume de France, ils se rendirent à Maïence, où on leur apprit que, depuis quelque temps, le Duc Doolin avoit fixé sa résidence dans sa belle ville de Vauclere. Cette nouvelle fit concevoir à Aldeno l'idée de s'y rendre incognito avec Gérard. Comme ils y arrivoient, le Duc alloit à la Messe. Il voit deux étrangers, il s'arrête; & considérant Aldeno, il s'écrie : » C'est le Roi d'Ascalot mon cousin, mon bon & tendre ami, le protecteur de mon fils Gérard. Mes yeux ne me trompent point, mon cœur me le dit «; & courant à lui, il le serre tendrement dans ses bras : puis se retournant avec précipitation, & rencontrant les yeux de Gérard, il éleve ses mains au Ciel, veut vainement prononcer quelques paroles, & tombe sans connoissance. Revenu de son évanouis-

ſement, des larmes de joie tomberent des yeux de Doolin. » Grand Dieu, dit-il, vous me le rendez!..... Oui, c'eſt lui, c'eſt mon fils Gérard que j'embraſſe, & c'eſt mon cher Aldeno qui le rend à ma tendreſſe «.

Pendant cette ſcene touchante, qui ſe paſſoit dans la grande place de Vauclere, en préſence d'un peuple innombrable, on avoit averti la Ducheſſe: elle accourut, & les marques qu'elle donna de ſa ſenſibilité, ajouterent encore à l'alégreſſe publique. Heureux les enfans qui ſe revoient dans les bras des auteurs de leurs jours; plus heureux encore les peres qui retrouvent leurs fils dignes de leur tendreſſe! Toute la Cour fut rendre grace à Dieu de cet agréable événement, & le Duc Doolin dépêcha des Courriers pour en inſtruire ſes fils aînés, Aymon, Duc de Dordonne, qui fut pere de Renaut de Montauban, d'Allard, de Guichard, de Richard, & de Bradamante Roi de Provence;

Geoffroi, Duc de Danemarck, qui eut pour fils Ogier le Danois, & Beuves d'Aigremont, pere du ſage Magicien Maugis. Ces trois Princes avoient reçu l'Ordre de Chevalerie, & s'étoient déjà fait connoître par de brillans exploits. Les huit cadets, dont Gérard étoit l'aîné, n'étoient encore que Damoiſeaux. Ils avoient une ſœur d'une beauté raviſſante, nommée *Alinde*, qui étoit recherchée par les plus grands Seigneurs.

Lorſque toute cette illuſtre famille fut raſſemblée à Maïence, où le Duc Doolin avoit fait préparer un ſuperbe tournoi pour célébrer le retour de ſon cher Gérard, il ſe rendit dans cette belle ville avec la reſpectable Flandrine. Gérard auroit bien voulu donner des preuves de ſon adreſſe & de ſon courage dans ces fêtes, qui avoient pour acteurs & pour témoins les Héros les plus renommés de la Chrétienté; mais n'étant pas encore armé Chevalier, il ne put que prendre part à la gloire qu'y acquirent ſes freres. Cependant, ſur la fin de la

ſeconde journée, l'on vit ſe préſenter à ſa barriere un Chevalier d'une très-grande taille, monté ſur un puiſſant deſtrier, & couvert d'armes noires. Il demanda reſpectueuſement au Duc Doolin la permiſſion de rompre quelques lances en l'honneur de la belle Alinde, ce qui lui fut accordé de bonne grace. Ceux des Chevaliers qui n'avoient point encore combattu, furent les premiers qui ſe meſurerent contre ce nouvel adverſaire; mais la fortune ne leur fut pas favorable. De nouveaux aſſaillans ſe préſenterent, & ne remporterent que la honte de ſe voir vaincus par un Chevalier qui ſembloit dédaigner de ſe faire connoître, & dont l'audace augmentoit à chaque triomphe. Aymon, Geoffroi & Beuves déclarent qu'ils vont combattre à leur tour ce vainqueur redoutable; mais Gérard a déjà quitté ſecrétement l'aſſemblée, & revêtu d'armes unies, & qui n'annoncent ni ſon rang ni ſes prétentions, il jette

son gant, & propose le combat à l'inconnu : celui-ci le ramasse avec cette présomption qui tient du mépris, & poussant son cheval à l'extrémité de la carriere, & tenant sa lance en arrêt, il revient sur Gérard, la brise sur son écu, saute à terre, & met l'épée à la main. Gérard étoit déjà prêt à le recevoir, & les deux champions commencerent un furieux combat, pendant lequel la victoire fut long-temps incertaine. Elle se décida enfin en faveur du jeune Damoisel, qui, ayant frappé l'inconnu au défaut de la cuirasse, fit ruisseler son sang, & l'obligea à lui demander la vie. Lorsque le blessé eut levé la visiere de son casque, on le reconnut pour être un des petits-fils de ce traître d'Archambault, qui avoit si long-temps poursuivi les jours de la vertueuse Comtesse de Maïence, comme nous l'avons remarqué dans l'Histoire d'Aldeno. Le temps avoit fait oublier les crimes de son pere : il avoit été reçu à la Cour de Doolin; mais ayant eu

l'audace de prétendre à la main d'Alinde, il en avoit été exilé, & passoit ses jours de l'autre côté du fleuve du Rhin, au milieu de la forêt noire, dans une forteresse, d'où il ne sortoit que pour commettre des actions courageuses, mais infames.

Pendant qu'on donnoit des secours au blessé, qui, ainsi que son grand-pere, s'appeloit *Archambault*, Gérard avoit eu le temps d'aller se dépouiller de ses armes, & l'on ignora quel avoit été le vainqueur. Une nuit que tout étoit tranquille dans Maïence, le feu se manifesta du côté de l'appartement de la Princesse Alinde. On y courut; Archambault y arriva le premier; il prit la fille de Doolin dans ses bras, & disparut aussi-tôt avec elle. Lorsque le péril fut passé, on chercha la Princesse; mais ne se trouvant pas, on commença à prendre l'alarme, & bientôt, ne voyant point paroître Archambault, on ne douta plus qu'elle ne fût au pouvoir

de ce raviſſeur. Aymon, Geoffroi, Beuves & Gérard monterent à cheval, & chacun prit une route différente, dans l'eſpoir de l'atteindre. Lorſque Gérard arriva ſur le bord du Rhin, Archambault venoit de le paſſer dans une petite nacelle. Des Pêcheurs lui apprirent qu'ils avoient vu avec lui une femme éplorée, & deux hommes armés qu'ils connoiſſoient pour lui appartenir. Ils ajouterent que vainement on les pourſuivroit, puiſqu'avant qu'on eût paſſé le fleuve, ils ſeroient déjà renfermés dans leur Château. Gérard fut déſeſpéré de cet avis, & ne ſachant quel parti prendre, il retourna à Maïence, afin de conſulter le Duc ſon pere & Aldeno. Comme il arrivoit, la bonne Fée Oriande venoit de traverſer les airs pour conſoler ſes amis & leur offrir tous les ſecours qui dépendoient de ſon art, qui lui avoit fait découvrir la protection que Morgane accordoit au traître Archambault. » Quand vous armeriez, dit-elle

à Doolin, toute votre Chevalerie, ses efforts ne pourroient réduire le Château du ravisseur, la méchante Morgane a épuisé toutes les ressources de la magie pour le rendre inexpugnable. Il ne m'est pas permis de détruire l'enchantement de la Fée; mais je puis faciliter à mon bien-aimé Gérard les moyens de le rompre; sa valeur fera le reste. J'ai déjà pourvu à ce qu'Alinde soit à l'abri des insultes du ravisseur. Renfermée dans une boule de cristal, il la voit, mais il ne peut ni l'approcher ni lui parler. Pour vous, jeune Damoisel, ajouta Oriande en s'adressant à Gérard, ce n'est point avec la lance que vous pourrez triompher de ce fier ennemi & délivrer votre sœur; Morgane sait trop que le féroce courage de son protégé ne tiendroit pas contre la noble vaillance d'un des fils de Doolin: par un effet de ses charmes, vous croiriez toujours le percer, & vous ne pourriez jamais l'atteindre plus près que de la longueur

de deux lances. Prenez cet anneau, qui, s'il ne peut pas détruire les enchantemens, au moins les empêchera de vous nuire : armez-vous de fleches, & abandonnez-vous à votre destinée «.

Gérard reprit le chemin du Rhin en habit de simple Chasseur, & après l'avoir passé, il s'enfonça dans la forêt qui le bordoit, sans suivre aucune route déterminée. La nuit le surprit qu'il marchoit encore. Pour se garantir des animaux carnassiers qu'il entendoit rugir autour de lui, il monta sur un arbre, & attendit tranquillement le retour de la lumiere. Bientôt d'affreux hurlemens le réveillent ; il ouvre les yeux, & voit la forêt toute en feu : les flammes paroissent en dévorer les arbres, & celui sur lequel il s'est placé, est embrasé depuis le tronc jusqu'à la moitié de sa hauteur. Dans une telle extrémité, l'homme le plus ferme ne peut se refuser aux impressions de la crainte. Gérard frémit du danger où il se voyoit

exposé ; mais reprenant son audace naturelle, il descend de l'arbre, & à mesure qu'il s'approche des flammes, elles semblent le respecter & s'éloigner de lui. C'étoit l'effet de l'anneau de la bonne Fée Oriande. Il se hâte de sortir de la forêt, dont le feu cesse avec le retour du soleil ; ce qui prouve au fils de Doolin, que ce qu'il vient de voir n'est qu'un effet des prestiges préparés par la méchante Fée Morgane pour l'épouvanter.

Parvenu à l'entrée de la plaine, Gérard jette les yeux de toutes parts, & apperçoit sur la crête d'une petite montagne un fort Château : c'est celui d'Archambault. Il marche de ce côté; mais à chaque pas il est arrêté par d'effroyables animaux, qui semblent prêts à se jeter sur lui & à le dévorer. Vainement il veut les atteindre; dès qu'il approche, ils fuient, & les fleches qu'il leur lance tombent avant de les toucher. Cependant il arrive au pied de la

forteresse, & par un heureux effet de sa bague magique, tout le terrein qu'il a encore à traverser pour parvenir à la porte, se découvre, & laisse voir une infinité de piéges & de chausse-trapes, dont le moindre auroit pu l'engloutir tout vivant.

Comme il contemploit ces machines infernales, & qu'il s'appliquoit à reconnoître le seul chemin dans lequel il étoit possible de s'engager sans péril, le pont-levis se baisse, la porte du Château s'ouvre, & il en sort une troupe de Cavaliers armés de toutes pieces, qui s'avance fiérement au devant de lui, & paroît vouloir lui disputer le passage. Gérard attend qu'elle soit à sa portée, & lui décoche quelques fleches, qui tombent aux pieds des chevaux, sans toucher aucun Cavalier. Furieux, il s'élance sur ses ennemis, qui reculent à proportion qu'il s'approche d'eux, & qui, se voyant pressés, font volte-face, & piquent

leurs chevaux pour rentrer au galop dans la forteresse. L'agilité du fils de Doolin lui fut d'un grand secours dans cette circonstance ; il se jette sur la croupe du cheval du dernier Cavalier qui fuit, & entre avec lui dans la cour du Château.

Sans doute qu'Archambault dut être bien satisfait de voir son ennemi se livrer ainsi à sa discrétion ; mais qu'on daigne se souvenir que la bague enchantée d'Oriande éloignoit du corps de son protégé, de la longueur de deux lances, toutes les armes meurtrieres, & qu'elle avoit la vertu de dissiper tous les prestiges.

En entrant dans la cour, il sauta lestement du cheval à terre, & vit, avec le plus grand étonnement, une espece de sallon ouvert de tous côtés, dont le plafond en dôme étoit soutenu par douze belles colonnes de marbre, au milieu desquelles paroissoit comme suspendu un vaste globe de cristal, où la

belle Alinde, couchée fur de riches carreaux, fembloit endormie. Oriande n'ayant pu empêcher l'enlévement de cette Princeffe, avoit au moins prévenu les fuites du crime du raviffeur, puifqu'il ne reftoit à Archambault que le défefpoir d'une infructueufe tentative. Il étoit aux fenêtres du Château avec Morgane, lorfque Gérard parut. L'Enchantereffe déploya auffi-tôt toutes les reffources de fon art pour l'intimider : elle favoit qu'Archambault feul pouvoit fe mefurer contre le frere d'Alinde, & que fi dans le combat le fang d'un des deux couloit, tous fes enchantemens étoient détruits. Le tonnerre gronda; une pluie de feu & de carreaux enflammés tomba fur la fortereffe; mais, muni de fon talifman, Gérard échappa à tous ces dangers. Des Géans, des dragons ailés, des monftres de toute efpece fe préfentent; & lorfqu'il tentoit de les approcher, ils fuyoient & s'évanouiffoient. Enfin il apperçut Ar-

chambault, & lui offrit de vuider ſur le champ leur querelle, pourvu qu'il lui fournît telles armes qu'il laiſſoit à ſon choix; mais n'en ayant reçu qu'une réponſe inſultante, il lui décoche une fleche, qui lui perce la poitrine, & lui fait vomir le ſang à gros bouillons. A l'inſtant le pouvoir de Morgane ceſſe; un nuage paroît, qui enveloppe Gérard & le globe de criſtal où repoſe Alinde, & les tranſporte en peu de minutes ſur la grande place de Maïence, où ſe trouvent la bonne Fée Oriande, le Duc & la Ducheſſe, qui alloient adreſſer au Ciel des vœux pour le ſuccès de l'entrepriſe de Gérard, & Aymond, Geoffroi & Beuves, qui revenoient de faire des courſes inutiles pour le même objet. Le globe ſe briſa de lui-même : Alinde en ſortit, & reçut de ſes parens les plus tendres careſſes; Oriande leur donna les aſſurances les plus poſitives; qu'elle ſeroit toujours ſa protectrice & celle de toute ſa famille.

Plus Gérard ſignaloit ſon intrépidité & ſon courage, plus il montroit d'ardeur pour recevoir l'Ordre de Chevalerie. Il preſſa le Duc Doolin de le laiſſer partir avec ſes huit freres cadets pour la Cour du grand Charlemagne; & malgré les tendres oppoſitions de la vertueuſe Flandrine, le voyage fut décidé, & les brillans équipages de ces illuſtres Damoiſeaux furent bientôt prêts. Avant de partir, le pere (le Duc Doolin) ſe leva de ſa chaire, & parla à eux de telle ſorte: » Mes enfans, voz freres aiſnez, graces à Dieu, ſuyvans l'antique nobleſſe de la ſouche illuſtre dont ils ſont deſcendus, ayant reçeu l'honneur de l'Ordre Militaire de la main du plus excellent Prince & grand Monarque qui jamais tint ſceptre, porta couronne, & ayt poſſédé le ſaint Empire, Charlemaigne Roy des Françoys, & Empereur de Rome, qui par ſa clémence & royale libéralité les a armez Chevaliers; & depuis, par leur

ſens, bonne conduite & faitz d'armes (qu'ils ont achevez contre ſes ennemys), les a avancez grandement, & fait moult de biens : tellement que le moindre eſt grand terrien, Duc fort & puiſſant. Je croy, mes enfans, que vous ne forlignerez, ains vous efforcerez les imiter, & donner à cognoiſtre à tout homme de bon eſprit, que vous ſoyez filz du Duc de Doolin de Maïence, & par voſtre bien faire, vous égaler à vos freres. Or, cognoiſſant que vous eſtes fortz & robuſtes pour ſouſtenir le faiz des armes, je ſuis d'avis que vous devez aſpirer à parvenir & atteindre à ſi haut degré. Et ce qui me meut vous y acheminer eſt votre frere Gérard d'Euphrate, aiſné de vous tous, que par la grace de Dieu & du Roy d'Aſcalot nous avons recouvré nouvellement, ainſi que par nos lettres nous avons fait ſçavoir, qui ne déſire autre choſe : & ne trouverois mauvais que l'accompagnez à c'eſt honneur. Ce qu'oyant les enfans

benins, se rangerent humainement au vouloir de leur pere, qui leur en sçeut bon gré; & par grand amytié, les ayant tous baisez en la bouche, les fit lever «.......

Les plus renommés Chevaliers du Duché de Maïence accompagnerent nos jeunes Damoiseaux jusqu'à Paris, où l'Empereur Charlemaigne tenoit alors sa Cour. Lorsqu'ils entrerent dans cette célebre Cité, chacun se pressa sur leur passage, & l'on ne pouvoit s'empêcher de convenir que jamais on n'avoit vu rassemblé un aussi grand nombre de charmans Ecuyers; mais Gérard sur-tout enlevoit les suffrages. Ce fut lui qui porta la parole à l'Empereur. » Très-haut & très excellent Prince, lui dit-il, le riche Duc Doolin nostre pere baise les mains de Vostre Majesté sacrée, en toute humilité, suppliant vostre Hautesse nous donner l'accollée ceste prochaine feste de Penthecoste. *Par convenant que lui & nous serons vostre tout*

tout nostre vie. Enfans, respondit le Roy, vostre requeste est si raisonnable, & estes filz du si bon Duc & loyal Chevalier, qu'elle vous est octroyée «.

Les préparatifs de cette grande cérémonie furent magnifiques. Jamais Charlemagne n'avoit eu occasion de conférer en même temps l'Ordre de Chevalerie à neuf jeunes Damoiseaux, fils d'un des plus illustres Chevaliers qui fût dans son Empire. Il ordonna que rien ne fût épargné pour rendre brillans les tournois, les joûtes & les fêtes qui devoient la suivre. Nous avons déjà fait remarquer, qu'au courage Gérard d'Euphrate joignoit l'adresse, la force & l'agilité. La vie sauvage qu'il avoit menée pendant ses premieres années, avoit affermi son tempérament naturellement robuste, & l'exercice continuel de la chasse dans les forêts & à travers les rochers, le rendoient supérieur à tous les jeunes Varlets de la Cour de l'Em-

pereur. Il se fit admirer, remporta tous les prix, & s'il eût voulu, tous les cœurs des Dames auroient volé au devant du sien; mais il étoit dit qu'il seroit fidele à la belle Améline d'Egypte, & qu'on ne pourroit attribuer qu'à l'erreur de ses sens, & aux Enchanteresses, ce qu'il y auroit à cet égard de répréhensible dans sa conduite. Telle est l'aventure qui lui arriva pendant les tournois de Paris.

Gérard étant à se promener seul, & sur le soir, dans les bois qui couvroient alors les deux bords de la Seine, vit, dans une Isle de ce fleuve, une grande lumiere, & entendit fort distinctement une musique douce & mélodieuse. Surpris de cette nouveauté, il s'adresse à une jeune fille qu'il apperçoit dans un bateau orné de fleurs, & lui demande ce que signifie ce qu'il voit & ce qu'il entend. » Cette Isle, lui répondit la jolie Batteliere, se nomme l'*Isle du Secret*; quiconque a la curiosité d'y passer, peut

le faire sans crainte ; mais en sortant de ce lieu, sous peine de malheurs, il doit oublier tout ce qui lui sera arrivé d'agréable pendant son séjour. Après cet avis, je m'offre à vous passer «. Les preux Chevaliers du siecle de Charlemagne n'étoient pas toujours occupés à pourfendre des Géans & à rompre des enchantemens : ils ne laissoient guere échapper la gloire de se distinguer dans toutes sortes d'aventures, & celle-ci avoit un air de singularité qui excita le caractere entreprenant de Gérard.

Il entre dans la nacelle de la Demoiselle, & se fait passer à l'autre bord. Six jeunes beautés, galamment vêtues, viennent le recevoir à la descente de la barque, & le conduisent, par une allée de myrthes & de roses, jusqu'à un superbe sallon artistement éclairé, & où brûlent des cassolettes qui parfument l'air des plus agréables odeurs. Une Dame, telle que les Poëtes nous représentent Flore, s'avance au devant

de Gérard, &, le prenant par la main, le conduit jusqu'à des carreaux, où elle l'invite à prendre place auprès d'elle. „ Tout ce que vous voyez vous étonne sans doute, dit l'inconnue en adressant la parole au nouveau Chevalier ; mais votre surprise cessera, si vous daignez m'écouter. Dans les statuts de la Chevalerie, on fait un devoir aux preux & loyaux Chevaliers de défendre l'honneur des Dames, & de punir les infames oppresseurs. Assurément cette grande maxime étoit gravée dans votre ame avant d'avoir reçu l'Ordre qui vient de vous être conféré ; mais si vous ne connoissez pas la valeur du prix que les Dames peuvent mettre à vos services, ce devoir ne vous paroîtra bientôt qu'un fardeau, & vous abandonnerez la défense de l'honneur des Dames à des mains moins dignes du triomphe & de la récompense qui lui est toujours accordée. Ces réflexions ont engagé le Conseil des Fées à rassembler,

dans un lieu de la terre, tout ce que les plaiſirs doux & tranquilles peuvent avoir de plus ſéduiſant & de plus agréable, afin de les oppoſer au bruyant & glorieux tumulte des armes, & d'en offrir la jouiſſance aux loyaux Chevaliers, comme la juſte récompenſe de leurs travaux; & comme la Cour du grand Charlemagne eſt le ſéjour conſtant de la fleur de la Chevalerie, c'eſt ſur les bords de la Seine qu'elles ont établi ce ſéjour enchanté. Elles permettent aux nouveaux Chevaliers de l'habiter ſeulement quelques jours, & ne les y reçoivent plus dans la ſuite, à moins que, par les plus grandes proueſſes, ils n'aient étendu leur réputation & mérité cette récompenſe. Vous concevez que le haſard ſeul ne vous a pas conduit à la découverte de cette Iſle, inconnue à la plupart des habitans de la Capitale, & dont les Chevaliers qui en ont parcouru les détours, n'ont point divulgué le nom. Jouiſſez,

Prince, des plaisirs qui y sont destinés pour vous, & volant ensuite à la gloire, méritez par vos exploits de venir vous y reposer encore quelquefois de vos fatigues «.

Pendant tout ce discours, la Dame inconnue avoit jeté au fils de Doolin des regards qui avoient produit dans ses sens une agitation inconcevable. Le feu dont il se sentit alors embrasé, n'avoit aucune ressemblance avec ce que la premiere vue d'Améline lui avoit fait éprouver, & sa liaison passagere avec la Fée Morgane, ainsi qu'un songe, s'étoit absolument effacée de sa mémoire. Il répondit à la belle Dame dans des termes infiniment plus gracieux qu'on n'auroit dû l'attendre d'un jeune Héros peu accoutumé au langage de la galanterie. On servit un souper délicat, pendant lequel un chœur de jeunes filles, habillées en Nymphes, exécuta plusieurs morceaux de musique. Après le repas, on passa dans un sallon

préparé pour le bal. L'inconnue & Gérard ne danſerent pas. Satisfaits de ſe regarder, & de fournir quelques mots à une converſation, ſouvent interrompue par leurs ſoupirs, ils virent ſeulement figurer devant eux une danſe, dont les pas, d'abord agréables, vifs & légers, devinrent enſuite plus preſſés & plus expreſſifs, & dont les attitudes, mollement voluptueuſes, exprimoient la naiſſance, la force & le terme d'une grande paſſion. Cette eſpece de fête termina les plaiſirs bruyans de la ſoirée, & le lendemain, l'inconnue & Gérard parurent aux yeux de la charmante colonie qui habitoit ce ſéjour enchanté, de la meilleure intelligence.

Les détails que les Poëtes nous ont faits des agrémens de Paphos, d'Amathonte & d'Idalie, où Vénus aimoit à tenir ſa Cour, pourroient nous ſervir à tracer ceux de l'Iſle du Secret. On y rencontroit de charmans labyrinthes où l'on pouvoit agréablement ſe perdre,

ſe chercher, & ſe retrouver dans des boſquets de myrtes, entourés de ſiéges de gazon, impénétrables aux rayons du ſoleil. Il y avoit des bains, dont l'eau tranſparente ne laiſſoit perdre à l'œil curieux aucune des beautés qui lui étoient confiées. Par-tout le chant des heureux oiſeaux faiſoit retentir l'air que parfumoit l'odeur qui s'exhaloit des fleurs. Ici la tourterelle careſſoit ſon tourtereau; là le roſſignol, le ſerin, la fauvette chantoient leurs amours: les poiſſons ſe jouoient dans les eaux d'un canal, & plus loin, l'animal dont Jupiter ne dédaigna pas d'emprunter la figure pour enlever Europe, bondiſſoit autour des géniſſes.

Pendant les huit jours que Gérard étoit deſtiné à paſſer dans l'Iſle du Secret, il viſita ſouvent tous ces charmans réduits avec ſa chere inconnue; mais au bout de la huitaine, en ſe réveillant, il ne fut pas peu ſurpris de ſe retrouver ſur le bord de la Seine, au même lieu,

à ce qu'il lui parut, où il avoit rencontré l'aimable Bateliere qui l'avoit passé dans ce séjour de délices. Il rentra dans Paris, plein d'idées qui se détruisoient successivement les unes & les autres, mais désespéré de s'être réveillé, si les plaisirs dont il avoit joui n'étoient que l'effet d'un songe.

L'Auteur de la vie de Gérard d'Euphrate ne nous affirme pas si l'Isle du Secret a réellement existé, & si tous les jeunes Chevaliers y faisoient quelque séjour, après avoir reçu l'accollade de l'Empereur Charlemagne, & avant de partir pour chercher des aventures. Ce seroit le sujet d'une fort intéressante dissertation, qui peut-être nous conduiroit à découvrir l'origine de ces réduits secrets, que de nos jours nous avons vu appeler *petites Maisons*, & qui, comparés au tableau qui nous reste de l'Isle du Secret, pourroient passer pour en être les miniatures. Au reste, il est assez instructif de remarquer,

que du temps de Charlemagne on avoit, sur la conduite & les arrangemens, une façon de penser qui s'est perpétuée jusqu'à nous.

L'absence de Gérard avoit été remarquée à la Cour, & elle n'avoit point été mise sur le compte de la bonté des Fées. Lorsqu'il parut, toutes les Dames se regarderent, & chercherent à deviner qui d'entre elles avoit pu y donner lieu. On n'épargna point les plaisanteries au jeune Chevalier; il y répondit froidement, & le mystere ne fut pas éclairci, au grand regret de l'Impératrice Fastrade & de ses deux filles, Théodrade & Hiltrude, qui s'amusoient volontiers du développement de ces sortes d'aventures.

Cependant l'Empereur Charlemagne, pour témoigner l'estime qu'il faisoit du Duc Doolin, avoit résolu de donner à chacun de ses fils une armure complette, une bonne épée & un superbe destrier. L'armure que reçut Gérard des

mains de l'Impératrice, étoit verte & or. On voyoit sur l'écu un Amour faisant *brandir* une épée, avec ces mots, *pour l'honneur armé par l'Amour.* L'épée, nommée *courageuse*, avoit appartenu à Charlemagne dans sa jeunesse, & le coursier avoit été dressé & monté quelque temps par ce grand Empereur. Les freres de Gérard furent gratifiés d'armes non moins brillantes.

Tandis que cette distribution se faisoit dans la grande cour du Palais de Paris, on vit arriver un chariot, couvert d'une étoffe noire semée de larmes d'argent, qui étoit traîné par six buffles : il en sortit une Dame en équipage de veuve, & un enfant d'environ sept ans. Tous deux se jeterent aux pieds de l'Empereur, & embrasserent ses genoux. » Seigneur, lui dit la Dame, vous voyez en moi la malheureuse épouse du Comte Alardon votre fidele vassal, & voici son fils infortuné. Le bruit de votre nom, la terreur de

vos armes avoient fixé la paix dans nos Provinces, lorſque l'audacieuſe témérité d'un Saraſin vient de nous en enlever les douceurs. Aladin, ce guerrier idolâtre, plus d'une fois vaincu par vos Chevaliers, & qui réſide dans une forteresſe qui défend l'entrée des montagnes pour paſſer en Eſpagne, eſt devenu amoureux de ma fille Clermonde ſur le bruit de ſa beauté. Il s'eſt propoſé pour ſon époux; & ayant été refuſé, il nous a déclaré la guerre. Le Comte Alardon s'eſt défendu pendant quatre mois dans ſon Château; mais la victoire ne ſe range pas toujours du côté du plus juſte parti & du plus courageux: mon époux a ſuccombé. Je l'ai vu, baigné dans ſon ſang, expirer ſous les coups du barbare Aladin. J'ai vu ma fille dans les bras du perfide..... J'ai fui avec mon fils ce ſpectacle d'horreur. Grand Prince, cette offenſe vous regarde: c'eſt s'attaquer à Votre Majeſté que de perſécuter vos vaſſaux. Je dis

plus; la possession du Château d'Alardon ouvre aux Sarasins une facile entrée dans le beau pays qu'arrosent les eaux de la Garonne. Ils arment, & bientôt leurs nombreux bataillons couvriront les fertiles plaines de la France. Venger le sang du Comte Alardon répandu par un Idolâtre, c'est préserver la Chrétienté des plus grands malheurs «. Les larmes qui couloient abondamment des yeux de cette respectable veuve, l'empêcherent d'en dire davantage.

Ce récit fit frémir d'horreur tous les Chevaliers qui composoient l'assemblée. L'Empereur releva la Comtesse avec bonté, & jura qu'avant trois mois il seroit avec ses guerriers devant le Château d'Alardon. » Mais, Seigneur, lui dit respectueusement Gérard, avant ce temps les Sarasins inonderont nos pays, & auront massacré vos sujets; permettez à mes freres & à moi d'aller nous opposer à leurs ravages, en attendant que, suivi de vos illustres Chevaliers,

vous soyez en état d'ôter pour jamais aux Sarasins l'envie d'insulter les Barons que vous protégez. C'est par de tels faits d'armes que nous nous rendrons véritablement dignes de l'honneur que nous venons de recevoir «. L'Empereur applaudit à cette marque de courage. Plusieurs jeunes Chevaliers demanderent à se joindre aux fils de Doolin : ils partirent au nombre de soixante, & furent bientôt rendus devant le Château d'Alardon.

Aladin s'étoit bien attendu à être attaqué ; mais outre qu'il se confioit dans ses propres forces, il savoit que les Sarasins se préparoient à venir à son secours. Lorsqu'il apperçut cette petite troupe voltiger autour de la forteresse, il envoya contre elle deux cents Cavaliers, qui furent reçus avec une telle vigueur, qu'il n'en rentra pas le quart dans la place. Gérard, par un des prisonniers à qui il avoit accordé la vie, envoya un défi à Aladin ; mais celui-ci,

loin d'y répondre en brave Chevalier, vomit, du haut d'une tour, mille injures contre les Chrétiens. Ne voyant nul moyen d'attirer le Sarasin dans la plaine, & de vuider cette querelle suivant les loix de la Chevalerie, le fils de Doolin rassembla environ trois mille Paysans, & leur fit commencer quatre tranchées, pour parvenir sûrement à la sape des murailles du Château. Il partagea ses amis en quatre escadrons, qui furent chargés de couvrir les travailleurs; & lui, comme Général, se réserva le soin de courir où le péril seroit le plus pressant. Pendant ce temps on surprit un Maure qui cherchoit à s'introduire dans le Château, & on le força d'avouer qu'il venoit apporter à Aladin la nouvelle que cent mille Sarasins s'avançoient à son secours sous la conduite de l'Emir Azor. Cette découverte fit connoître la nécessité de presser le siége, en redoublant l'activité des travailleurs. Au bout de la deuxieme nuit,

ils ſe logerent dans le foſſé, & ſaperent la muraille avec tant de ſuccès, qu'ils ouvrirent de quatre côtés différens une breche à paſſer quatre Cavaliers de front.

Aladin ſe voyant ainſi preſſé, prit la réſolution d'accepter le cartel. Il fut convenu que le vainqueur reſteroit poſſeſſeur du Château, ſauf toutefois l'hommage dû à l'Empereur des François. A l'égard de Clermonde, on ne ſtipula rien; Aladin ne ſe déterminoit à combattre que pour la conſerver. Il ſe rendit dans la plaine à la tête de ſa garniſon, encore compoſée de cinq cents Cavaliers, qui ſe rangerent en bataille ſur le bord du foſſé. Gérard s'avança de l'autre côté, & ſes Chevaliers formerent derriere lui une eſpece de croiſſant. Jamais combat ne fut plus opiniâtre: les aſſaillans ſe porterent des coups terribles & ſans être ébranlés; ils rompirent en même temps leurs lances, & ayant abandonné leurs chevaux, ils ſe

porterent vingt fois des coups d'épée si furieux, qu'ils firent autant de fois trembler les deux partis pour leurs Chefs : enfin Gérard ayant frappé son ennemi au dessous de la gorge, son sang coula avec une telle abondance, qu'il fléchit les genoux & tomba sur l'arene : le brave fils de Doolin lui tendit la main, & lui offrit la vie ; mais dans le même moment, le traître Maure lui porte un coup sur la tête qui l'étourdit, & l'étend près de lui ; Gérard se releve avec fureur, & donne la mort à ce barbare, qui ne méritoit aucun quartier. Nos Chevaliers François crient victoire ; les Maures, déseſpérés de la perte de leur Chef, s'ébranlent & viennent tumultueusement charger les Chrétiens : ils sont reçus avec une vigueur inconcevable, & poursuivis dans leur retraite avec tant d'acharnement, que le plus grand nombre resta sur la place, & ce qui échappa fut cacher sa honte dans les bois.

Après cette grande victoire, dont tous nos Chevaliers rendirent graces à Dieu sur le champ de bataille, Gérard courut au Château, & trouva la jeune Clermonde éplorée dans les bras de ses femmes. Il lui apprit, dans les termes les plus réservés, que son pere étoit vengé, & qu'elle étoit libre. La fille d'Alardon se jeta aux pieds de son libérateur, pour lui témoigner sa reconnoissance. Elle apprit, avec la plus grande joie, que sa mere & son frere vivoient encore, elle qui les croyoit expirés sous les coups de son tyran, & elle supplia Gérard de la remettre au plus tôt dans leurs bras.

Les intentions de Clermonde s'accordoient parfaitement avec les desseins de Gérard. Il fit préparer des chariots; & ayant assemblé une escorte de Paysans courageux, il ordonna qu'elle fût conduite au camp de Charlemagne, où elle trouveroit infailliblement la Dame d'Alardon & son fils. Pour lui, qui

ſavoit déjà qu'on ne mérite d'être couronné par la victoire qu'autant qu'on met à profit ſes faveurs, après avoir commandé un certain nombre de travailleurs pour réparer promptement les breches du Château, & laiſſé dix Chevaliers pour le garder, il partit la nuit même avec les cinquante autres, & fut ſe mettre en embuſcade dans le défilé par où les Saraſins devoient néceſſairement paſſer, s'ils vouloient entrer en France. Il n'avoit pas trop fait de diligence, puiſque dès le ſoir même, au coucher du ſoleil, il vit l'avant-garde de l'armée de l'Emir Azor, qui poſoit ſon camp au bas de la montagne. Nos Chevaliers tinrent conſeil, & il fut réſolu que quarante d'entre eux mettroient pied à terre, & iroient border les deux côtés des hauteurs du défilé, & que de là, lorſque l'armée Saraſine y ſeroit engagée, ils feroient rouler ſur elle des quartiers de rochers, tandis que les dix autres à cheval lui feroient face.

Ce qu'on avoit prévu arriva. Les Sarasins, dès la pointe du jour, entrerent dans le défilé sans le faire auparavant reconnoître. On les laissa passer, & lorsqu'ils y furent engagés en assez grand nombre, les dix Chevaliers tomberent sur eux, en criant : Vive l'Empereur Charles ! Ces cris furent répétés par les quarante Chevaliers des hauteurs, qui roulerent en même temps d'énormes quartiers de roches sur les Maures. Le désordre se mit aussi-tôt dans cette avant-garde, qui, ne pouvant ni avancer ni reculer, fut écrasée.

La nouvelle de cet effrayant combat ayant été portée à Azor, cet Emir s'avança lui-même avec son corps de bataille pour recevoir les fuyards, & tenter de forcer le défilé. Ce fut dans ce moment que le carnage devint épouvantable. Les Sarasins, qui voyoient le passage jonché de leurs morts, & qui ne trouvoient point d'ennemis à combattre, se hâtoient d'avancer, & y

étoient même pressés par ceux qui les suivoient. Lorsque la foule parut assez considérable aux François, les mêmes cris se répéterent des dix aux quarante Chevaliers, & les rochers roulans moissonnerent des milliers d'ennemis. Azor fut griévement blessé dans cette seconde attaque. Il ne douta point qu'il n'eût devant lui Charlemagne & son armée; & renonçant à son entreprise, il fit sonner la retraite. Gérard alors rappela les Chevaliers des hauteurs, qui étant remontés à cheval, déboucherent tous dans la plaine, & se mirent jusqu'au couchèr du soleil à la poursuite des fuyards. Ainsi, cinquante jeunes Chevaliers, dans le cours d'une journée, arrêterent une armée de cent mille combattans, en tuerent plus de vingt mille, & forcerent le reste à chercher son salut dans la fuite. Jamais Chevaliers ne gagnerent leurs éperons plus glorieusement.

Gérard fit venir quelques milliers de

Paysans, pour dépouiller & pour enterrer les morts; & ayant fait placer dans un chariot les étendards & les armures des principaux Officiers de l'armée Sarasine qui avoient perdu la vie dans les deux attaques, il reprit, avec sa troupe victorieuse, le chemin de la forteresse d'Alardon : les breches en ayant été réparées avec soin, il y laissa les dix Chevaliers pour la garder, & se rendit, avec ses huit freres & ses autres compagnons, au camp de Charlemagne, sous les murs de Paris. On y savoit déjà la mort d'Aladin & la reddition du Château d'Alardon, dont la belle Clermonde avoit apporté la nouvelle, & l'Empereur n'attendoit plus que quelques renforts pour se mettre en marche & aller s'opposer aux desseins de l'Emir Azor. Gérard lui fit le détail de la défaite des Sarasins avec la noble assurance d'un Héros, & la modestie d'un grand homme, qui, après la protection du Ciel, reconnoît tout ce qu'il doit

à la valeur de ses compagnons d'armes. Il mit aux pieds de ce grand Prince les trophées de sa victoire, & lui demanda pour unique grace de l'employer dans les occasions périlleuses, comme le plus fidele & le plus soumis de ses vassaux.

Avant de congédier son armée, qui pour le moment devenoit inutile, Charlemagne voulut rentrer avec éclat dans sa bonne ville de Paris. Il y parut à la tête des Chevaliers vainqueurs, précédés des marques de leur triomphe. L'Impératrice, les Princesses & les plus grandes Dames vinrent à leur rencontre, & les conduisirent à la salle du banquet, où elles s'assirent avec eux, & les uns & les autres furent servis par les jeunes Damoisels & les illustres Varlets de la Cour. Les trois jours suivans il y eut des joûtes, où indépendamment des grands prix qui furent décernés aux vainqueurs, les Dames distribuerent des faveurs aux Chevaliers qu'elles s'étoient choisis, & qui avoient adopté leurs

couleurs. Dans ce temps on appeloit faveurs, les nœuds, les aigrettes, les colliers, les bracelets, les rubans, & tous les autres ornemens faits pour rehausser la beauté des Dames : en sorte qu'elles se trouvoient quelquefois très-étonnées en appercevant le délabrement où étoit leur parure après un tournoi, pendant lequel les combattans avoient fait merveille. Ces actes publics de galanterie ont passé de mode.

Ce fut pendant ces brillantes fêtes qu'on vit arriver à la Cour de Charlemagne le Duc Doolin & la sage Flandrine, qui ayant reçu des lettres du vieux Duc de Roussillon, venoient chercher Gérard, afin de le conduire auprès de cet oncle respectable, dont il devoit être l'héritier : Doolin avoit été long-temps le compagnon d'armes de l'Empereur, & Charlemagne lui fit l'accueil le plus gracieux. Les fêtes se renouvelerent pour lui, & ce bon vieillard eut la satisfaction de voir ses fils,

nouveaux

nouveaux Chevaliers, égaler en courage & en adresse tous les Héros de son lignage. Après avoir passé quelques jours à Paris, & fait ses remercîmens à l'Empereur, le Duc Doolin, son épouse & ses fils se mirent en route pour la ville d'Orbandas, où le Duc de Roussillon faisoit sa résidence ordinaire. Depuis plus de six mois ce bon vieillard étoit retenu au lit, moins par l'effet d'une maladie aiguë, que par une défaillance totale de ses forces. Lorsqu'on lui annonça l'arrivée du Duc Doolin & de son petit neveu Gérard d'Euphrate, il sembla se ranimer : » C'est lui, dit-il, c'est mon bien-aimé Gérard, nourri à l'école de l'Infortune, & dont les hauts faits égalent les exploits des Héros de notre race ? qu'il vienne, que je le voye, que je l'embrasse « .... Gérard étoit déjà à ses pieds, & lui tenoit les mains, qu'il baignoit de pleurs de tendresse & de reconnoissance. Jamais entrevue n'a peut-être été plus touchante. D'un côté l'on ap-

percevoit cet enthousiasme pour la gloire des preux Chevaliers, & de l'autre cette noble franchise, qui ne contraint ni ne force les ressorts de l'ame, & qui lui laisse, sans croire se dégrader, la liberté d'exprimer par des larmes les sentimens dont elle est affectée. Le Duc Doolin & Flandrine n'étoient point les personnages les moins intéressans de ce tableau, & les freres de Gérard, qui voyoient sans envie la fortune qui lui étoit destinée, y donnoient encore un nouveau prix.

Le bon Duc de Roussillon n'eut rien de plus pressé que d'envoyer aussi-tôt des ordres à tous ses Barons & Vassaux pour se trouver, sous quinzaine, dans sa ville d'Orbandas, afin de prêter foi & hommage au successeur désigné de leur Suzerain. Ils s'y rendirent tous sans exception. On avoit élevé un superbe théatre dans la principale place de la ville. Le vieux Duc y monta avec Gérard & ses grands Officiers; & là, en

présence d'un peuple immense, qui étoit venu pour assister à cette auguste cérémonie, il couronna de sa propre main son cher neveu, Duc de Bourgogne & de Roussillon, & Comte d'Auvergne & de Limoges. Tous les Seigneurs applaudirent à ce choix, & l'on remarqua qu'ils prononcerent sans contrainte un serment qui les obligeoit à garder la fidélité à un jeune Héros, déjà leur égal par le courage.

Nous ne nous étendrons point sur la magnificence des fêtes qui se donnerent à l'occasion de la convalescence du Duc de Roussillon; ce seroit renouveler des descriptions connues, & par cela seul toujours fastidieuses : nous dirons qu'après un mois de résidence, le Duc Doolin & Flandrine retournerent à Maïence, que les huit freres de Gérard se séparerent pour aller chercher des aventures, & que Gérard resta auprès de son oncle pour apprendre l'art de

gouverner les Peuples ſous un ſi bon Souverain.

La nouvelle élévation de Gérard ne changea rien dans ſa conduite ; toujours ſimple dans ſes mœurs, affectueux dans ſes diſcours, il gagna les cœurs de tous les ſujets de ſon oncle, & ne les vit pas moins attachés à ſa perſonne qu'ils l'étoient encore à celle du vieux Duc. Mais au milieu de tant de ſujets de joie, l'importun ſouvenir de la belle Princeſſe d'Egypte le ſuivoit ſans ceſſe: au faîte des honneurs & des plaiſirs que fournit aux Souverains l'imagination féconde des Courtiſans, une mélancolie ſecrete flétriſſoit ſon cœur ; il cherchoit la retraite. Son oncle s'en apperçut, & lui en demanda la cauſe : Gérard héſita long-temps, ſoupira ; & le Duc, qui avoit aimé, n'eut pas de peine à deviner le ſujet du chagrin qu'il vouloit cacher. Il lui en tira l'aveu, & conſentit qu'il fît un voyage auprès de la belle Améline, afin de la déterminer à

lui donner la main. Mais avant que de partir, Gérard crut néceſſaire de conſulter ſon cher Aldeno, qu'il avoit laiſſé à la Cour de Charlemagne, & en qui il avoit une confiance entiere. Il lui écrivit par un courrier, pour le prier de ſe rendre auprès de lui dans la ville d'Orbandas. Le Roi d'Aſcalot s'y tranſporta auſſi-tôt. Il déclara au Duc de Rouſſillon, que la Princeſſe d'Egypte deviendroit l'épouſe de Gérard; mais il ne lui diſſimula point combien il en couteroit encore de travaux à ce jeune Héros pour parvenir à ce bonheur.

» Les Chrétiens, dit-il, ſont menacés d'une nouvelle guerre de la part des Idolâtres. Le Roi d'Egypte Agaris arme actuellement, dans le deſſein de ravager & d'envahir le royaume de Jéruſalem. Gérard eſt deſtiné à repouſſer les attaques de ce Tyran, & ce n'eſt qu'à force de victoires qu'il peut parvenir à épouſer ſa fille. Je me charge

de lui assembler une armée, de la conduire dans mes Etats d'Ascalot, & d'y préparer des bâtimens pour la transporter en Thrace. Tandis que je travaillerai à ces grands préparatifs, qu'il parte & qu'il aille tenter différentes aventures que lui seul peut mettre à fin : j'aurai toujours les yeux sur lui ; je dirigerai ses courses, & nous nous retrouverons lorsqu'il sera temps de combattre les ennemis de notre sainte Religion «.

Le vieux Duc de Roussillon, qui ne respiroit que la gloire de son cher neveu, trouva, dans les paroles du Roi d'Ascalot, des motifs de consolation : il se chargea d'écrire lui-même au Duc Doolin, pour le faire consentir au départ de Gérard ; & lorsque cette permission fut arrivée, notre jeune Chevalier prit congé de son oncle & d'Aldeno, &, suivi d'un simple Ecuyer, appelé *Fidenor*, il dirigea sa route du côté de la Méditerranée, où il se proposoit de

s'embarquer. Suivons-le dans ce voyage, pendant que le Roi d'Ascalot s'occupera du soin de lui rassembler des guerriers.

L'amoureux Gérard, couvert des armes qui lui avoient été données par l'Empereur Charlemagne, suivoit, tout pensif, le chemin de la belle ville de Marseille, lorsqu'au détour d'un bois il entendit une voix agréable qui chantoit les couplets suivans :

Amour, vainement je t'implore,
Sur mon cœur tu lances tes traits;
Hélas! la Beauté que j'adore,
Philis, ne m'aimera jamais.

Les plus fieres, les plus cruelles
Brûlent pour moi de feux secrets;
Mais que me sert d'être aimé d'elles?
Philis ne m'aimera jamais.

O Dieux! que ma peine est extrême;
Je suis aimé lorsque je hais;
Et la seule beauté que j'aime,
Philis, ne m'aimera jamais.

Ces plaintes touchantes engagerent Gérard à s'arrêter. Elles partoient de la bouche d'un jeune homme, revêtu d'un habit d'Ermite, couché au pied d'un arbre, qui s'accompagnoit sur le tuorbe. Gérard descendit de cheval, l'aborda poliment, & lui demanda quel pouvoit être le sujet de ses chagrins. » Ils sont affreux, lui répondit l'Ermite, & ne peuvent être terminés que par ma mort. Mais vous êtes fatigué; venez vous reposer dans ma cellule; si je ne vous y traite pas comme vous paroissez mériter de l'être dans un Palais, au moins ce que je vous offrirai vous sera-t-il présenté par la franchise & le bon cœur «.

Gérard ne put se refuser à des offres si obligeantes : il suivit son hôte dans l'ermitage. Un valet s'empara de l'Ecuyer Fidenor, & conduisit les chevaux dans un pâturage gras & peu éloigné. Cette habitation étoit charmante. Il y régnoit une propreté infiniment préférable au luxe qui décore les maisons

des riches ; les murs en étoient peints de la main de l'Ermite. On y voyoit une jeune beauté sur un piédestal, devant laquelle l'Ermite même jetoit des fleurs & faisoit brûler des parfums. Dans un autre cadre il étoit à genoux devant elle, & en paroissoit rebuté : dans celui qui se trouvoit en face, il sembloit fuir une foule de Nymphes qui le regardoient amoureusement. Tous ces tableaux étoient séparés par des cordelieres entrelacées de cœurs enflammés ou percés de fleches. Le valet vint poser sur la table deux vases remplis de lait, des corbeilles chargées d'excellens fruits de la saison, & des cruches pleines d'un vin délicieux & d'une eau prise dans une charmante fontaine qui couloit auprès de l'ermitage.

Après que Gérard eut réparé ses forces, son hôte le conduisit dans un petit cabinet, où il se livra tranquillement au sommeil sur un lit de mousse parsemé de fleurs. Le lendemain, le soleil

éclairoit à peine l'horizon, qu'il étoit debout, impatient d'apprendre les malheurs de l'honnête Ermite, & plus envieux encore de lui offrir tous les secours qui dépendroient de lui pour les réparer.» Le désir de connoître les infortunes secretes des hommes, n'est excusable que lorsqu'on y joint celui de changer leur sort, dit l'Ermite à Gérard : sans ce motif généreux, toute curiosité est insultante, & n'annonce que le désir barbare de chercher à jouir de l'humiliation de son semblable, & ce sentiment est inhumain. Je vais vous faire le récit des chagrins qui me dévorent; & si vous pouvez y apporter quelque remede, je vous crois l'ame assez noble pour m'ôter jusqu'à la douleur d'implorer votre assistance.

Histoire du Comte Aldamon.

Je suis Souverain d'une petite Province voisine des Etats de la fameuse

Fée Morgane, qui tient sa Cour dans le Château d'Avallon. A ma naissance toutes les Fées furent appelées, & s'empresserent à me faire des dons; mais Morgane sur-tout, qui depuis long-temps étoit amie de ma famille, me prit sous sa protection, & voulut que je fusse élevé auprès d'elle. Elle me donna elle-même les premieres leçons de l'art magique, dans lequel, en peu de temps, je fis d'assez grands progrès. Après que j'eus reçu l'Ordre de Chevalerie des mains du puissant Empereur Charlemagne, mon pere & Morgane me permirent de voyager & de chercher des aventures pendant l'espace d'un an, me faisant promettre de ne point prolonger mon absence au delà du terme prescrit. Je ne vous ferai pas le récit de ce qui m'est arrivé durant ce voyage; j'ai secouru des affligés, j'ai détruit des monstres, & mon bras ne s'est jamais refusé à défendre l'innocence contre les attaques de la tyrannie. J'ignorois encore

çe que c'étoit que l'amour, lorsque j'arrivai à la Cour du Roi de Nice. J'y vis la charmante Angésile sa fille, & tous les feux de l'amour se rassemblerent dans mon cœur. Un jeune Chevalier sait bien aimer; mais il ignore l'art qu'il faut employer pour expliquer ce qu'il sent. Timide, embarrassé, il ose à peine laisser parler ses yeux, & craint toujours d'offenser l'objet de sa tendresse. Tel j'étois devant la belle Angésile. Content de la voir, satisfait de soupirer, je ne soupçonnois pas encore qu'il y eût un bonheur plus grand que celui que je goûtois. Angésile me voyoit avec plaisir : nos conversations étoient douces & agréables, nos jeux innocens : nous ne pouvions nous quitter; & lorsque les circonstances nous y forçoient, nous nous retrouvions avec une égale satisfaction. » Aldamon, me dit-elle un jour, je vous aime comme si vous étiez mon frere. Pourquoi faut-il que votre devoir vous oblige à re-

tourner auprès de vos parens? Je pas-serois volontiers mes jours avec vous. Hélas! lui répondis-je, je vous aime bien plus qu'une sœur; & s'il ne tenoit qu'à moi, l'Univers me seroit indifférent, & je vivrois entiérement pour vous «. Pendant que je parlois ainsi, le Roi de Nice arriva & voulut savoir de quoi nous nous entretenions. Angésile le lui dit avec cette franchise qui tient à l'innocence des mœurs & à l'ignorance des passions. » Hé bien! mes enfans, reprit ce bon pere, vous vous aimez, je l'apprends avec plaisir. Je ne vois aucun obstacle qui puisse s'opposer à votre union. Il faut qu'Aldamon retourne auprès du Comte son pere, qu'il lui déclare son amour, & que, sur son aveu, il m'envoie solennellement demander Angésile en mariage. Mon consentement sera ma réponse, & j'aurai la douce consolation de voir ma fille heureuse, en faisant le bonheur d'un gendre que je suis

disposé à aimer avec tendresse «. Les transports de ma reconnoissance furent proportionnés au bienfait que je recevois. J'embrassai les genoux d'Angésile, je baisai les mains de son pere, & je pressai mon départ avec autant de joie, que quelques instans auparavant j'avois témoigné de chagrin en le voyant approcher. Ce fut pendant le peu de jours que je passai encore avec ma Princesse, que nous nous jurâmes une fidélité éternelle. Que l'amour heureux rend éloquent ! que ses expressions sont énergiques & peu recherchées ! tout parle dans l'amant aimé. C'est l'instant du vrai bonheur. Il a peu duré pour moi. Enfin je partis. Mon retour combla mon pere de la plus douce joie; il approuva mon choix, & des Ambassadeurs se mirent en route pour faire en cérémonie la demande de la Princesse Angésile.

Pendant que ceci se passoit, mon pere me conduisit au Château d'Avallon,

pour faire ma cour à la Fée notre protectrice. Morgane me reçut mieux que je ne l'aurois désiré. Elle trouva que mes traits s'étoient infiniment développés, que ma taille s'étoit formée, & que mon maintien avoit acquis de la noblesse, de l'aisance & de la fermeté. Je ne vous parle point de mon esprit; elle me fit la grace de m'en trouver beaucoup, & décida, par les expressions dont je me servois, que mon cœur seroit bientôt disposé à la tendresse : elle feignit d'ignorer qu'il étoit déjà prévenu de l'amour le plus violent pour la Princesse qui devoit être mon épouse. Mon pere retourna dans son Château, & je demeurai à Avallon.

J'avois passé les premieres années de ma vie à la Cour de Morgane; mais je ne l'avois jamais vue aussi affectueuse qu'elle me le parut alors. Je ne vous dirai point qu'elle me sembla belle; elle l'étoit sans doute à des yeux qui ne pouvoient percer le voile dont elle enveloppoit ses charmes antiques; mais

pour moi, initié dans le mystere des prestiges, elle étoit toujours la vieille Fée Morgane; seulement je lui trouvois moins de rudesse dans les yeux, & plus de ce ton doux qui indique qu'on cherche à s'attirer la confiance & l'amitié de ceux qui nous écoutent. Sous prétexte de me donner quelques leçons de magie, dès le soir même du départ de mon pere, elle m'appela dans son cabinet d'étude, & me parla de mon prochain mariage avec la Princesse de Nice. A ce nom, mes yeux s'enflammerent, & j'avouai à la Fée que je n'avois rien vu de si beau qu'elle, & que toute la félicité de ma vie étoit attachée à sa possession. Elle rougit, garda un moment le silence, puis me regardant tendrement : » Erreur des yeux, me dit-elle, Comte, charme de la minute, qui se dissipe après la jouissance. Le besoin d'aimer vous a fait regarder le premier objet qui s'est offert à vous comme le plus accompli,

Je pardonne à votre ignorance : mais n'eſpérez pas trouver dans une jeune adoleſcente ces reſſources pour réveiller l'amour, ſeules capables de le tenir dans l'activité, ces tournures fines d'eſprit, ces expreſſions délicates qui donnent un prix infini à tout ce qui ſe paſſe dans les myſteres amoureux. Comte, il ſe peut que vous ſoyez aſſez malheureux pour rencontrer une épouſe qui vous aime, & même un peu long-temps : craignez-le ; ſon amour ſera le tyran de vos plaiſirs, & ſi vous l'aimez, vous paſſerez ce temps terrible dans l'eſclavage. Alors il ne vous reſtera qu'un ſeul moyen de renaître à vous-même ; celui de vous jeter dans les bras d'une maîtreſſe aimable, qui, ſatisfaite de partager vos plaiſirs, ſera trop prudente pour les gêner. Pourquoi, dans l'âge heureux où vous êtes, ajouta la Fée, d'un ton encore plus affectueux, commencer votre carriere par un faux pas ? J'ai pris ſoin de former votre jeuneſſe,

d'éclairer votre esprit ; laissez-moi diriger votre conduite, & fiez-vous à mon expérience «. Je vous avouerai que ce raisonnement me parut bien extraordinaire. J'avois déjà entendu quelque chose d'approchant à la Cour de Charlemagne, mais je me ressouvenois parfaitement que tous les vieux Chevaliers m'avoient fait une loi de choisir une Dame de mes pensées ; & quand ce choix seroit fait, de près comme de loin, de lui garder exacte fidélité. Je le dis à Morgane, qui rit beaucoup ou feignit de rire, & m'assura que ce devoir qu'ils imposoient aux jeunes Chevaliers, ils ne se faisoient pas en secret un scrupule de l'enfreindre. Nous ne poussâmes pas plus loin la conversation de cette soirée.

Les entretiens suivans roulerent presque tous sur le même sujet, mais ils furent infiniment plus détaillés. Tout ce que l'expérience, en fait de galanterie, peut employer de plus sé-

duisant pour parvenir à ses fins, Morgane s'en servit pour m'amener au but de ses désirs; mais j'aimois véritablement Angésile, & les charmes usés de Morgane me mettoient à l'abri de la séduction des sens. La Fée dévoroit son dépit, soit dans l'espoir de me prendre aux piéges qu'elle me tendoit, soit plutôt pour se donner le temps de préparer sa vengeance.

On vint m'avertir que la Princesse de Nice approchoit, & je partis aussitôt avec Morgane pour la recevoir & la conduire au Château de mon pere. Notre mariage fut célébré dans la journée avec beaucoup d'éclat, & le soir il y eut un bal magnifique, où assisterent les plus illustres Chevaliers & les Dames les plus qualifiées du Comté d'Aldamon. Pendant que je dansois avec Angésile, la Fée s'approcha de nous, & passant un anneau au doigt de ma nouvelle épouse, elle proféra ces terribles paroles :

Que ce funeste anneau
Que ma rage te donne,
Ne puisse t'être ôté que par un Jouvenceau
Dont tu chériras la personne.
Abhorre ton époux,
Et pour éterniser ma haine,
Que le Destin en son courroux
T'éloigne de l'objet qui doit finir ta peine.

Et se retournant vers moi, & me touchant de sa baguette, elle dit :

Adore, jusqu'à la fureur,
Celle dont le mépris va déchirer ton cœur.
Sois aimé de toutes les Belles ;
Que leur amour soit ton tourment ;
Moins tu trouveras de cruelles,
Et plutôt j'oublierai ton refus outrageant.

Après avoir prononcé ces mots, Morgane disparut. Ses prédictions ne tarderent pas à s'accomplir. Je voulus prendre la main d'Angésile & la lui baiser ; elle la retira précipitamment : je me jetai à ses genoux ; elle me lança un regard fier & dédaigneux, & passa à l'autre bout de la salle, où elle accueillit le

plus favorablement du monde tous les Cavaliers qui lui firent la cour. De mon côté, je me vis en butte à toutes les œillades & à tous les propos détournés & demi-galans des femmes qui composoient le bal. Si j'échappois aux unes, un autre groupe m'arrêtoit. Je parvenois enfin jusqu'à Angésile, & aussi-tôt elle me fuyoit. Quel bal ! quelle soirée ! & sur-tout quel moment cruel pour moi, lorsqu'elle passa dans l'appartement qui lui avoit été préparé ! Ce que l'amour m'inspira d'expressions tendres, mes caresses, mes pleurs, mon désespoir, tout fut reçu avec un dédain insultant & des railleries non moins piquantes. Je la quittai, pénétré de douleur, & maudissant l'emploi que la détestable Morgane faisoit de son art.

Trois mois se passerent dans cette affreuse situation ; Angésile fuyoit ma vue & mon entretien, & se plaisoit à la société de tous les autres hommes : je fuyois toutes les femmes ; je ne

cherchois qu'Angéfile, & toutes les femmes étudioient les moyens de me plaire, & risquoient toutes les ressources de la coquetterie pour me subjuguer. Si je n'avois su que l'art de Morgane agissoit sur elles, j'aurois trouvé leur conduite bien méprisable. Enfin, ne pouvant plus supporter mon état, j'eus recours à la sage Oriande. Cette bonne Fée, qui n'emploie ses grandes connoissances dans la magie qu'à réparer ou à adoucir le mal que font les autres Fées, m'assûra que mes malheurs finiroient un jour, & me conseilla de me retirer dans une solitude, où je serois moins exposé à voir mortifier mon amour-propre par Angéfile. J'ai suivi son conseil. De l'autre côté de cette montagne j'ai fait bâtir un superbe Palais à mon épouse : elle y est servie par des femmes qui vont au devant de tous ses désirs. Des jardins agréables accompagnent le bâtiment, & lui procurent les amusemens de la pêche & de la

promenade, & le soir elle entend des concerts, où quelquefois je fais chanter (mais jusqu'ici sans l'attendrir) notre malheureuse histoire. De temps en temps je me présente à elle, & j'en suis toujours rebuté. Alors je me dérobe à ses yeux, je me cache, & satisfait de l'aimer & de la voir, je me console, dans l'espérance que mon sort peut encore changer. J'ai bâti l'ermitage que vous voyez, qui communique par un souterrain au Palais de mon épouse. Comme il est situé assez près d'une grande route, j'offre l'hospitalité à tous les Chevaliers qui y passent ; je leur fais part du sujet de mes douleurs, & je les engage à se présenter devant Angésile, pour éprouver si l'un d'eux n'est pas l'heureux mortel à qui elle doit offrir son anneau. Plus de soixante Chevaliers ont déjà tenté l'aventure : Angésile les a reçus avec politesse, mais le fatal anneau n'est pas sorti de son doigt. J'ose me flatter, ajouta le

Comte Aldamon en s'adreſſant toujours à Gérard, que vous ne refuſerez pas d'eſſayer de détruire ce cruel enchantement.

Gérard témoigna à ſon hôte combien il avoit été touché de ſon récit, & l'aſſura qu'il tenteroit volontiers l'entrepriſe, même ſans eſpoir d'y mieux réuſſir que ſes devanciers. Aldamon ouvrit une porte qui étoit au fond de l'ermitage. Ils s'engagerent l'un & l'autre dans un chemin étroit qui ſe préſenta, & qui paſſoit à travers la montagne & n'étoit éclairé que par quelques crevaſſes. Arrivés à l'autre bout, Gérard eut lieu d'admirer la ſomptuoſité du Palais, & l'élégance & l'étendue des jardins; mais ſon étonnement redoubla, lorſqu'étant parvenu aux appartemens, il vit avec quel goût & quelle recherche ils étoient décorés. » Je n'ai aucun reproche à faire à Angéſile, lui dit Aldamon : victime de ſon amour pour moi, j'ai dû lui rendre agréable

agréable la retraite où je ſuis forcé de la retenir «.

Lorſqu'ils entrerent dans le cabinet de la belle recluſe, elle étoit encore à ſa toilette, & ne ſe trouvoit parée que de ſes ſeuls charmes. En voyant ſon époux, elle fit un cri, & voulut ſe ſauver dans une garde-robe. Aldamon ſe jeta à ſes pieds, & lui ſaiſiſſant la main, il lui dit tout ce que l'amour violent & malheureux peut inſpirer de plus tendre; mais Angéſile, le repouſſant avec dédain, lui ordonna de ſortir de ſa préſence. Il obéit, & fut cacher ſa douleur dans un endroit pratiqué exprès, & d'où il pouvoit voir tout ce qui alloit ſe paſſer.

L'aimable épouſe d'Aldamon reçut gracieuſement les complimens que Gérard lui fit ſur ſa beauté : elle le remercia de la viſite qu'il avoit bien voulu lui rendre, & l'engagea à la prolonger le plus long-temps qu'il lui ſeroit poſſible. Elle lui parla avec ce ton d'intimité

& de familiarité que ne permettent point les commencemens d'une connoissance; & quoique Gérard eût lieu d'en être étonné, il se livra de bonne grace à tout ce qui pouvoit accélérer son désenchantement. La journée se passa le plus agréablement du monde. On fit de longues promenades dans les jardins: on jouit du plaisir de la pêche, on fit un dîner délicieux, pendant lequel les Demoiselles de la suite d'Angésile exécuterent de charmans morceaux de musique. L'après-midi fut remplie par mille petits jeux, & par des conversations auxquelles son cœur parut prendre autant d'intérêt que son esprit s'empressoit à y briller. Sur le soir il y eut un bal plus animé que vif, où elle déploya toutes ses graces, & l'on fut se mettre à table.

En lisant ce récit, qui ne croiroit tenir le fil d'une liaison précipitée, qui va produire le dénouement ordinaire des Romans du dix-huitieme siecle? Il

offre le tableau d'une coquette aimable & peu ſcrupuleuſe, d'un jeune Militaire entreprenant, qui va ſaiſir l'occaſion & écarter toutes les réflexions qui ne menent point au plaiſir, & d'un mari plein d'amour & de jalouſie, qui, trop confiant, va devenir la dupe d'un ami perfide. Attendons, & plaignons l'infortuné Aldamon, qui ſuit les pas d'Angéſile & de Gérard, & dont l'ame, à chaque propos, eſt cruellement déchirée : attendriſſons-nous ſur le ſort de la Princeſſe de Nice, qu'un pouvoir impérieux maîtriſe : confions-nous en la probité de Gérard, ſans cependant nous diſſimuler les efforts qu'il devoit faire pour repouſſer les attaques de ſes ſens, & déteſtons la méchanceté de la Fée Morgane, qui, dans les tranſports de ſa rage, avoit préparé cette ſituation critique.

Si les plaiſirs de la journée n'avoient laiſſé aucune priſe à l'inaction du cœur & de l'eſprit, le ſouper fut encore plus

charmant. Angésile fit tomber la conversation sur l'amour, & elle en parla en femme qui ressent le besoin d'aimer, & qui, dans ce besoin, fait consister le suprême bonheur. A l'âge de Gérard on ne contredit point cette vérité, & son approbation donna de nouvelles forces à l'éloquence de l'épouse d'Aldamon : ses yeux s'enflammerent ; elle les fixa sur Gérard, lui serra la main, & pouvant à peine articuler, elle lui dit : » Oui, loyal Chevalier, l'amour est le souverain bien, & l'Univers n'est plus rien pour deux cœurs qui s'aiment véritablement. Je vous offre de partager ce bonheur avec moi ; vivez pour Angésile, comme Angésile va vivre pour vous, & recevez cet anneau «...... A l'instant elle le tira de son doigt..... mais aussi-tôt le charme perdit toute sa force : ses yeux se dessillerent ; elle ne vit plus qu'un inconnu dans Gérard, & s'écria : Aldamon, mon cher Aldamon ! il étoit à ses genoux.

Le Lecteur voudra bien suppléer à toute l'énergie qui nous manque pour exprimer ce qui se passa alors dans l'ame de ces deux époux. Pour la rendre & pour la sentir, il faut avoir vraiment aimé. Il nous seroit plus facile de parler de leurs sentimens de reconnoissance; le principe en est dans tous les cœurs généreux. Aldamon, rendu au bonheur, & Angésile à elle-même, témoignerent à Gérard toute l'étendue de la leur, & ne le virent partir qu'à regret; mais le fils de Doolin avoit besoin de s'éloigner & de se rappeler le souvenir d'Améline, pour effacer l'impression qu'avoit faite sur lui la beauté de la Princesse de Nice.

Plein de ces idées, il suivit, avec son Ecuyer Fidenor, la route de Marseille, où il arriva sans aucune aventure intéressante. Un vaisseau partoit pour les côtes de la Grece; il s'y embarqua. Il n'en étoit pas éloigné, lorsque du haut des mâts on apperçut une

barque sans voiles, qui sembloit aller au gré des vagues. Le maître de l'équipage tourna de ce côté, afin de porter des secours aux malheureux qui pouvoient s'y trouver. En effet, on distingua bientôt un homme qui faisoit des signes de détresse, & l'on se hâta d'aller à lui. Dès qu'il fut passé dans le vaisseau: » Chevalier, dit-il en s'adressant à Gérard, venez m'aider à prévenir le plus grand des malheurs. La Princesse de Sparte vient d'être conduite dans l'Isle des Géans, que vous voyez à peu de distance d'ici; & si nous ne prévenons.... La Princesse de Sparte! s'écria Gérard, l'épouse de mon ami! ah! volons l'arracher des mains de ces perfides «. Il employa, pour y engager le Patron du bâtiment, des termes si énergiques, que celui-ci, la larme à l'œil, & sans répondre à Gérard, ordonna à ses matelots d'aller aborder directement à l'Isle. Pendant qu'on voguoit de ce côté, le fils de Doolin demanda à l'inconnu qui il

étoit, & où il avoit laissé le Prince de Sparte.

Je me nomme *Iphitas*, lui dit-il; j'ai l'honneur d'être Ecuyer du Prince, pour l'épouse duquel j'implore votre assistance, & qu'un malheur inoui retient dans les prisons de la ville de Corinthe.

Après la guerre d'Egypte, le Prince mon Maître voulut visiter les Cours de la Grece : il s'arrêta à celle de Corinthe; il y vit la belle Princesse Ariathis, & fut épris de ses charmes. Ariathis étoit alors recherchée par les fils des Rois de Lesbos & d'Athenes, mais elle n'avoit aucun penchant pour l'un ni pour l'autre, & son cœur se décida en faveur de mon Maître aussi-tôt qu'il lui eut adressé ses vœux. Les deux amans, lorsque nous arrivâmes, s'étoient déjà proposé le combat à outrance; & voyant sur les rangs un troisieme concurrent, il fut décidé que le vainqueur mesureroit ses forces contre ce dernier. Le Prince de Sparte accepta

le défi; mais au moment qu'on ouvroit la barriere, la Princeſſe de Corinthe déclara au Roi ſon pere, que quel que fût le ſuccès du combat, elle n'accepteroit pour époux ni le Prince d'Athenes, ni celui de Lesbos. Cet aveu public n'irrita pas moins le Roi de Corinthe contre ſa fille, qu'il excita la haine des deux rivaux contre le Prince de Sparte. Cependant le combat s'engagea avec une égale furie de part & d'autre; mais malgré les preuves de valeur qu'y donna le Prince d'Athenes, il y perdit la vie, & mon Maître prit ſa place. Glorieux de ſa premiere victoire, le Prince de Lesbos crut que la ſeconde ne ſeroit pas plus difficile à remporter: il fut trompé dans ſon attente; & ayant été jeté ſur l'arene, il ſe vit forcé de s'avouer vaincu, & de recevoir la vie de la généroſité de ſon vainqueur. Il ſembloit qu'un tel triomphe devoit aſſurer à mon Maître la poſſeſſion de la charmante Ariathis; mais le Roi de Corinthe, outré de ce

que ſa fille s'étoit montrée rebelle à ſes volontés, fit ſignifier au Prince de Sparte qu'il eût à quitter ſes Etats ſous peu de jours, & défendit à Ariathis de le recevoir chez elle. Si mon Maître avoit cédé à ſon premier mouvement, il auroit demandé raiſon de cette offenſe au Roi même, mais par reſpect pour ſa Maîtreſſe, il dévora ſa colere.

Cependant Ariathis perſiſtoit dans ſa réſolution, de n'être qu'au Prince de Sparte à quelque prix que ce fût : elle lui fit tenir un billet, dans lequel elle lui détailloit les moyens de l'enlever, & lui aſſignoit l'heure où il paroiſſoit poſſible de faire réuſſir ce projet. Nous ſuivîmes ces diſpoſitions, & tout fut prêt pour la nuit indiquée. Mais qui pouvoit prévoir les malheurs qui alloient accompagner cette entrepriſe ! Le Prince de Lesbos, honteux de ſa défaite, & déſeſpérant d'obtenir la main d'Ariathis, autrement que par la force, ſe préparoit de ſon côté à l'enlever. Lorſque

nous arrivâmes au Palais, il la tenoit dans ses bras, & s'efforçoit de l'arracher de son appartement. Mon Maître, instruit de ce qui se passe par les cris de la Princesse, met l'épée à la main, & fond sur le ravisseur, qui le reçoit avec le courage & l'audace qu'inspirent toujours le désespoir. Dans ce moment, le Roi de Corinthe accourt, suivi de ses gardes, & reçoit le coup que le Prince de Lesbos veut porter au Prince de Sparte. Mon Maître, dont l'épée vient d'être brisée, arrache celle de l'assassin, & la lui plonge dans le cœur. Mais comme l'obscurité régnoit dans l'endroit où se passoit cette affreuse scene, les gardes se jeterent sur le Prince de Sparte, le désarmerent, & crurent s'être assurés du meurtrier du Roi. Quel parti devois-je prendre? mourir pour le Prince de Sparte, ce n'étoit pas le sauver. Ariathis étoit évanouie; je me déterminai à la transporter dans le vaisseau préparé pour notre fuite, comme

un otage qui me répondroit de la vie de mon Maître. Je fis lever l'ancre aussi-tôt; & m'arrêtant à quelque distance de la côte, j'envoyai un exprès au Prince de Sparte, pour prendre de lui des ordres sur la conduite que je devois tenir. Le Spartiate ne le put voir; les Ministres du Roi assassiné l'avoient déjà plongé dans un affreux cachot. Ils répondirent qu'ils alloient instruire son procès, & le condamner au supplice que méritoit le crime énorme dont il venoit de se souiller; & qu'à l'égard d'Ariathis ils la déclareroient incapable de posséder jamais la couronne de Corinthe, comme complice de l'assassinat de son pere. Ariathis, lorsqu'elle fut revenue de son évanouissement, n'entendit pas sans frémir qu'elle étoit accusée d'un complot abominable. Elle vouloit retourner à Corinthe, & entreprendre de se justifier; mais je trouvai le moyen de la convaincre que c'étoit se perdre, sans espoir de sauver son

amant, & je la déterminai à aller demander des secours à Sparte. Nous espérions nous y rendre bientôt, lorsque notre vaisseau a été attaqué par des Géans qui demeurent dans cette Isle où nous allons aborder, & dont ils ont fait un repaire de Pirates. Ils se sont emparés de notre bâtiment, & m'ont abandonné au gré des flots dans cette chaloupe, où immanquablement j'aurois péri, si le Ciel ne vous eût envoyé à mon secours. Au reste, je ne vous dissimule point que vous avez à combattre de dangereux ennemis. Quoiqu'ils ne composent qu'une seule famille, elle est nombreuse & redoutable. Ils ne se sont établis dans cette petite Isle, qui n'est, à le bien prendre, qu'un rocher aride entouré d'écueils, qu'après en avoir exterminé les pauvres habitans; & ne craignant pas d'être poursuivis par les gros vaisseaux, qui connoissent les dangers de cette plage, ils enlevent impunément tous les médiocres bâtimens que

leur malheur fait passer à la vue de l'Isle.

Ce récit de l'Ecuyer Iphitas ne fit qu'enflammer de plus en plus le courage de Gérard. Tout se trouvoit réuni à son gré dans cette entreprise; la gloire, qui suit le succès dans les aventures périlleuses, la satisfaction de rompre les fers d'une Princesse infortunée, & l'espérance de la rendre à son amant, à qui il se flattoit déjà de pouvoir sauver la vie.

On aborda à l'Isle des Géans, & Gérard ayant mis pied à terre, monta sur son bon cheval, & tirant du fourreau *courageuse*, cette excellente épée qu'il tenoit des mains de Charlemagne, il ordonna à Iphitas & à son Ecuyer Fidenor de le suivre aussi à cheval. Ils n'avoient pas encore fait cent pas, qu'ils apperçurent environ trente Géans, armés de toutes pieces, à la tête desquels il y en avoit un d'une taille effrayante par sa hauteur, & qui paroissoit com-

mander aux autres. Gérard s'arrêta pour les considérer, & à l'instant il s'en détacha un de la troupe, qui, arrivant à la portée de la voix, leur cria que le formidable Fromidor, Souverain de cette Isle, indigné de l'audace des trois nains qui se présentoient devant lui, dans son indignation, les avoit dévoués à la mort, mais que, réfléchissant combien la générosité & l'humanité ajoutoient de lustre au regne d'un Prince tout-puissant, il faisoit grace à l'un des trois coupables, & se contenteroit de deux victimes; qu'ainsi ils pouvoient tirer au sort, qui détermineroit lequel d'entre eux seroit épargné. Pour toute réponse, Gérard s'élança sur l'insolent plénipotentiaire, & lui coupa la tête. Alors on vit s'ébranler l'escadron des Géans. Le Chef leur ordonna d'avancer en demi-cercle, afin d'envelopper ses trois ennemis; & la lance en arrêt, il poussa son cheval sur Gérard. Le fils de Doolin commanda à Iphitas & à

Fidenor d'arrêter dans leur course ceux qui se présenteroient les premiers à droite & à gauche, & il courut à toute bride au devant de Fromidor. Leur combat fut long ; mais le cheval du Géant ayant été blessé, il entraîna son maître dans sa chute, & d'un coup de *courageuse*, Gérard brisa son armure de tête, & lui donna la mort. Le Chef tué, les autres Géans, ses freres & ses fils, ne furent pas difficiles à vaincre. On ne fit grace à aucun, & tous mordirent la poussiere.

Les vainqueurs n'eurent rien de plus pressé que d'entrer dans une vaste caverne qui servoit d'habitation à ces dangereux Pirates. Ils y trouverent la Princesse Ariathis & vingt autres Dames Grecques, qui gémissoient déjà depuis quelque temps dans les prisons de ces monstres. Ce qui étoit resté d'habitans dans l'Isle après le massacre qu'ils en avoient fait, leur servoit aux plus vils emplois, & passoient dans les chaînes

le temps qu'ils n'étoient pas employés aux travaux domestiques. Gérard les remit en liberté, & leur rendit la possession de l'Isle, dont ils avoient été précédemment les maîtres & les Cultivateurs : puis s'adressant à Ariathis ; » Je connois toutes vos infortunes, Madame, lui dit-il, & vous ne douterez point que je les partage, quand vous saurez quelle étroite amitié me joint au Prince de Sparte ; mais il est en danger de la vie, & exige de moi de prompts secours. C'est à Sparte que nous pouvons les trouver. Partons & remettons à des temps plus heureux les témoignages réciproques de notre sensibilité «. Ariathis lui fit en deux mots ses remercîmens, & fut s'embarquer avec ses compagnes d'esclavage, qui n'avoient de parti à prendre que celui de se rendre à Sparte, pour de là retourner dans leurs pays. Les habitans de l'Isle des Géans, délivrés de leurs persécuteurs, & riches de leurs dépouilles, ne virent partir

Gérard qu'à regret, & firent des vœux pour l'heureux ſuccès de ſes entrepriſes.

Le vaiſſeau aborda ſans aucune fâcheuſe aventure ſur la côte la plus prochaine de la ville de Sparte, où le Prince de Lacédémone venoit d'arriver, après avoir terminé glorieuſement une guerre contre le Tyran de Samos. Il y avoit huit ans que cet uſurpateur, parent du légitime Roi Léonide, avoit fait révolter les Argiens contre ce Prince, qui s'étoit vu obligé de fuir avec ſon épouſe & ſon fils à la mamelle, & dont depuis ce temps on n'avoit pas entendu parler. Ce Tyran s'étoit placé ſur le trône de Samos, & fier de ſes richeſſes & du nombre de guerriers qu'il entretenoit à ſa ſolde, avoit tenté de faire des conquêtes ſur le royaume de Sparte : le Prince de Lacédémone, frere du Prince de Sparte priſonnier à Corinthe, avoit été chargé par le Roi leur pere, de s'oppoſer aux déprédations du Tyran de Samos ; & non content de

l'avoir éloigné des frontieres de Sparte, il l'avoit poursuivi jusque dans sa Capitale; & après l'avoir prise, il l'avoit obligé de se rendre à discrétion. Le Roi de Sparte ne prétendit point à ajouter à ses Etats ceux de Samos; il déclara au contraire qu'il les restitueroit volontiers au légitime Souverain ou à son fils, si l'un des deux se faisoit reconnoître.

Le Prince de Lacédémone, ami de Gérard comme son frere le Prince de Sparte, arrivoit de cette expédition, lorsqu'Ariathis, sa belle sœur, lui fut présentée par le fils de Doolin. L'amitié qu'il avoit pour son frere ne lui permit pas de différer un moment de voler à son secours; il en obtint la permission du Roi son pere; & les mêmes troupes qui venoient de faire sous ses ordres la conquête de Samos, s'embarquérent aussi-tôt pour aller assiéger la forte ville de Corinthe. Ariathis, le cœur rempli d'espérance & de crainte, suivit ses

vengeurs, pour reprendre la vie dans les bras de son époux, ou pour expirer sous les murs de sa Patrie, si un Arrêt inique lui avoit ravi le jour.

Les Corinthiens s'étoient attendus à la guerre, & quoiqu'ils eussent nommé un Chef qui aspiroit à la couronne, ils n'avoient pas osé faire périr le Prince de Sparte, qui, en cas qu'il ne leur fût pas possible de résister à l'ennemi dont ils venoient de provoquer la haine, devoit être, sinon l'arbitre, au moins un des instrumens de la paix. Ils tenterent vainement de troubler le débarquement des Spartiates; dès le second jour il fut achevé, & leur camp assis dans la plaine, vis-à-vis celui des Corinthiens, qui avoient le leur sous les murs de la ville.

Pour prévenir l'effusion du sang, le Prince de Lacédémone chargea Iphitas d'aller redemander son frere au Conseil de Corinthe, & de lui déclarer, qu'à moins qu'il ne remît la couronne

ſur la tête de la Princeſſe Ariarhis, il devoit s'attendre à tous les malheurs qui ſuivroient la guerre injuſte qu'ils ſe propoſoient de ſoûtenir. On s'attendoit à la réponſe qu'alloient faire des Miniſtres ſoumis à un Chef qui aſpiroit au trône. Ils dirent que, pleins de confiance dans la bonté de leur cauſe, ils ne doutoient pas que le Ciel conduiroit leurs bras vengeurs pour punir une fille coupable & un Prince barbare, qui avoient eu l'inhumanité de tremper leurs mains dans le ſang d'un pere & d'un Roi. Quelle que fût l'éloquence d'Iphitas, il ne lui fut pas poſſible de tirer une autre réponſe du Conſeil de Corinthe, & deux heures après, la bataille s'engagea & fut des plus funeſtes au parti le moins juſte. Les débris de l'armée ſe ſauverent dans la ville, & de part & d'autre on ſe prépara à ſoutenir & à pouſſer le ſiége avec la plus grande vigueur. Cette maniere de combattre plaît peu aux Héros impétueux.

Gérard en vain faisoit proposer aux assiégés de vider la querelle par un combat particulier; personne ne se présentoit, & la force des murailles & des tours de Corinthe ne laissoit pas présumer une capitulation prochaine.

Cependant les vivres commençoient à manquer dans Corinthe, & le désespoir s'emparoit déjà de tous les cœurs. Ariathis demanda en grace à ses défenseurs la permission d'y faire passer des secours : » Quoiqu'injustes & ingrats envers moi, ils sont mes sujets, disoit-elle, & je suis leur mere «. Cet acte de bonté fit effet sur le peuple, & ne contribua pas peu à l'engager de forcer ses Chefs de souscrire à une nouvelle conférence. Elle se tint à une des portes de la ville. Ariathis y parla avec ce ton de simplicité & de vérité, qui ne peut être que l'expression d'une conscience hors de tout reproche. » Peuple, dit-elle, qui m'accusez d'être complice d'un crime qui fait frémir la Nature, je vous pardonne

& je vous plains. Un malheur affreux vous a ravi votre Roi, votre pere; mais pourquoi vous laissez-vous prévenir par l'horrible soupçon, qu'un forfait odieux l'a privé du jour ? Non, ce n'est pas dans votre sein qu'auroit pu naître une fille parricide, & ce n'est point sur les degrés du trône, & dans ces braves Chevaliers qui comptent autant de Héros qu'ils peuvent citer d'ancêtres, qu'on trouve de lâches assassins. Mon pere est mort, hélas! du coup que le Prince de Lesbos vouloit porter à mon époux que vous tenez dans vos fers. Loin que le Prince de Sparte ait été son meurtrier, vous devez le regarder comme son vengeur, puisque l'instant du crime a été celui de la vengeance. Ouvrez les yeux, Peuple que j'aime : rappelez-vous mon amour pour mon pere, mon respect pour les Dieux, mon amitié pour vous, & décidez si un cœur tel que le mien a pu concevoir & devenir complice du crime dont on

a osé me soupçonner. Je vous le répete, une cruelle destinée nous a privés du meilleur des peres. Revenez de votre prévention : rendez la liberté à mon époux ; & si vous ne me jugez pas digne de régner sur vous, je vous remets tous mes droits ; & je vous abandonne à vos remords «.

Le Peuple, à ce discours, fondant en larmes, tomba aux pieds de sa Reine ; les portes de la ville s'ouvrirent. On courut briser les chaînes du Prince de Sparte, qui fut rendu à l'amour & à l'amitié de son épouse, de son frere le Prince de Lacédémone, & de son cher Gérard. Ce dernier fit peu de séjour à la Cour de Corinthe ; après avoir fait ses adieux aux nouveaux Souverains, il remonta sur les vaisseaux du Prince de Lacédémone, qui étoit pressé de ramener ses troupes à Sparte ; mais ce ne fut qu'après avoir eu la satisfaction de voir couronner Roi de Corinthe le Prince de Sparte. Il n'y eut aucune

fête à cette occasion. Les nouveaux Souverains s'occuperent des soins importans de rétablir l'ordre dans le royaume, & de réparer les malheurs de la guerre.

La flotte de Sparte eut pendant quelques jours le vent le plus favorable; mais bientôt un calme absolu l'obligea de jeter l'ancre assez proche d'une petite Isle déserte, d'où l'on voyoit se précipiter dans la mer un ruisseau, qui fournit aux Matelots l'eau dont ils avoient besoin. Tandis qu'ils étoient occupés à ce travail, le Prince de Lacédémone & Gérard remonterent la riviere dans une chaloupe, afin d'examiner le pays. Leur surprise fut grande, lorsqu'ayant tourné quelques roches, ils apperçurent un petit vallon charmant & quelques animaux domestiques qui paissoient tranquillement dans une prairie bordée d'arbres fruitiers. Ayant mis pied à terre, ils suivirent un petit sentier, qui les conduisit à la porte d'une cabane formée de branches entrelacées, & couverte de

feuillages;

feuillages : un vénérable vieillard en sortit ; & quoiqu'il parût étonné de voir des étrangers si près de lui, il ne laissa pas de les inviter poliment à venir se reposer dans sa retraite. Ils y furent reçus par la femme du vieillard, un peu sur le retour, mais qui conservoit encore assez de fraîcheur, & dont les traits réguliers annonçoient que dans sa jeunesse elle avoit pu disputer de beauté avec les plus charmantes personnes de la Grece. Un enfant de neuf ans ou environ, demi-nu, & tel qu'on nous représente l'Amour, étoit auprès d'elle, & l'aidoit à composer des corbeilles avec des brins de joncs.

Pendant que ces bons solitaires étoient occupés à préparer les rafraîchissemens qu'ils vouloient présenter à leurs hôtes, les Princes ne pouvoient se lasser d'admirer l'air de satisfaction & de tranquillité qui étoit répandu sur leur visage, & le ton d'aisance & de noblesse qui accompagnoit toutes leurs actions.

Après qu'ils eurent bu quelques coupes de lait & mangé quelques fruits, Gérard, s'adressant au vieillard, lui demanda par quelle raison ou par quel caprice il avoit choisi ce lieu désert pour son habitation.

» Si j'en avois pu découvrir un, lui répondit le vieillard, absolument inconnu à tous les hommes & hors de leurs recherches, je l'aurois préféré à celui-ci. Le tour de cette petite Isle n'offre qu'une plage aride, hérissée de pointes de rochers; & depuis huit ans que je m'y suis réfugié avec ma femme & mon fils, vous êtes les premiers étrangers qui se soient avisés de remonter la riviere, & qui par ce moyen ayez pu reconnoître ce vallon agréable où j'ai bâti ma cabane. Mais, reprit Gérard, la haine, le mépris pour les hommes ne vous ont pas seuls fait abandonner leur société : ces sentimens, lorsqu'ils ne sont pas motivés, répugnent aux ames droites & honnêtes;

vous n'avez pu être déterminé à prendre ce parti violent, qu'après avoir essuyé de leur part les plus cruelles injustices & éprouvé les plus grands malheurs. Respectable vieillard, confiez-nous vos peines; & s'il est quelques moyens d'en tarir la source, comptez que le Prince de Lacédémone & le fils du vertueux Doolin de Maïence n'épargneront rien pour y parvenir «.

A ces noms, le bon vieillard garda un instant le silence, puis reprenant la parole : » Je vous rends grace, dit-il à Gérard, de vos offres généreuses. Il est trop vrai que des infortunes inouies m'ont forcé de fuir le commerce des humains. Ne me contraignez pas à vous en dire davantage. Pour s'attendrir sur les malheurs de son frere, il n'est pas nécessaire de savoir son nom, & quel poste brillant il a pu occuper dans le monde; il suffit d'être instruit qu'il n'a pas mérité le sort qu'il éprouve. Forcé de fuir ma Patrie, & trop autorisé à

déteſter tous les hommes, dont je ne fais que plaindre les erreurs, n'ayant pour compagnons de ma fuite que ma femme & mon fils encore au berceau, le Ciel m'a conduit dans cette retraite, où nous avons trouvé le repos, qui s'étoit toujours éloigné de nous dans les plus brillans inſtans de notre vie. Nous n'avions rien, exactement rien; ni vivres, ni habillemens, ni inſtrumens de premiere néceſſité, ni la reſſource de l'induſtrie, qui aide les plus malheureux dans les cas déſeſpérés. Le beſoin a été mon maître. Mon amour pour ma femme, ma tendreſſe pour mon fils m'ont prêté des forces. La barque qui m'avoit porté ſur ce rivage, a été briſée. De ſes débris s'eſt élevée la cabane que vous voyez. Mon épée dans mes mains eſt devenue une cognée; les branches qu'elle a abattues, ont ſervi à former mon toit & les autres uſtenſiles de mon ménage. Pendant une année entiere nous avons vécu de fruits ſauvages &

de coquillages, qu'avec crainte nous allions ramasser aux bords de la mer. J'ai tracé pendant ce temps le petit jardin qui entoure mon habitation; j'y ai transplanté des arbres de la montagne, qui m'ont produit, par mon travail, des fruits plus agréables : les racines détachées de ce terrein agreste, sont devenues, sous mes mains, d'un goût moins âpre. Ma femme s'est appliquée à détacher les écorses des arbres, & à en former des filets & des rets. Les uns nous servent à prendre des poissons dans la riviere, les autres à arrêter des bêtes sauvages : ces chevres, dont je viens de vous offrir le lait, ont été prises de la sorte avec leurs petits; & devenus animaux domestiques, vous pouvez les voir bondir dans la prairie. J'ai surpris ces oiseaux, ces pigeons dans leurs nids; je les éleve, & mes cages n'en manquent plus. Cependant nos vêtemens s'usoient, & nous allions être exposés à toutes les rigueurs des

saisons ; ma femme a imaginé de travailler les filamens des écorses des arbres, & ceux de quelques arbustes, & bientôt nous avons eu des habits. Nos chapeaux, nos souliers, nos corbeilles sont de joncs nattés ; nos vases, de bois creusé par le feu ou avec des cailloux aigus ; & les fleurs qui croissent dans les fentes des rochers ou au milieu des herbes de la prairie, ornent maintenant mon parterre. Chaque jour nous nous levons avec le soleil, & nous adressons à l'Etre suprême nos humbles actions de grace ; un travail modéré nous conduit jusqu'à la moitié du jour : après deux heures de repos, nous nous remettons à l'ouvrage ; lorsque les ombres de la nuit viennent nous dérober la lumiere, un souper frugal répare nos forces, & pleins de confiance dans la bonté divine, nous nous abandonnons dans les bras du sommeil. C'est ainsi que nos jours coulent dans un actif repos ; & si quelquefois notre

corps est fatigué, notre ame est toujours tranquille & exempte de passions violentes. Elle ne connoît plus l'ambition, l'orgueil ni la haine : elle ne laisse plus de prise à la gloire, source également abondante de vertus & de crimes. L'Univers n'est plus rien pour nous. Le souvenir de notre vie passée ne se présente à nous que comme un songe qu'un jour pur doit faire évanouir, & nous attendons la mort, comme le terme d'un voyage qui doit nous conduire au bonheur «.

En prononçant ces derniers mots ; quelques larmes s'échapperent des yeux du vieillard. Sa femme l'embrassa tendrement, & leur fils joignit ses naïves caresses à celles de sa mere. Les Princes marquerent à cette respectable famille combien le récit qu'ils venoient d'entendre les avoit attendris; mais le Prince de Lacédémone, qui, pendant qu'il avoit duré, s'étoit appliqué à suivre tous les mouvemens du vieillard, ayant

conçu quelques soupçons sur la qualité de ces solitaires, tenta de les approfondir.

» Je ne suis point étonné, dit-il au bon vieillard, qu'un homme, accablé par les revers de la fortune, lassé du monde & de ses injustices, prenne le parti violent de se soustraire à la société : il n'a de compte à rendre qu'à lui seul sur les moyens qu'il prend pour assurer son bonheur; mais cet homme est mortel. S'il a une compagne à laquelle il soit réellement attaché; s'il a un fils en bas âge qui réclame ses secours paternels : ne m'avouerez-vous pas que cet époux, ce pere se rend coupable envers eux, en risquant de les laisser, par son trépas, en butte à tous les maux qui assiégent l'humanité ? Pardon, vénérable vieillard, ajouta le Prince de Lacédémone, si ces réflexions contredisent vos idées; les objets intéressans que j'ai devant les yeux me les ont suggérées. Pourquoi accumuler les

infortunes ſur ces têtes innocentes? Vous devez aux hommes pervers que vous avez quittés, l'exemple de vos vertus; vous devez à votre épouſe plus que les efforts que vous avez faits pour écarter d'elle les premiers beſoins dans ce déſert; vous devez à votre fils de tout entreprendre pour reprendre une couronne à laquelle il doit ſuccéder, & que ſans doute on vous a injuſtement ravie...... Que dites-vous, Prince, s'écria le vieillard?..... Ne diſſimulons plus, Seigneur, reprit vivement le Prince de Lacédémone, vous êtes le malheureux Léonide, Roi de Samos. Mais conſolez-vous, Prince, vos malheurs ſont finis. L'uſurpateur de votre trône eſt dans les fers du Roi mon pere, qui par mes mains ne s'eſt emparé de votre royaume que pour vous le rendre, ou à vos légitimes héritiers. Providence, je t'adore, dit Léonide en levant les mains au ciel «!

Le Prince de Lacédémone expliqua

au Roi de Samos la cause, les circonstances & les succès de la guerre qu'il avoit entreprise contre l'usurpateur de son trône; il se détermina à le suivre à Sparte, où on lui donneroit une escorte pour le reconduire dans ses Etats. » Je consens à vous suivre, dit Léonide; & je sens que je dois à mon épouse & à mon fils le grand sacrifice que je vais faire. Mais, Princes, ne croyez pas que je sois ébloui du suprême rang où je vais remonter. Ce n'est point sous la pourpre que réside le bonheur. Les Rois qui n'ont en vue que celui de leurs sujets, sont peut-être les moins heureux; & s'il est une vraie félicité sur la terre, je l'aurois goûtée dans cette solitude auprès de mon épouse & de mon fils, sans l'idée accablante que vous avez réveillée en moi, que ma mort les laisseroit sans soutien «.

Cette illustre compagnie entra dans la chaloupe : on descendit promptement la riviere, & l'on regagna la flotte,

qui mit à la voile par un vent frais, & aborda quelques jours après les côtes de Sparte, dont le Roi s'empressa de tenir au Souverain de Samos la parole que lui avoit donnée le Prince de Lacédémone. Gérard remonta sur son navire, & ordonna qu'on prît la route d'Aldene, où il devoit retrouver son cher Aldeno, qui avoit dû s'occuper à lui rassembler une armée pour passer en Egypte.

Tandis que Gérard vogue à pleines voiles sur la Méditerranée, instruisons nos Lecteurs des causes qui rallumerent la guerre entre les Chrétiens & les Idolâtres. On se rappelle le combat au pied de la Roche Egarée, où Agaris, Roi d'Egypte, fut blessé & devint prisonnier d'Orsaire. L'Empereur Grec n'abusa pas de sa victoire : il accorda la vie & la liberté à son ennemi; mais dans le traité de paix que ces deux Souverains signerent, il fut stipulé que le Roi d'Egypte restitueroit à l'Empereur

Grec le royaume de Jérusalem & toutes ses dépendances. Ces clauses furent remplies avec exactitude, & Gérard prit possession pour Orsaire de ce pays si cher aux Chrétiens; mais Agaris ne tarda pas à se repentir de cette cession, & fit sourdement toutes les dispositions nécessaires pour reprendre un pays que des circonstances fâcheuses l'avoient forcé de céder. Il appela auprès de lui à Damas tous les Magiciens & les Enchanteurs de ses Etats, & leur ordonna de lui apprendre quelle devoit être l'issue de la nouvelle guerre qu'il vouloit entreprendre.

Pendant ce temps, la méchante Fée Morgane, qui protégeoit les Païens, & dont la haine contre Gérard augmentoit, par le peu de succès qu'avoient eu ses tentatives pour le perdre, consultoit ses livres sur les moyens d'assurer sa vengeance. Ils l'instruisirent des dispositions guerrieres d'Agaris; & aussitôt elle se transporta auprès de l'En-

chanteur Tartaron ſon ami, afin de concerter enſemble par quel artifice ils pourroient venir à bout de leurs pernicieux deſſeins. Tartaron ſe chargea de paſſer à Damas & d'y inſtruire les Enchanteurs Egyptiens de la réponſe qu'ils devoient faire à la demande de leur Maître. En effet, ils lui dirent que, ſuivant ce qu'ils avoient lu dans les aſtres, jamais circonſtance ne s'étoit montrée auſſi favorable pour rétablir ſa gloire flétrie par le traité de la Roche Egarée; que la fortune de l'Empire des Grecs étoit attachée à la préſence de Gérard, qui, arrêté en France par le Deſtin, ne pourroit venir au ſecours d'Orſaire, & perdroit bientôt la vie dans la ville de Laon. Cette prédiction parut ſi claire & ſi formelle à Agaris, qu'il ne fit aucun doute que la victoire ſe rangeroit infailliblement ſous ſes drapeaux, s'il attaquoit Orſaire. Il envoya des Ambaſſadeurs à tous ſes Alliés, pour leur faire part de ſes deſſeins, & pour les

inviter à envoyer promptement à son armée les secours qu'ils lui devoient. De son côté il rassembla toutes ses troupes dans les plaines de Damas, & se mit à leur tête pour entrer dans le royaume de Jérusalem, dont, sur la foi des traités, le Gouverneur Grec se croyoit à l'abri de toute invasion.

Revenons à Aldeno. Son amitié pour Gérard ne le lui faisoit point perdre de vue. Il avoit su par ses conjurations, & au moyen de ses liaisons avec le lutin Friquemoue, qui, quoique libre, le reconnoissoit toujours pour son maître, les pernicieux projets d'Agaris contre l'Empereur de Constantinople; & il ne doutoit pas que Morgane & Tartaron n'employassent toutes les ressources de leur art à écraser les Chrétiens, & particuliérement à faire périr le fils de Doolin. Le bon Roi d'Ascalot avoit fait part de ses découvertes & de ses craintes à la savante Fée Oriande, qui, aussi intéressée que lui

à soutenir la cause de la Chrétienté & celle de Gérard, lui avoit promis qu'il la trouveroit toujours au besoin. C'est ce qui avoit engagé Aldeno à presser le voyage de Gérard, & à chercher les moyens de lui rassembler une armée capable d'empêcher les Païens de s'emparer du royaume de Jérusalem & de ravager l'Empire des Grecs, comme Agaris en avoit formé le projet. En peu de temps il réunit sous ses ordres trente mille soldats & six cents Hommes d'armes, outre un grand nombre de Seigneurs de Bourgogne, d'Auvergne, d'Italie & d'Allemagne, qui s'empresserent de se joindre à lui pour obtenir l'honneur de combattre les Infideles sous ses drapeaux. Cent vaisseaux, fournis par les Génois & les Vénitiens, servirent à porter ces guerriers & une quantité prodigieuse de munitions de toute espece au port d'Almalosse; & de là prenant la haute mer & traversant le Bosphore, la flotte aborda sans accident

à l'Isle Enchantée. Ce fut là, qu'après avoir fait la revue de son armée, le Roi d'Ascalot attendit l'arrivée de son cher Gérard.

Nous l'avons laissé dirigeant sa route vers les côtes d'Egypte : mais lorsqu'on a le moins lieu de s'y attendre, le vent tombe, les voiles deviennent inutiles; vainement le Matelot agite ses rames, la mer est calme, & le vaisseau reste immobile; cependant, à la portée de la vue, les vents sifflent, le tonnerre gronde, & les vagues de tous côtés s'élevent jusqu'aux cieux. C'étoit un enchantement de Morgane & de Tartaron, par lequel ils espéroient retarder l'arrivée de Gérard, & donner au Roi d'Egypte le temps de faire des conquêtes, tandis que l'armée d'Aldeno se consumeroit sur la plage de l'Isle Enchantée. L'audace, le courage ne peuvent rien contre de pareils obstacles; Gérard étoit désespéré, mais Oriande veilloit sur lui. Elle découvre par ses livres la méchan-

teté de Morgane : elle en instruit Aldeno, & bientôt Friquemoue est envoyé pour détruire les enchantemens de Tartaron ; mais les charmes de ce Magicien ne sont pas faciles à dissiper. Il a à ses ordres des milliers de lutins, à qui il a communiqué le pouvoir de commander aux élémens : tandis que les uns tiennent la mer dans une inactivité insurmontable, d'autres élevent autour du vaisseau des vagues qui forment une barriere impossible à franchir. Friquemoue ne croit pas l'enchantement aussi difficile à détruire que Tartaron a pu le prévoir. Il fait tomber sur les Esprits infernaux une pluie de soufre enflammé, qui les brûle sans les consumer. Ceux-ci se plongent dans la mer, pour échapper à ces torrens de feu ; mais bientôt obligés d'en ressortir, ils se retrouvent exposés aux mêmes douleurs auxquelles ils ont essayé de se soustraire. Dans cette extrémité, ils tentent de submerger le vaisseau, en faisant tomber dessus une

grêle d'une grosseur effroyable; mais Friquemoue prévient leur dessein en couvrant le navire d'un toit d'airain, qui rejette au loin dans les flots les grêlons qui le frappent. Ce combat surprenant dura plusieurs jours, sans que Gérard & l'équipage, qui en étoient les spectateurs, pussent déterminer lequel des deux partis obtiendroit la victoire: mais vers la fin de la quatrieme journée, on vit paroître en l'air deux chars éclatans; l'un portoit Morgane & l'Enchanteur Tartaron, & dans l'autre on reconnoissoit Oriande & le bon Aldeno. Chaque char avoit à sa suite une armée d'Esprits infernaux, qui commencerent un combat terrible, que le soleil, en se couchant, ne vit cesser que par la fuite des guerriers fantastiques de Morgane & de Tartaron.

En parcourant les Histoires anciennes, on voit qu'il est parlé de batailles apperçues dans le ciel, que les Philosophes ont regardées comme un jeu de

la Nature, & du choc & de la division des nuées, par le plus ou moins de vent, & plus particuliérement encore comme les effets d'un cerveau foible & d'un caractere superstitieux, dont l'œil croit voir ce qu'une imagination troublée lui trace. Voilà la vérité exposée dans tout son jour : ces combats sont réels, & livrés par les Esprits infernaux dont le Monde est rempli, & auxquels commandent les Enchanteurs & les Magiciens. Plusieurs vaisseaux qui étoient alors en mer, observerent cette bataille, & en furent porter la nouvelle à Constantinople & dans les autres pays où ils aborderent. Les Peuples en tirerent des conjectures affreuses pour leur tranquillité. Elle fit frémir l'Empereur Grec sur son trône. La terreur s'empara du Roi d'Egypte : toutes les Puissances armerent, pour prévenir les malheurs dont elles se croyoient menacées. Cependant il n'y eut ni bouleversement dans la Nature, ni embrasement, ni famine, ni

peste, ni tremblemens de terre; la victoire accompagna les armes de l'Empire Grec; & si les malheurs de la guerre affligerent l'Egypte, ce fut parce que son Prince fut un perfide qui manqua à la foi des traités; & l'on n'avoit pas besoin de remarquer des signes extraordinaires dans le ciel, pour annoncer qu'un Roi qui provoquoit injustement un Allié redoutable, seroit puni de sa témérité.

Rien ne s'opposant plus au voyage de Gérard, il ne tarda pas à arriver à l'Isle Enchantée où Aldeno s'étoit déjà rendu, & qui lui raconta tout ce que la Fée Oriande & lui avoient fait pour le délivrer des enchantemens de Morgane & de Tartaron. Gérard lui en témoigna sa reconnoissance; mais il gémit en même temps de ce que la valeur ne pouvoit rien pour surmonter de pareils obstacles. On fit dès le jour même la revue de toute l'armée, qui se trouva forte de cent soixante mille soldats, de six mille Hommes d'armes, & de plus de cinq

tents Chevaliers d'un courage éprouvé. Ceux qui avoient été chargés par Aldeno de prendre des informations sur les forces d'Agaris, rapporterent que son armée montoit à plus de deux cent mille hommes; qu'il en avoit détaché une partie pour reprendre le royaume de Jérusalem, dont la Capitale venoit de se remettre sous sa puissance, & qu'il n'espéroit pas moins, après avoir battu les troupes qu'il savoit qu'on devoit lui opposer, que de conquérir l'Empire des Grecs, suivant la prédiction de ses Astrologues. Quelques prisonniers instruisirent les Chrétiens qu'Agaris avoit nommé pour son Amiral le Roi de Phénicie son Allié, & que ce Prince étoit avec deux cents voiles à l'embouchure de l'Euphrate, n'attendant que ses ordres pour cingler vers la Thrace.

Cet avis important engagea Gérard à tenir conseil, pour déterminer ce qu'il y avoit à faire dans cette circonstance.

On résolut d'aller à l'ennemi, & aussitôt l'armée s'embarqua. Aldeno rangea sa flotte en pointe, & monta sur la galere qui devoit prendre le commandement de l'avant-garde. Doon de Nantheuil & Gérardin de Champagne se mirent à la tête de deux divisions, formées chacune de dix vaisseaux. Pour Gérard, comme Général, il ne prit point de poste, & monta une galere légere, qui devoit le conduire par-tout où le danger seroit pressant.

On partit à la rame, & ayant gagné le dessus du vent, on découvrit l'ennemi, & l'on cingla vers lui. Le Roi de Phénicie voyant arriver l'armée navale des Chrétiens, envoya un bâtiment léger pour la reconnoître; mais l'Officier qui le commandoit, n'ayant pu tourner la flotte, & n'ayant vu que le front étroit qu'elle présentoit, rapporta qu'elle étoit composée de peu de vaisseaux, qu'il seroit facile d'envelopper & de détruire. Ce rapport enflamma le

courage du Roi de Phénicie, brave Chevalier, mais présomptueux, qui fit aussi-tôt le signal de donner sur les Chrétiens. Gérard ne fut point intimidé de cette manœuvre. Il ordonna à sa galere, dont l'éperon étoit d'acier tranchant, de courir sur le bâtiment qui étoit à la tête de l'avant-garde des Sarasins. Celui-ci fut ouvert, & trois autres qu'il joignit ne furent pas plus ménagés. L'ennemi, cruellement maltraité par cette attaque à laquelle il ne s'attendoit pas, prit la fuite, & une partie ne dut son salut qu'au corps de réserve du Roi de Phénicie, qui couvrit sa retraite. Quatre-vingts vaisseaux resterent au pouvoir des Chrétiens, & un pareil nombre fut coulé à fond. Le dessein de Gérard étoit de poursuivre sa victoire; mais Aldeno lui fit entendre qu'il étoit toujours dangereux de réduire son ennemi au désespoir, & qu'il seroit plus prudent d'attendre au lendemain pour recommencer le combat.

Sa bonne fortune lui ôta cette satisfaction; car à la pointe du jour quelques déserteurs vinrent l'avertir que le Roi de Phénicie étoit mort dans la nuit, des blessures qu'il avoit reçues pendant la bataille, & que l'Amiral qui lui succédoit, ne se croyant pas assez fort pour défendre le passage du fleuve, s'étoit retiré avec les débris de sa flotte. Gérard bénit le Ciel de ces premiers avantages. Il fit assembler tous les soldats & Matelots qui avoient été faits prisonniers pendant & depuis l'action, & généreusement il leur offrit la liberté, ou de prendre parti dans ses troupes. Il n'y en eut aucun qui refusât de le reconnoître pour Général, & cette bonté lui valut autant de soldats courageux & de sujets fideles qu'il avoit compté de captifs.

Pendant que l'armée se remettoit de ses fatigues, & qu'il arrivoit quantité de rafraîchissemens de l'Isle Périlleuse, Aldeno voloit à Constantinople pour instruire

instruire Orsaïre des succès de Gérard, & lui demander des secours capables de terminer une guerre d'où dépendoit le repos de toutes les Nations Chrétiennes. On peut aisément se figurer la joie de l'Empereur Grec, au récit du Roi d'Ascalot. Il apprenoit en même temps & le péril dont il avoit été menacé, & la défaite de son ennemi. Ses ordres furent aussi-tôt donnés pour mettre à l'instant sa flotte en mer, & pour rassembler son armée de terre, dont il promit de prendre lui-même le commandement; ensuite ayant tiré Aldeno en particulier, il se fit raconter tout ce qui étoit arrivé à Gérard depuis qu'il avoit perdu l'espérance de le voir son gendre par la mort de la Princesse Fézonne. Le Roi d'Ascalot le contenta sur tous ces objets, & ajouta infiniment à sa satisfaction, lorsqu'il lui fit part des lettres de Gérard qu'il venoit de recevoir par un Officier de l'armée, par lesquelles il apprenoit que le fils de

Sa bonr
tion ; c
déserte
Phéni
bleſſu
batail
doit
défe
reti
rarc
tag
M
ni
ne
d
r
c
l

...aire Orfaire des fuccès de [illegible]
lui demander des fecours [illegible]
terminer une guerre [illegible]
...pes de toutes les [illegible]
...es. On peut aifement [illegible]
de l'Empereur Grec, [illegible]
d'Afcalot. Il [illegible]
...de péril dont [illegible]
[illegible]
Le Roi [illegible]
[illegible]
...es, &

Doolin, ayant partagé ses troupes en deux corps, en avoit débarqué un sur le rivage, tandis que l'autre, resté sur les vaisseaux, remontoit l'Euphrate, & chassoit devant lui la flotte Egyptienne. Ces bonnes nouvelles accélérerent encore les préparatifs des Grecs, & Aldeno partit avec soixante vaisseaux remplis de troupes & de munitions, pendant que l'Empereur Orsaire se mettoit en marche par terre avec cent mille soldats.

Cependant Agaris recevoit de tous côtés des avis affligeans. Il fut instruit en même temps de la défaite d'une partie de son armée navale, de la fuite de ses autres vaisseaux devant l'ennemi, & de l'entrée par terre de Gérard dans son pays. Ce fut alors qu'il eut lieu de se repentir d'avoir accordé quelque confiance aux prédictions de ses Magiciens. Il en condamna plusieurs à la mort, pour l'avoir trompé; mais le mal étoit fait, & le sang des imposteurs ne pouvoit

arrêter celui qui couloit journellement sous le fer de l'ennemi.

Les rapports que l'on faisoit chaque jour au Roi d'Egypte, étoient de plus en plus désespérans. Il réunit toutes ses forces dans la plaine de Rama, & il s'y rendit pour en faire la revue. Il trouva son armée forte encore de cent quatre-vingt mille fantassins, de huit mille Hommes d'armes, & de plus de trente mille de cavalerie légere, presque toute composée de Numides & de Parthes, terribles lorsqu'ils forment une attaque, & plus dangereux quand ils feignent de fuir & lancent leurs fleches en courant. Ce formidable corps de bataille étoit soutenu par deux cents éléphans, qui portoient des tours, dans chacune desquelles se plaçoient vingt Chevaliers armés de toutes pieces, & par une artillerie nombreuse. Agaris étoit au centre de cette armée avec dix Rois ses Alliés, un grand nombre de Princes tributaires, quatre Bassas, six Califes, &

il avoit pour sa garde particuliere trente mille Chevaliers Turcs, dix mille hommes d'infanterie Egyptienne, & douze mille Arabes. Ce fut avec ces forces qu'il marcha au devant de son ennemi.

L'armée des Chrétiens n'étoit pas à beaucoup près aussi forte, malgré le secours de Grecs que venoit de lui amener Aldeno; mais Gérard comptoit plus sur la valeur de ses troupes dans un combat, que sur leur nombre. Ne quittant pas les bords de l'Euphrate pour être toujours à portée de sa flotte, & observant de faire sonder tous les défilés par lesquels il devoit passer, il arriva sans aucun échec en présence des Païens. Le brave & impétueux fils de Doolin auroit bien désiré livrer bataille à Agaris dès le lendemain; mais le prudent Aldeno modéra cette dangereuse vivacité, & le fit consentir à harceler l'ennemi jusqu'à ce qu'on trouvât l'occasion de le défaire complétement. Les deux camps

étoient si proches l'un de l'autre, que les postes avancés pouvoient se parler, & que chaque jour les injures dont ils s'accabloient réciproquement, occasionnoient, malgré les ordres des Généraux, des combats singuliers où les Chrétiens remportoient presque toujours l'avantage.

Aldeno auroit voulu terminer cette guerre sans une grande effusion de sang. Son premier objet étoit le repos de la Chrétienté; le second, le mariage de Gérard avec Améline, qui ne pouvoit qu'être retardé tant qu'elle dureroit. Dans un conseil qu'il fit tenir en présence de Gérard, il proposa d'envoyer des Députés à Agaris pour lui offrir la paix à des conditions honorables aux deux partis. Cet avis fut approuvé, & les Députés partirent avec les instructions nécessaires. Le brave Gérardin de Champagne fut chargé de porter la parole. Lorsqu'il parut devant Agaris, ce Roi étoit environné des Rois ses Alliés,

& de tous les Généraux de ſon armée : » Roi d'Egypte, lui dit-il, je viens te rappeler les ſermens que tu as faits en ſignant le dernier traité de paix avec le puiſſant Empereur Orſaire. Il a été la regle des actions des Chrétiens juſqu'à ce jour ; & ſi tu ne l'avois pas rompu, le ſang humain n'auroit pas inondé la terre. Tu éprouves tous les maux qu'entraîne le manquement de foi. Ta flotte anéantie, tes légions détruites, & tes pays occupés par nos troupes victorieuſes, t'annoncent qu'il eſt des maux encore plus à craindre pour toi. Mais les Chrétiens ſont généreux : avant d'en venir à une bataille, qui ſans doute décideroit en leur faveur du ſort de l'Egypte, ils t'offrent la paix & leur amitié. Remets entre leurs mains le royaume de Jéruſalem, qu'injuſtement tu viens d'envahir ; & pour aſſurer la bonne intelligence entre nous, accorde ta fille en mariage à notre brave Chef Gérard de Maïence, dont tu as éprouvé la valeur

au pied de la Roche Égarée. Je te donne deux heures pour te résoudre «. Après ces dernieres paroles, Gérardin de Champagne se retira & fut attendre sous une tente qui avoit été dressée pour le recevoir, la réponse du Monarque Egyptien. Elle fut insultante & audacieuse. Agaris, loin de vouloir souscrire à une paix raisonnable, ne prétendoit pas à moins qu'à faire passer sous le joug l'armée des Chrétiens, à la renvoyer honteusement en Europe, & à garder cent Chevaliers en otage, pour sûreté que les Grecs ni les François n'entreprendroient jamais de reprendre le Royaume de Jérusalem, ni de porter la guerre dans ses Etats & dans ceux de ses Alliés. A l'égard du mariage de la Princesse Améline avec le fils de Doolin, nous rougirions de rapporter les termes dont il se servit pour désapprouver cette alliance.

Lorsque Gérardin de Champagne rendit compte au Conseil de guerre du

peu de ſuccès de ſon ambaſſade, il s'éleva un murmure affreux dans l'aſſemblée; & ſans le reſpect qu'on avoit pour Aldeno, tous les guerriers auroient couru aux armes, & auroient été fondre tumultuairement ſur l'armée Egyptienne. Gérard étoit le plus irrité. Il n'avoit ſouffert que l'on fît aux Païens des propoſitions de paix, que par égard pour le Roi d'Aſcalot; & ſe voyant accablé de mépris, il n'y avoit point d'extrémité où il ne fût capable de ſe porter pour en tirer vengeance. Dès le même jour les Numides vinrent inſulter le camp des Chrétiens, & furent repouſſés avec beaucoup de perte, parce qu'on leur oppoſa un corps de Gendarmes, dont les armures étoient à l'épreuve des fleches. Il y eut enſuite pluſieurs combats de ſix contre ſix, toujours au déſavantage des Egyptiens. Les Turcs, les Arabes qui ſe préſentoient au milieu des deux camps pour rompre des lances, ne pouvoient tenir contre l'agilité,

l'adresse & le courage des François & des Grecs ; mais Gérard n'étoit point satisfait, il auroit voulu en venir à une bataille générale, ou, se voyant forcé de suivre les avis prudens d'Aldeno, mesurer au moins ses armes avec celles d'Agaris dans un combat singulier : il lui en fit faire inutilement la proposition ; ses Magiciens, excités par Tartaron & la méchante Morgane, lui faisoient espérer qu'avant peu l'armée Chrétienne seroit détruite par le seul pouvoir de leur art.

En effet, quelques jours après, les Egyptiens décamperent pendant la nuit, & au lever du soleil, les Chrétiens apperçurent la place qu'ils avoient occupée couverte d'eau. On vint faire rapport à Aldeno de cet étrange événement. Il en fut peu effrayé, & commanda aussitôt vingt mille soldats d'élite pour aller s'emparer des gorges & des hauteurs du Caucase, qu'il prévoyoit qu'Agaris avoit dessein de fortifier, pour de là tomber

fur les Chrétiens, qui par ce moyen fe feroient trouvés refferrés entre les eaux de l'Euphrate & les eaux fictives des Magiciens du Roi d'Egypte; car cette inondation du camp n'étoit qu'illufoire, & fi-tôt qu'on en approchoit, elle paroiffoit s'éloigner.

Ce qu'Aldeno avoit ordonné fut ponctuellement exécuté par Gérard, qui voulut lui-même fe mettre à la tête du détachement. Il parvint à prévenir les troupes d'Agaris; & lorfqu'elles parurent, tous les défilés étoient occupés & garnis. Le Roi d'Egypte, outré de ce contre-temps, n'avoit d'autre reffource que celle de reprendre le camp qu'il avoit imprudemment quitté; mais les enchantemens de fes Magiciens venoient d'être détruits par l'art d'Aldeno, & il y trouva l'armée Chrétienne rangée en bataille. L'animofité des foldats, plus que le défir des Chefs des deux partis, fit entamer un combat fanglant, qui bientôt devint général, & dont tour à

tour les Païens & les Chrétiens eurent lieu de craindre l'issue ; mais l'arrivée de Gérard, avec des troupes fraîches, détermina la victoire en faveur des derniers. Le carnage fut affreux, & les éléphans d'Agatis, blessés & effrayés, s'étant jetés dans la mêlée, lui tuerent encore plus de soldats qu'il n'en périt par le fer des François & des Grecs. Gérard cherchoit par-tout le Roi d'Egypte, pour le combattre. Il venoit d'apprendre, que pour attirer dans son parti Narsoreus Roi de Pont, son ancien ennemi, ce Monarque lui avoit promis sa fille Améline en mariage, & l'avoit reconnu son légitime successeur au trône d'Egypte & de Jérusalem ; la colere l'enflamma à tel point, qu'il jura de ne pas revoir le camp des Chrétiens qu'il n'eût Agaris en sa puissance. Il le chercha longtemps ; & l'ayant enfin apperçu, il courut sur lui, en lui criant qu'il eût à se défendre : mais le Roi d'Egypte, au lieu d'accepter le combat qui lui

étoit proposé, prit honteusement la fuite, suivi d'environ une douzaine des siens: Gérard, accompagné seulement de Foulques & de Léopard, deux Chevaliers François, du brave Isembert de la Lande & d'Hardoin le Hardi, deux jeunes Ecuyers que dans cette occasion il arma Chevaliers, poursuivit Agaris pendant l'espace de six heures, sans qu'il lui fût possible de l'atteindre. Le jour commençoit à baisser, les Cavaliers & les chevaux étoient exténués de fatigues, & l'on se trouvoit au pied d'un rocher dont la cime paroissoit menacer les nues, lorsque le fils de Doolin jeta un grand cri : » Nous voilà, dit-il à ses compagnons, à la Roche Egarée où la Providence m'a fait passer les premieres années de ma vie. C'est ici, mes chers amis, que j'ai eu le bonheur de sauver la vie à l'illustre Empereur Orsaire, & que le déloyal Agaris, que nous poursuivons, a juré la paix que traîtreusement il a rompue. Sans doute

le Ciel ne nous a conduits en ce lieu que pour terminer une guerre juste, mais cruelle, par la mort du Roi d'Egypte. Il ne peut nous échapper : je connois tous les détours de ce pays sauvage. Suivez-moi par ce sentier qui mene au haut de la roche, & sachons si le bon Ermite Blandimain respire encore. O mon pere, ajouta-t-il en versant des larmes, quelle joie pour moi, si je puis vous serrer dans mes bras « !

Ce ne fut qu'après des peines infinies qu'ils parvinrent jusqu'à l'ermitage de Blandimain : il vivoit, & remercia Dieu de ce qu'avant de mourir il lui faisoit revoir son cher Fortuné. Le bon Solitaire s'empressa de présenter à ses hôtes quelque nourriture, dont ils avoient un extrême besoin, & il leur prépara lui-même des lits de mousse & de feuillages, sur lesquels l'épuisement de leurs forces les obligea à se jeter, excepté Gérard, qui passa la nuit à raconter à

Blandimain tout ce qui lui étoit arrivé depuis leur séparation. Lorsqu'il fut parvenu au moment de la fuite d'Agaris, le bon Ermite dit à son cher Eleve, qu'il ne faisoit aucun doute que dès le lendemain le Roi d'Egypte seroit en son pouvoir. » Peu avant votre arrivée, lui dit-il, j'ai apperçu une troupe de Cavaliers qui s'engageoit dans les défilés qui conduisent au petit vallon, dont l'autre issue est bornée par les eaux de l'Euphrate. Il faut, à la pointe du jour, embarrasser de branches d'arbres & de quartiers de rochers le premier passage, & aussi-tôt vous emparer du second ; au moyen de cette précaution, votre ennemi ne pourra vous échapper «. En effet, l'obscurité étoit à peine dissipée, que Blandimain & les deux nouveaux Chevaliers commencerent à rouler des pierres dans le défilé & à y précipiter des arbres, qu'avec d'assez grands efforts ils détachoient du haut de la roche, & Gérard, Foulques & Léopard

remonterent sur leurs chevaux, dont la garde avoit été confiée au fidele Ecuyer Fidenor, qui depuis qu'il étoit attaché au fils de Doolin, ne l'avoit quitté en aucune occasion, & ils furent se mettre en embuscade à l'entrée du passage de l'Euphrate. Les Egyptiens, au lever du soleil, traverserent le vallon, afin de gagner les bords du fleuve, où ils espéroient de rencontrer quelques vaisseaux qui les transporteroient à Damas. Ils furent très-étonnés d'appercevoir trois Chevaliers en posture de le défendre, & infiniment plus surpris lorsque Gérard, qui avoit repris dans l'ermitage un de ses anciens arcs, si redoutable aux bêtes féroces, eut, de deux coups de fleches, abattu auprès d'Agaris deux de ses plus vaillans défenseurs. La terreur que lui causa cette attaque subite, ne lui suggéra pas le parti généreux de fondre sur ses adversaires, & de tenter de les forcer à abandonner le passage. Il fit volte-face, & courut à toute bride

pour regagner le premier défilé; mais à peine s'y étoit-il de nouveau engagé, que Blandimain & les deux jeunes Chevaliers recommencerent à rouler des pierres, qui écraserent huit des dix Chevaliers qui restoient au Roi d'Egypte. Obligé de rentrer dans la plaine, il vit venir à lui Gérard, qui lui proposa de vider enfin seul à seul, & à armes égales, leur fameux différend. Nous ne rapporterons point, comme l'a fait l'Auteur de cette Chronique, tous les propos outrageans que vomit Agaris contre le fils de Doolin. Rien ne dégrade plus un guerrier, qui, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, doit savoir se contenir & respecter un ennemi généreux. Nous dirons seulement que l'issue du combat fut favorable à Gérard, & que si, lorsqu'Agaris tomba aux pieds de son vainqueur, celui-ci ne s'étoit pas représenté qu'il alloit ôter la vie au pere de sa Maîtresse, l'Egypte n'avoit plus de Roi. Mais voyant Agaris

abattu, & ſon ſang couler abondamment par la bleſſure que venoit de lui faire ſa bonne épée courageuſe, il ſauta au bas de ſon cheval, & lui délaça promptement la viſiere de ſon caſque, pour lui donner le moyen de reſpirer. *Ah !* s'écria douloureuſement le Roi d'Egypte en reprenant ſes ſens, *chere & bien-aimée Améline, que vous perdez aujourd'hui par la mort qui m'eſt ſi prochaine, de laquelle je n'ai regret aucune choſe, que je vous laiſſe deſtituée de biens, Etats & honneurs que je vous avois dédiés ; & ce qui me grieve davantage, eſt que vous demeurez abandonnée en proie à l'ennemi.* S'il fût reſté quelque ſentiment de vengeance dans l'ame de Gérard, il auroit été diſſipé par le nom d'Améline. Il tendit la main à Agaris : *Ne t'émerveille*, lui dit-il, *Roi d'Egypte, ſi tu as reçeu défaveur en ce conflit pour le regard de ton offenſe, pour laquelle tu as encoureu la juſte punition que*

mérite tout Seigneur qui va contre son serment; néanmoins ne te désespere; car tout ainsi que j'ay esté moyen de ta honte, soutenant le parti de l'Empereur Orsaire que tu as par trop offensé, je t'assure par même occasion, & te promets m'efforcer que de cette guerre ourdie si légérement, une paix perpétuelle sera engendrée entre vous deux. Agaris fut si étonné d'entendre ce discours, qui développoit toute la grandeur d'ame de Gérard, que dans le transport de sa joie, il lui répondit: *Sire Chevalier, votre humanité & grande valeur m'ont tellement gaigné, que vous ne sauriez me requérir chose que je n'accomplisse d'aussi bon vouloir que j'ay ce jourd'hui désiré vous faire perdre la vie.* A ces mots, Foulques & Nantheuil s'approcherent: ils embrasserent tendrement Gérard, & tous ensemble prirent le chemin de l'ermitage, pour administrer à Agaris les prompts secours dont il avoit besoin.

Pour ne pas interrompre le fil de notre narration, nous dirons que pendant que Gérard dépêchoit à Aldeno son Ecuyer Fidenor, à l'effet de l'instruire du succès de son combat avec Agaris, & des dispositions où étoit ce Prince de souscrire à une paix honorable pour les deux Partis, le Roi d'Ascalot avoit député deux Chevaliers vers le fils de Doolin pour savoir de ses nouvelles, & lui apprendre que Narsoreus, Roi de Pont, venoit de lui envoyer des Ambassadeurs, qui, sur la supposition de la mort d'Agaris, offroient aux Chrétiens de consentir à la paix, pourvu qu'ils le reconnussent légitime successeur d'Agaris au royaume d'Egypte, dont il se proposoit de contraindre la fille à l'épouser. Ils ajouterent qu'Aldeno avoit rejeté cette offre avec indignation, & que depuis il avoit su que Narsoreus, dont l'armée étoit forte de cent quarante mille fantassins, & de près de soixante mille chevaux, venoit

d'asseoir son camp à trois lieues de celui des Chrétiens, & que là il se recrutoit de tous les fuyards de l'armée Egyptienne, qui l'invitoient à se rendre à Damas pour s'y faire couronner & épouser la Princesse Améline. A ce récit Agaris parut transporté de colere, & jura qu'avant que le traître prît possession de son royaume & de sa fille, il faudroit qu'il le foulât aux pieds & lui arrachât la vie; puis se retournant du côté de Gérard : *Seigneur*, lui dit-il, *encore que maintes années j'aye persisté à adorer mes faux Dieux, ce n'est pas que moulte fois je n'aye été suscité à les haïr pour aimer le Dieu des Chrétiens & requérir le saint Baptême. Je le requiers à vous, & vous veux pour mon pere spirituel. Je vous ferai mon fils & seul héritier de mes terres, si vous le trouvez bon, & me veuillez tant de bien & d'honneur prendre ma fille en mariage, que je vous donne d'aussi bon*

cœur que je recevrai le saint Baptême par votre moyen, & vous prie ne m'éconduire pour ceste mienne & premiere requeste. La joie de Gérard fut si grande à ce discours, qu'il ne lui fut pas possible d'y répondre; & Agaris prenant ce silence pour un refus, lui demanda, d'une voix entrecoupée, si ces offres avoient eu le malheur de lui déplaire. *Non Seigneur*, répondit le fils de Doolin, *Dieu ne permette pas que je sois si pauvre de jugement; mais vous remercie trop plus que je ne pourrois vous déclarer. Certes me tiens plus riche du don que m'avez fait de la Princesse votre fille, que si m'aviez constitué Empereur & Monarque du Monde. Les terres, pays & Seigneuries que j'ai en France me suffisent; que les vostres vous demeurent.*

L'Ermite Blandimain ne demanda que le reste de la journée pour mettre Agaris en état de recevoir le saint Bap-

tême, & dès le lendemain il lui fut administré par ce ſaint homme, Gérard lui ayant ſervi de parrain. Le Roi d'Egypte, dont la plaie heureuſement n'étoit pas dangereuſe, preſſa le départ de ſon futur gendre, brûlant d'arrêter efficacement par ſa préſence les progrès que Narſoreus pouvoit faire dans le pays, ſur la ſuppoſition de la mort du Souverain. Laiſſons-les traverſer la difficile forêt qui les ſépare du camp des Chrétiens, & voyons ce qui ſe paſſe à Damas, tandis que les troupes Grecques, commandées par l'Empereur Orſaire lui-même, ſe réuniſſent à l'armée d'Aldeno & de Gérard, & qu'il arrive pour les uns & pour les autres de nombreux convois de munitions de bouche de la ville d'Aldene, qui étoit peu éloignée du camp des Chrétiens.

Le Magicien Tartaron & la méchante Fée Morgane avoient inutilement employé tous les moyens qu'avoit pu leur ſuggérer leur art pour faire triompher

les Egyptiens ; & voyant que toutes ces ressources devenoient insuffisantes, ils avoient appelé à leur secours le puissant Roi de Pont, Narsoreus, qui devoit, au défaut d'Agaris, se déclarer l'ennemi irréconciliable de la Chrétienté : mais lorsqu'ils apprirent que le Roi d'Egypte vivoit encore, & qu'il avoit reçu le Baptême, ils entrerent dans une fureur difficile à concevoir, & volerent à Damas pour tenir conseil avec les Devins d'Agaris sur ce qu'ils avoient à faire dans cette conjoncture, afin d'empêcher la ruine de leur parti. Morgane harangua cette infernale Assemblée ; elle lui représenta que si le mariage d'Améline & de Gérard s'accomplissoit, actuellement que le Roi d'Egypte avoit abjuré ses Dieux, il les obligeroit à adorer celui des Chrétiens, ce qui entraîneroit la perte de leur pouvoir & de leur influence dans les affaires. Tartaron & les Magiciens en convinrent ; ils firent les plus terribles conjurations, & se servirent des plus

noirs ſecrets de leur art pour ſavoir par quels moyens ils pourroient éloigner les malheurs dont ils étoient menacés. Ils apprirent qu'il leur étoit défendu d'attenter à la vie de Gérard & d'Améline, mais qu'ils étoient maîtres de traverſer leur réunion par les plus étranges preſtiges, & d'impoſer à Gérard les conditions les plus difficiles à remplir avant qu'elle pût ſe faire. Auſſi-tôt Tartaron, de l'avis de Morgane, enleva la Princeſſe Améline, & la fit tranſporter par des Lutins à ſes ordres dans un lieu déſert & inconnu, où, après l'avoir aſſoupie, il la dépoſa auprès d'un tombeau, & chaque Magicien ſe chargea particuliérement de ſemer d'obſtacles les routes qui pouvoient y conduire.

Pendant que ceci ſe paſſoit à Damas, Aldeno, que ſon art avoit inſtruit des pernicieux deſſeins de ſes ennemis, s'étoit ſervi du prompt Meſſager Friquemoue, pour en informer la bonne Fée Oriande. En peu d'heures, à l'aide de

de son char traîné par des grippes, elle se rendit au camp des Chrétiens avec le Nain d'Arable, son ami & celui du Roi d'Ascalot. Ces trois Enchanteurs eurent bien connoissance de l'enlévement d'Améline, mais il ne leur fut pas possible de déchirer le voile qui couvroit le secret de son enchantement. Après les plus fortes conjurations, ils lurent, gravée sur des tables de diamant, cette espece de prédiction :

Pour tirer du tombeau l'amante de Gérard,
C'est peu qu'une valeur extrême,
Et que de résister au pouvoir de notre art ;
Il faut encor triompher de soi-même.
Fils de Doolin, si par un noble effort,
Tu veux tenter cette étrange aventure,
Saches qu'il faut six fois vaincre le Sort,
Et six fois dompter la Nature.

Rien ne parut moins clair à Gérard que cette prédiction, lorsqu'on la lui communiqua. Qu'est-ce que l'Oracle entendoit par six fois vaincre le Sort & six fois dompter la Nature ? Quoi qu'il

en fût, faisant taire son ardeur pour la guerre, & n'écoutant que son amour pour Améline, il prit la résolution de braver tous les périls & de tenter son désenchantement. Les Sages approuverent sa noble audace, & il partit avec son Ecuyer Fidenor, sans savoir quelle route il devoit prendre, mais bien assuré qu'Oriande & Aldeno veilleroient à sa conservation, & lui prêteroient à propos leurs secours dans les embarras où il alloit se jeter. En effet, comment sans l'art des Enchanteurs, les Chevaliers des neuvieme & dixieme siecles auroient-ils pu mettre à fin tant de périlleuses aventures? quel dictame auroit guéri leurs blessures? qui auroit pu leur faire trouver à temps ces charmantes barques enchantées, toujours prêtes à les passer du bord d'un fleuve à l'autre, ou à les promener au milieu des mers inconnues? qu'est-ce qui enfin auroit fourni à leurs besoins au milieu des forêts & des déserts, & leur auroit con-

servé cette vigueur nécessaire pour soutenir des fatigues au dessus des forces des autres hommes ?

Gérard se mit donc en route, couvert d'armes noires ; l'écu étoit chargé d'un cœur enflammé, & ayant pour devise : *au delà du tombeau*. Il traversa une forêt, & se trouva au bord d'un torrent impétueux, sur lequel on avoit jeté un pont étroit. Un Géant se présente pour en défendre le passage ; Gérard s'élance sur lui, & du premier coup de lance le précipite dans les eaux. Il passe le pont ; mais aussi-tôt il est obligé de livrer un nouveau combat à un Chevalier monté sur un char traîné par deux licornes. Ces dangereux animaux portoient chacun au milieu du front une corne longue de six pieds, dont ils se servoient comme d'une lance pour empêcher qu'on n'approchât de leur maître, qui au moyen de cette défense restoit hors de la portée des armes de son adversaire, tandis que

d'un long & terrible trident il lui étoit possible de l'atteindre. Gérard lutta long-temps contre ce formidable ennemi, & ne put en venir à bout qu'en abattant avec sa bonne épée les deux défenses des licornes. Aussi-tôt l'assaillant perdit courage & prit la fuite. Le fils de Doolin le poursuit, franchit un large fossé garni de soldats armés de piques tranchantes : Gérard & son Ecuyer Fidenor ne sont point effrayés de cet obstacle ; leurs chevaux s'élancent au milieu de ces nouveaux ennemis, dont la plus grande partie tombe sous les pieds de leurs conducteurs. Vainement le guerrier du char veut opposer le désespoir au courage ; voyant presque tous ses gens massacrés, il abandonne la partie avec ce qui lui en reste. Mais quelle est la surprise de Gérard, lorsque ces cadavres s'évanouissent à ses yeux, & que sur le champ de bataille il n'apperçoit qu'un arbre, auquel est attaché par le poignet, avec une grosse

chaîne; un Chevalier qui semble n'avoir qu'un moment à vivre. Gérard & Fidenor s'empressent à détacher ce malheureux, & à lui donner tous les secours que sa situation exige. Il reprend ses sens, ouvre les yeux; & les premiers mots qu'il prononce, expriment combien il est pénétré de reconnoissance pour ses libérateurs. Une aventure aussi extraordinaire étoit bien capable d'exciter la curiosité du fils de Doolin : après avoir laissé prendre à l'inconnu quelques momens de repos, il l'engagea à lui raconter ce qui avoit pu lui attirer un traitement aussi barbare. Quel autre prétexe faut-il aux méchans pour faire le mal, lui répondit-il, que le plaisir de le faire? Le foible est toujours la victime des passions effrénées des plus forts, qui mettent au nombre de leurs ennemis tous ceux qui s'opposent au succès de leurs ambitieux projets. Vous en allez juger.

» Mon nom est Alidor : mon pere

Péridian, Souverain de la partie la plus considérable du mont Liban, étant au lit de la mort, partagea également ses Etats entre ma sœur Alide & moi, & nous recommanda de ne jamais nous désunir, si nous ne voulions exciter l'ambitieuse cupidité de nos voisins. Lorsqu'il eut fermé les yeux, au lieu de séparer notre Principauté, nous convînmes de la gouverner ensemble, & nos Peuples ont eu lieu de s'applaudir d'une union qui devoit assurer leur bonheur. Peut-être auroit-il été durable, si la guerre ne s'étoit déclarée il y a trois mois entre les Chrétiens & les Idolâtres. Dans ce temps, Priamandre, fils naturel du fameux Enchanteur Tartaron, qui regne sur une partie des monts Caspiens, arrive à notre Cour, & nous sollicite d'assembler une armée & de la conduire au camp d'Agaris Roi d'Egypte, qui veut reconquérir sur les Grecs le royaume de Jérusalem. Vous jugez bien, généreux Chevalier, que

nous rejetâmes cette proposition. Si nous avions un parti à suivre, ce seroit celui des Chrétiens, dont nous professons la Religion : mais trop foibles pour nous déclarer, nous nous contentons de faire des vœux pour les Grecs & les François, & de nous tenir dans une exacte neutralité, qui peut seule empêcher la ruine d'un petit Etat, lorsque la guerre est déclarée entre deux grandes Puissances. Priamandre voyant notre résistance, parut abandonner cette négociation ; mais il avoit vu Alide, & en étoit devenu éperdument amoureux. Alide est certainement aimable, & la douceur de son caractere, encore plus que sa beauté, est capable de la faire adorer. En rejetant les vœux du fils de Tartaron, elle eut la prudence de lui cacher tout le mépris que sa naissance lui inspiroit. Priamandre ne se rebuta point ; il redoubla ses poursuites, & fit de nouvelles instances auprès de ma sœur pour en obtenir un aveu, que son amour

ne lui étoit pas indifférent. Alide crut devoir lui ôter toute espérance, & lui déclara formellement qu'elle n'accepteroit jamais un Païen pour époux. Ce mot a causé nos malheurs. Priamandre quitta aussi-tôt notre Cour, la rage dans l'ame; mais quelque temps après, on le vit reparoître aux portes de notre ville à la tête de six mille soldats. Je n'étois point préparé à cette invasion subite; cependant je fis tout ce qui étoit nécessaire pour me mettre en état de défense. Tandis qu'il faisoit ses approches, & que j'essayois de ruiner ses travaux, il se livra plusieurs combats où mes gens eurent toujours l'avantage: mais lorsque l'ennemi fut parvenu par la sape au pied de la muraille, & qu'il y eut fait une breche considérable, mes espérances s'évanouirent, & au lieu de défendre ma place, il ne me resta plus que la triste ressource de vendre chérement ma vie. Je me jetai dans la mêlée; j'y cherchai Priamandre; & étant

parvenu à le joindre, nous commençâmes un combat, que j'aurois terminé glorieusement par la mort de mon ennemi, déjà blessé, si dix de ses Cavaliers ne m'eussent assailli par-derriere & culbuté de mon cheval. Priamandre, maître de la ville, se fit porter au Palais; & ayant fait venir ma sœur devant lui, il lui proposa de lui donner la main, ou d'être témoin de ma mort. J'arrivai dans ce moment, & je criai à ma sœur qu'elle ne souillât pas notre gloire par une action aussi infame. Elle étoit baignée de ses larmes; & sans pouvoir parler, levoit douloureusement les bras vers moi, & jetoit des regards d'indignation sur notre barbare ennemi. » Eh bien, nous dit-il d'un ton menaçant, puisque l'horreur & le mépris sont les seuls sentimens que je puisse vous inspirer, redoutez le traitement rigoureux que va dicter ma vengeance «. Dans l'instant il fit d'étranges conjurations. Des Esprits à ses ordres transporterent

ma sœur au haut d'une tour, que de l'endroit où nous sommes l'on peut appercevoir, & d'autres vinrent m'attacher à cet arbre. J'y souffre depuis trois mois des maux infinis. Déjà neuf Chevaliers se sont présentés pour me délivrer : ils ont tous succombés, & Priamandre les a renfermés dans des cachots pratiqués au bas de la tour qui sert de prison à Alide. Elle me voit & gémit de mes souffrances. Pendant votre combat, elle n'a cessé d'avoir les yeux fixés de ce côté; mais lorsque le fils de Tartaron a pris la fuite, car c'est lui que vous avez combattu dans le char auquel étoient attelées des licornes, elle a disparu. Brave Chevalier, vous avez commencé une périlleuse entreprise; je vous dois ma liberté, & ma reconnoissance durera autant que ma vie; mais vous n'avez encore rien fait pour votre gloire & pour mon bonheur, si vous ne parvenez à tirer *des mains du barbare Priamandre*, ma sœur &

les malheureux Chevaliers qui ont infructueusement combattu pour elle & pour moi. Sans doute il multipliera les obstacles, pour retarder votre triomphe ; mais le courage que vous venez de montrer, m'est garant qu'il ne vous abandonnera point pour mettre à fin cette aventure.

Ce récit fit connoître à Gérard quel ennemi il avoit à combattre ; & il ne douta point que cette aventure ne fût une des six qu'il devoit mettre à fin avant que de parvenir au désenchantement de sa chere Améline : il protesta à Alidor que bientôt il revertoit sa sœur dans ses bras, ou qu'il auroit à pleurer la mort d'un brave Chevalier, qui n'aspiroit qu'à faire tomber sous ses coups le perfide Priamandre.

Alidor n'ayant point de cheval, Gérard donna le sien à tenir à Fidenor, & ils s'avancerent du côté de la tour enchantée. Priamandre en avoit garni les avenues de monstres, qui effrayerent

peu Gérard, & qu'il mit en fuite avec sa bonne épée; mais à mesure qu'ils avançoient, les obstacles devinrent plus difficiles à surmonter. Le pont-levis de la tour se baissa, & il en sortit une troupe de centaures, armés d'arcs & de fleches qu'ils décocherent contre leurs adversaires; il fallut que Gérard couvrît Alidor de son bouclier, & que, courant sur ces étranges ennemis, il en mît plusieurs hors de combat en leur coupant les jambes de devant: ceux qui échapperent, reprirent en hâte le chemin de la tour. Lorsque Gérard voulut les y suivre, il se trouva arrêté par un large fossé rempli d'eau; & sans un secours surnaturel, il sentit qu'il ne pouvoit sortir vainqueur de cette entreprise. Ce secours se présenta. Il apperçoit un bateau; seul il se jette dedans: le bateau le passe vis-à-vis de la porte de la tour; elle s'ouvre au coup dont la frappe une baguette, portée par une main qui semble ne tenir à aucun corps. Il entre

dans la cour, & c'est là que le fils de Doolin a besoin de tout son courage pour triompher de ses ennemis. Ce ne sont plus des êtres fantastiques qu'il a à combattre, c'est Priamandre lui-même à la tête de ses gardes. Chaque coup que porte Gérard abat un des assaillans, & l'approche de leur Chef; & comme sans doute l'enchantement devoit cesser au moment que le sang de l'Enchanteur couleroit, aussi-tôt que Gérard a frappé Priamandre au défaut de sa cuirasse, les gardes prennent la fuite; le fils de Tartaron les suit, & la tour reste au pouvoir du vainqueur. Alide, spectatrice inquiete de cette scene sanglante, vint remercier son libérateur, & repassa avec lui dans la barque enchantée pour rejoindre Alidor, qu'un pouvoir invisible avoit forcé à demeurer au delà du fossé.

Nos Lecteurs se dispenseront bien de lire tout ce que le frere & la sœur disent à Gérard pour lui témoigner leur

reconnoissance ; notre brave Chevalier n'attendoit pour prix de ses travaux, que la satisfaction d'avoir vengé l'innocence opprimée. Pour couronner son ouvrage, il lui restoit à rétablir dans leurs Etats Alidor & Alide ; & c'est à quoi il se prépara, après qu'il eut tiré de leurs cachots les neuf Chevaliers qui avoient succombé dans l'attaque de la tour. Un d'eux, fils du Souverain des Provinces de l'Anti-Liban, proposa à cette illustre troupe de la conduire dans les Etats de son pere, d'où l'on pourroit aisément s'informer quelles étoient les dispositions des Peuples du mont Liban en faveur de leurs anciens Maîtres, & s'ils seconderoient volontiers une entreprise faite pour chasser le fils de Tartaron. L'offre fut reçue comme elle méritoit de l'être ; & lorsqu'on fut arrivé, on ne tarda pas à envoyer des Emissaires secrets, qui rapporterent qu'une étrange confusion régnoit dans ces pays ; & que si Alidor & Alide s'y

montroient avec quelques troupes, il y avoit tout lieu de croire que leur armée seroit bientôt grossie par un grand nombre de leurs sujets fideles.

Tandis que le Prince de l'Anti-Liban rassembloit quinze cents hommes d'élite pour l'expédition projetée, Gérard voyoit tous les jours Alide, & prenoit pour elle une estime qui se changea bientôt en une véritable passion. Il est si difficile de connoître les bornes réelles des sentimens de notre ame, sur-tout à vingt ans! Aline, de son côté, ne pouvoit refuser beaucoup de reconnoissance à son libérateur. Ils se trompoient tous deux, & s'aimoient déjà, qu'ils s'en croyoient encore à la simple considération réciproque.

Les troupes étant rassemblées, on partit, & elles se trouverent considérablement augmentées lorsqu'on vint camper vis-à-vis de Libanos, capitale des Etats du mont Liban. Priamandre s'étoit préparé à la défendre, & ne doutoit

pas, qu'avec une armée qui tenoit la campagne, & une forte garnison dans la ville, il ne vînt à bout de battre ses ennemis. C'est l'erreur dans laquelle tombent tous les usurpateurs. Ils ne veulent pas croire que chaque individu du peuple qu'ils ont subjugué est un adversaire terrible qui se déclarera contre eux à la moindre disgrace qu'ils éprouveront. C'est ce qui arriva au fils de Tartaron. Son armée fut battue, & sa garnison repoussée avec perte dans la place. Alors les habitans se permirent de murmurer: trop foible pour leur en imposer, le Tyran crut devoir user de douceur; cet acte de pusillanimité les enhardit, & ils prirent les armes. Que pouvoit faire Priamandre dans cette extrémité! Il envoya un Héraut au camp de Gérard, pour lui proposer de vider la querelle par un combat seul à seul, avec promesse de le renouveler contre Alidor, s'il étoit vainqueur. C'étoit ce que le fils de Doolin désiroit le plus: il ne

craignoit ni le courage féroce de Priamandre, ni ses enchantèmens. Le combat fut arrêté pour le lendemain, & il se donna au lever du soleil entre les deux armées. Pendant long-temps la crainte & l'espérance agiterent successivement les deux partis; mais enfin Gérard donna à son adversaire un si furieux coup de lance au milieu de la poitrine, qu'il le culbuta sur le sable. A l'instant il se jette à terre, met l'épée à la main, & s'élance sur le fils de Tartaron pour lui couper la tête : un nuage paroît tout à coup; il enveloppe le vaincu, l'éleve en l'air, & dérobe au vainqueur la gloire d'avoir puni l'oppresseur d'une Nation fidelle à ses légitimes Souverains.

Plus l'on avoit craint pour Gérard pendant le combat, & plus les transports de la joie furent vifs, lorsqu'on en vit l'heureuse issue : Alidor & Alide rentrerent dans leur Palais au son des instrumens & aux acclamations de tout

le peuple, & les fêtes succéderent au tumulte des armes. Il y eut de superbes tournois, dont Gérard remporta tous les prix, qu'il reçut de la main de la Princesse Alide, pour laquelle il s'enflammoit de plus en plus. Ces deux amans ne brillerent pas moins dans les bals qui furent donnés. Ils se voyoient sans cesse, & sembloient oublier l'Univers lorsqu'ils étoient ensemble. Alidor, qui remarquoit avec plaisir l'amour de Gérard pour sa sœur, le prit un jour en particulier, & lui proposa la main d'Alide & l'expectative de régner sur tout le Liban, puisqu'en considération de ce mariage il renonceroit à se donner des héritiers. Cette proposition, à laquelle Gérard ne s'attendoit pas, fut reçue & acceptée avec la plus vive reconnoissance, & le fils de Doolin en fut aussi-tôt faire part à la Princesse. On pressa les préparatifs de cette illustre union, dont la solennité devoit avoir lieu peu de jours après.

Gérard, enivré d'amour, s'étoit levé de très-grand matin, & avoit passé dans les jardins du Palais, pour parcourir les endroits où la veille il avoit reçu les témoignages les plus flatteurs de la tendresse d'Alide. Sans motif, il pénetre au fond d'une grotte ; il y voit avec frémissement, ou croit y voir un tombeau à demi ouvert, où paroît se précipiter la tendre Améline, en lui présentant l'inscription suivante gravée sur une table d'airain.

Puisque Gérard a trahi sa promesse,
Pour moi la vie est un trop lourd fardeau :
Il l'auroit prolongée en gardant sa tendresse ;
Parjure, il creuse mon tombeau.

Quelle révolution ces terribles mots firent dans l'ame de Gérard ! Il semble qu'il vient d'être réveillé par un songe effrayant : son cœur palpite ; ses yeux sont fixés sur la tombe ; ses bras tremblans s'avancent vers la figure d'Améline qui disparoît : il reste immobile ; des

sanglots étouffent les cris qu'il veut jeter pour arrêter un objet chéri..... Mais rappelant aussi-tôt toutes ses forces, il sort avec précipitation de la grotte, retourne au Palais, prend ses armes, fait seller son cheval, sort de la ville avec son Ecuyer Fidenor, & gagne la gorge la plus prochaine du mont Liban. Sans rendre compte de l'étonnement d'Alidor & du désespoir de la belle Alide à la nouvelle du départ de Gérard, suivons notre loyal Chevalier, & supposons, ce qui est fort vraisemblable, que le temps adoucit les regrets de la Princesse, & lui fit enfin oublier un ingrat qui ne devoit plus, après sa fuite, lui paroître digne de son attachement.

L'ame n'éprouve pas de grandes secousses, sans que le corps n'en soit affecté. Gérard traversa lentement les montagnes du Liban, un désert aride & une vaste forêt; toujours plongé dans ses réflexions, & excédé de fatigues, il se trouva sur le bord d'un ruisseau

agréable, où il voulut s'arrêter pour prendre quelque repos. Il y avoit à peine passé quelques momens, qu'un Berger, d'une figure noble & gracieuse, vint l'aborder, & le reconnoissant pour étranger, s'offrit à lui rendre tous les services qui pourroient dépendre de lui. Gérard reçut ses offres avec reconnoissance, & demanda à l'honnête inconnu où il étoit, & quel Peuple habitoit le charmant vallon qu'il voyoit, & que la Nature avoit renfermé dans une chaîne de rochers d'un aspect si effrayant. Voici ce que le Berger lui répondit.

Il n'est pas que vous n'ayiez entendu parler de la fameuse Isle de Gerum (Ormus), la plus considérable de celles qui se trouvent situées dans le Golfe Persique. Il y a un peu plus de cent ans que cette Isle étoit au pouvoir d'un Prince nommé *Soleiman*, qui gouvernoit ses sujets avec un sceptre de fer, & dont la barbarie s'étendoit sur les personnes qui devoient lui être le plus

cheres. Ce Monarque avoit deux fils, Irca & Maſſud, qui tous deux devinrent éperdument amoureux de la fille du Viſir Aben-Remul. Irca, l'aîné des deux freres, eut le bonheur de plaire à Mirza, c'eſt le nom de la fille du Viſir. Maſſud en fut déſeſpéré, & eſſaya tous les moyens poſſibles pour ſéduire Mirza; mais ſes tentatives furent infructueuſes. Dans un mouvement de rage, il prit le parti dangereux de l'enlever à ſon frere. La nuit deſtinée pour ce crime, Irca étoit auprès de ſa maîtreſſe; Maſud arrive avec ſes ſatellites, & le ſabre à la main, après avoir enfoncé les portes de l'appartement de Mirza, il ſe préſente devant elle; mais ſurpris de rencontrer ſon frere : » Ah! traître, s'écrie-t-il, tu as fait le malheur de ma vie; c'eſt à toi que je dois le mépris que me témoigne Mirza; tu ne périras que de ma main «. Auſſi-tôt il s'élance ſur Irca, qui, content de parer les coups qui lui ſont portés, évite de

tremper sa main dans un sang qui lui est encore cher. Le bruit horrible dont le Palais retentit, fait accourir le Visir Aben-Remul; il se jette au milieu des deux freres, & essaie de les séparer; mais le barbare Masud, que la rage transporte, croyant porter un coup à son frere, frappe le pere de Mirza, & l'étend mort à ses pieds.

Pendant que cette scene affreuse se passoit, Soleiman avoit été averti du combat de ses deux fils; il se transporte au Palais de son Favori; & le premier objet qui arrête ses yeux, c'est le corps du Visir nageant dans son sang. Masud & Irca se battoient toujours, malgré les efforts des gens d'Aben-Remul & de ceux de Masud. Les armes leur tomberent des mains à la vue de leur pere, qui les fit saisir tous deux par ses gardes, & les envoya prisonniers dans une forteresse.

C'est là que ces Princes ont passé séparément, & sans voir le jour, onze

années entieres. Au bout de ce temps, Soleiman, aux portes de la mort, fit appeler son fils Irca pour lui remettre sa couronne. Irca se prosterna aux pieds de son pere, versa des larmes sinceres sur sa situation, & lui demanda en tremblant si son frere vivoit : » Il vit, lui répondit Soleiman; mais garde-toi bien de le tirer de l'obscur cachot où ses attentats l'ont fait condamner. N'importe, reprit Irca, il est mon frere..... & Mirza ?...... Mirza ! dit Soleiman en poussant un profond soupir, malgré la violence de mon amour, & l'offre de ma main....... elle t'a été fidelle jusqu'à la mort. Soleiman ne put résister à l'effort qu'il venoit de faire pour déclarer à son fils ce fatal secret; il expira bientôt dans ses bras. Irca pleura en même temps son pere & sa maîtresse. Il fit lui-même tirer de son cachot le cruel Masud; il lui remit sa couronne; & le monde lui étant devenu odieux, il vint se réfugier dans cette contrée

contrée avec quelques Pâtres qui alors l'habitoient. C'est à cet excellent Prince que nous devons les Loix que nous observons, la douceur de nos mœurs, enfin notre bonheur. Plusieurs Chevaliers, déséspérés de la perte de leurs Dames, sont venus dans la suite chercher quelque soulagement à leurs peines dans cette solitude. Notre Législateur les a reçus avec bonté, & leur chagrin s'est dissipé. Pour parvenir à leur guérison, il les envoyoit vivre dans des grottes, creusées dans le penchant de la montagne que vous voyez. L'une est appelée la *grotte de l'amant malheureux*; une autre porte le nom de *grotte de l'indifférence*. D'abord ils passoient quelques mois dans la premiere; & lorsque l'excès de leur douleur étoit un peu amorti, il les faisoit passer pour autant de temps dans la seconde, d'où il les tiroit pour venir habiter le Hameau de l'amour heureux. En effet, ce titre lui est bien dû, puisque presque tous ceux

qui s'y sont mariés, jouissent de la félicité la plus pure.

Gérard, pressé par cet aimable Berger d'accepter l'hospitalité dans sa cabane, se rendit avec lui au Hameau. Ce n'étoit plus le Prince Irca qui gouvernoit cette petite colonie; mais son successeur se faisoit un devoir de suivre & de faire exécuter les Loix qu'il avoit établies. Gérard se soumit à l'épreuve des deux grottes; & de retour au Hameau, oubliant la belle Améline, il prit de l'amour pour la sœur de son hôte, Bergere de seize ans, qui possédoit toutes les graces que l'on peut désirer dans une femme. Il alloit oublier sa gloire, & auroit épousé cette aimable fille, sans l'arrivée d'un Chevalier Egyptien, amoureux d'Améline, qui, ayant vainement tenté de la désenchanter, & ayant perdu toute espérance, venoit achever ses jours dans ce Hameau. Il fit le récit de ses peines à Gérard, qui, réveillé comme d'un songe, rougit de sa foiblesse, &

dès le lendemain n'attendit pas le lever du ſoleil pour s'arracher à un lieu charmant, qui alloit faire du Chevalier le plus loyal, un lâche, un traître & un infidele.

Depuis que Gérard avoit quitté le camp des Chrétiens pour tenter le déſenchantement de la belle Améline, deux fois ſéduit par ſes ſens, il s'étoit vu au point de perdre tout eſpoir de réuſſir dans ſon entrepriſe. Il ſe promit bien de ſe tenir en garde déſormais contre de pareilles erreurs : mais que l'homme eſt foible, & qu'imprudemment il compte ſur ce qu'il appelle ſa raiſon! S'il ne ſait éviter le danger, il en fera ſans ceſſe la triſte expérience. Sans connoiſſance des pays qu'il traverſoit, ignorant quand il atteindroit le but qui lui étoit preſcrit pour la délivrance de ſa Princeſſe, il marchoit au haſard en entretenant ſon Ecuyer Fidenor de ſon amour pour elle, & de la réſolution qu'il formoit d'éviter tous les piéges qu'on

pourroit tendre à sa fidélité. Le soleil étoit près de finir sa course sur l'horizon, lorsqu'ils entrerent dans un chemin qui paroissoit conduire à un Château d'une antique mais noble structure. Un Ecuyer, monté sur un fougueux destrier, se présente à eux; & s'adressant à Fidenor, lui ordonne insolemment d'abandonner une route que s'est réservée le valeureux Alfasar son Maître. Fidenor, peu accoutumé à recevoir d'autres ordres que ceux de Gérard, sans se donner la peine de répliquer à l'audacieux Ecuyer, pousse son cheval vers lui; & l'ayant atteint d'un coup de lance au défaut de l'épaule, lui fait vider les arçons & passe avec Gérard. A quelques pas de là ils trouverent un Nain galamment vêtu, qui, de la part de la Dame du Château, vint leur proposer d'y prendre leur logement pour la nuit. » Ma Maîtresse, dit-il à Gérard, du haut de cette tour d'où l'on découvre toute la campagne, a vu le beau coup de lance

que vient de faire votre Ecuyer, & elle ne doute pas qu'un aussi adroit Ecuyer n'appartienne à un des plus vaillans Chevaliers du Monde : elle respecte & chérit le courage, & mérite, par ses graces & ses vertus, toute l'attention d'un brave Chevalier «. Gérard consentit à se laisser conduire au Château par le Nain; mais ils ne s'y rendirent point par la route qui étoit devant eux: le conducteur, après leur avoir fait faire quelques détours à travers la campagne, leur ouvrit la porte d'un souterrain qui aboutissoit au milieu d'une des caves du Château. Le Nain leur dit que sa Maîtresse leur expliqueroit les raisons des précautions extraordinaires qu'ils lui voyoient prendre. Quelque bizarres qu'elles dussent paroître à Gérard, il suivit avec confiance son conducteur. Les Chevaliers de ce temps ne connoissoient pas la peur; ils se livroient sans crainte au danger, & en sortoient toujours vainqueurs....

La Dame du Château vint au devant du fils de Doolin. Elle étoit vêtue de longs habits de deuil, mais qui laissoient remarquer toute l'élégance de sa taille. Son voile, à demi-relevé, n'empêchoit pas qu'on apperçût la blancheur de son teint & la beauté des traits de son visage, auxquels un air de modestie donnoit encore un nouvel éclat. » Depuis la mort malheureuse du Prince d'Ericie mon époux, lui dit-elle, vous êtes le premier Chevalier qui soit entré dans ce Château, dont un infame assassin garde les avenues; & j'ai des pressentimens que vous êtes destiné à être mon vengeur. Je ne vous solliciterai point de me tirer de l'oppression où je suis; c'est le devoir d'un loyal Chevalier, & ce seroit vous offenser que d'employer les prieres pour vous rappeler les sermens que vous avez faits en recevant cet illustre grade. Si vous entreprenez de me venger, la gloire sera votre récompense: & quelle gloire est

plus pure que celle que l'on tire de l'accomplissement de ses devoirs! Vous pouvez disposer de mon bras, Madame, répondit Gérard; nommez-moi votre ennemi, & cette épée sera bientôt teinte de son sang. Votre beauté seule seroit capable d'exciter le courage d'un Chevalier ordinaire; mais que ne pourra pas pour vous la vaillance excitée par l'honneur & l'impression que vos charmes viennent de faire sur le fils du Duc de Maïence«?

La conversation dura encore quelque temps sur le même ton : plusieurs jeunes Demoiselles de la Princesse, suivant l'usage de ce siecle, s'empresserent de désarmer le Chevalier; un souper frugal fut servi; & en sortant de table, la Princesse conduisit Gérard dans un sallon, où elle expliqua en ces termes quel étoit le service qu'elle attendoit de lui.

» Je suis née en Egypte. Mon pere Cérobis, élevé à la Cour du prédécesseur

du Roi Agaris, ayant donné des marques de courage dans diverses occasions, fut élevé par ce Monarque aux premiers grades de l'armée. Après sa mort, Agaris son fils étant monté sur le trône, prit dans mon pere une si grande confiance, qu'il le fit Chef de son Conseil, & le nomma au gouvernement de la ville de Damas. Dans ce temps, Tangaris, fils d'Agaris, devint éperdument amoureux de la Princesse Fézonne, fille d'Orsaire, Empereur des Grecs, dont le hasard lui fit voir le portrait entre les mains d'un Prince étranger. Malgré les représentations de mon pere, il fut décidé que Tangaris lui-même passeroit à Constantinople avec une brillante suite, & qu'il feroit la demande de la Princesse. Orsaire, comme Cétobis l'avoit prévu, mit à cette alliance des conditions que le Prince d'Egypte ne fit pas difficulté d'accepter : il promit pour le Roi son pere la restitution du royaume de Jérusalem, & consentit à se faire Chré-

rien avant la célébration de son mariage. Le traître avoit ses vûes : le jour même de la cérémonie, il enleva la Princesse Fézonné, la fit transporter dans ses vaisseaux, & regagna les côtes de l'Egypte, sans que ceux qui coururent après le ravisseur eussent pu le joindre, tant il avoit bien pris ses mesures.

Vous jugez bien, brave Chevalier, que l'Empereur des Grecs ne laissa pas sans vengeance un pareil affront. Toutes les forces navales d'Orsaire vinrent couvrir nos mers, & les plaines de l'Egypte furent bientôt surchargées de ses soldats. Le Roi Agaris soutint avec intrépidité les premiers efforts de ses ennemis; mais sur le point de terminer glorieusement la campagne par la prise de l'Empereur Orsaire, il fut lui-même fait prisonnier, & contraint, pour obtenir sa liberté, de renoncer à toutes prétentions sur le royaume de Jérusalem, & de remettre la Princesse Fézonne entre les mains de son pere. Je

ne vous dirai point que pendant qu'on ſignoit ce traité juſte, mais humiliant pour le Roi d'Egypte, Fézonne mourut, & que Tangaris, déſeſpéré de ſa perte, & d'avoir attiré tant de malheurs ſur ſon pays, ſe donna la mort.

Par le trépas de Tangaris, il ne reſtoit plus au Roi d'Egypte, pour héritieres de ſes vaſtes Etats, que deux filles, Améline & Taburlanie. Cette derniere, qui étoit l'aînée, avoit été mariée, depuis fort peu de temps, à Alphoſe Roi des Parthes. Dévorée par l'ambition, d'un caractere dur, impérieux, entreprenant, elle conçut le projet de faire tomber la couronne d'Egypte ſur la tête de ſon mari; & foulant aux pieds ce que la Nature a de plus ſacré, elle ne craignit point d'employer les plus noires manœuvres pour parvenir à ſes fins. Arrivée à Damas avec une petite armée qui lui ſert de garde, elle intrigue, elle gagne les plus grands Seigneurs de la Cour; elle

séduit le Peuple, & lui fait accroire qu'Agaris son pere a promis à son vainqueur, de renverser les Temples de nos Dieux & d'embrasser la Religion Chrétienne. Cétobis & quelques sujets fideles épuiserent toutes les ressources de la raison & de la vérité pour faire tomber ces bruits, & pour en cacher la noirceur à Agaris. Ils étoient près d'y réussir, lorsque Taburlanie, s'appercevant qu'elle alloit allumer dans l'Etat une guerre civile, qui, quelle qu'en fût l'issue, la rendroit odieuse, changea toutes ses batteries. Elle fut trouver le foible Agaris; & avec ce ton que la perfidie seule fait prendre, elle accusa mon pere d'être l'auteur des troubles, & d'en vouloir au trône & à sa vie. Elle lui peignit le danger comme le plus pressant, & lui conseilla, pour s'y soustraire, de sacrifier Cétobis. Le Roi, effrayé de ce péril imaginaire, sans se rappeler les services & la fidélité de son Ministre pendant trente années, sans réfléchir

sur l'impossibilité de commettre le crime qu'on lui supposoit, ordonna que mon pere & moi fussions transportés par l'Euphrate dans les sables brûlans des déserts de l'Asie. Il crut nous faire grace en nous laissant la vie. Nous avons appris depuis, qu'Agaris avoit été instruit de l'indigne complot de Taburlanie, & qu'il l'avoit renvoyée auprès du Roi des Parthes, son époux. Ayant reconnu l'innocence de mon pere, il l'a fait chercher; mais Cétobis, outré du cruel traitement que son Maître lui avoit fait éprouver, n'a jamais pu se résoudre à retourner en Egypte.

Ceux qui avoient reçu l'ordre de nous transporter dans le désert, heureusement pour mon pere & pour moi, n'oserent y pénétrer fort avant. Ils nous laisserent quelques provisions, remonterent sur leurs chameaux; & tout barbares qu'ils étoient, ils ne nous abandonnerent pas sans verser quelques larmes. J'étois mourante : mon pere,

insensible à ses propres maux, ne souffroit que pour moi; & chercha à me rappeler à la vie.

» Ma fille, me dit-il, la Providence prépare les évènemens par lesquels elle juge à propos que nos jours soient traversés: les malheurs sont faits pour éprouver la fermeté de l'homme, &, quelque douloureux qu'ils soient, ils ne doivent jamais le porter au désespoir; l'infamie seule peut lui faire désirer la mort. Nos persécuteurs sont plus à plaindre que nous; ils ne peuvent se dérober aux remords qui les déchirent; & nous avons pour nous le témoignage d'une conscience pure, & la certitude que le Ciel est juste & ne laisse jamais périr l'innocent. L'aspect de ce désert ne doit effrayer que des ames timides; & les bêtes féroces dont il est rempli, sont peut-être encore moins à craindre que les hommes avec lesquels nous avons vécu. J'ai servi avec fidélité un Maître foible, qui nous sacrifie à d'injustes

ſoupçons ; je le plains & lui pardonne. Hélas ! l'infortune, la trahiſon, les cœurs dénaturés aſſiégent ſon trône. Voilà l'homme malheureux, ſur-tout ſi, comme Agaris, il ne veut que faire régner la juſtice & éclater ſa bienfaiſance «.

Ce peu de mots ranima mes forces. Mon pere m'engagea à prendre quelque nourriture qui nous avoit été laiſſée par nos conducteurs, & je m'endormis depuis le coucher du ſoleil juſqu'à ſon retour ſur l'horizon, qui ne tarda que de quelques heures. Pendant ce court eſpace de temps, Cétobis ayant examiné les cieux, détermina la route que nous devions ſuivre pour tenter de nous approcher de l'Euphrate, ſi la Providence avoit décidé de nous ſauver de la dent vorace des lions & des tigres, de la famine ou de la chaleur brûlante & preſque inſupportable que déjà nous reſſentions.

Nous avions erré ſans eſpoir pendant trois journées dans ces ſables arides,

lorſque nous apperçûmes peu loin de nous s'élever de la terre un nuage de pouſſiere; & bientôt nous vîmes diſtinctement un aſſez grand nombre de Cavaliers : » C'eſt une caravane, ou une horde d'Arabes, s'écria mon pere. Si c'eſt une caravane, elle nous recevra avec humanité : ſi ce ſont des Arabes, le récit de mes malheurs intéreſſera leur ame, encore plus compatiſſante qu'elle n'eſt cruelle. Oui, ma fille, ajouta-t-il, ce Peuple errant, qui vit conſtamment dans ſes chariots ou ſous des tentes, réunit les deux extrêmes; barbare dans le combat lorſqu'on lui oppoſe de la réſiſtance, il eſt généreux & compatit à l'infortune du foible qui ſe livre à ſes coups«. Nous nous traînâmes de ce côté; les Arabes nous découvrirent, & ils envoyerent quelques-uns des leurs, qui nous menerent à leur Chef. . . .

Mon pere n'avoit pas pris une fauſſe eſpérance : nous fûmes reçus avec humanité; & s'il avoit pu entrer dans les

principes de Cétobis, d'approuver le brigandage dont les Arabes faisoient profession, il nous auroit été facile d'oublier la Cour d'Agaris & le séjour des villes. Je ne vous entretiendrai point des courses que pendant plusieurs années nous fîmes dans le désert, & des caravanes qui y furent pillées, exploits où mon pere n'eut jamais de part. Je passe à l'événement de ma vie le plus terrible, & dont la mémoire me sera toujours présente. Nos Arabes ayant découvert une caravane nombreuse, firent leurs dispositions pour l'attaquer : le combat fut sanglant, & il y périt beaucoup de monde de part & d'autre ; mais tandis que nos Arabes avoient lieu de se croire vainqueurs, il parut une nouvelle horde qui prétendit partager le butin qu'ils venoient de gagner au prix de leur sang. La querelle ne finit que par un massacre affreux. Pendant ce temps, ce qui restoit de la caravane s'échappa : nos Arabes, déjà épuisés

par le premier combat, prirent la fuite, & nous abandonnerent mon pere & moi à la fureur de leurs ennemis, qui ne s'éloignerent de nous pour les poursuivre, qu'après avoir inhumainement porté à Cétobis plusieurs coups de sabre. Quel fut mon désespoir en voyant couler le sang de mon pere! Inutilement je cherchai à lui donner des secours, il expira dans mes bras. Je ne puis vous dire combien de temps je restai évanouie sur le corps de Cétobis; ce dont je me ressouviens, c'est qu'en ouvrant les yeux, je vis auprès de moi un inconnu qui s'empressoit à me rappeler à la vie. Il faut vous informer quel étoit cet être généreux que le Ciel avoit destiné à prolonger mes jours infortunés. Il m'apprit qu'il étoit François, & qu'il se nommoit le *Prince d'Ericie*. Ayant eu le malheur de tuer son frere dans un tournoi, il avoit fui de sa Patrie, & s'étoit déterminé à faire le voyage de Jérusalem pour y

visiter les lieux révérés par les Chrétiens.
Une caravane à laquelle il s'étoit joint, avoit été pillée par les Arabes, qui, charmés de la valeur avec laquelle il s'étoit défendu pendant le combat, avoient pansé ses plaies, & lui avoient offert de l'associer à toutes leurs entreprises & au butin qu'ils feroient. Tel étoit sa position lorsqu'ils avoient apperçu la caravane aux prises avec nos Arabes. Dans la mêlée, un coup de sabre l'avoit étendu sans connoissance sur le champ de bataille; & il n'étoit revenu à lui qu'après la dispersion des combattans. Que vous dirai-je, brave Chevalier! les discours du Prince d'Ericie calmerent un peu mes douleurs; il m'aida à rendre à mon pere les derniers devoirs; & sans désir de prolonger ma vie, je quittai la funeste envie de la terminer.

Il restoit sur le sable un chariot à demi-brisé, où nous trouvâmes quelques provisions de bouche & une petite

cassette remplie de pierres précieuses, dépouilles de la caravane pillée, & qui devoient nous être bien indifférentes dans la circonstance où nous nous trouvions. Un chameau blessé nous parut un secours bien plus important : nous arrêtâmes son sang qui couloit encore par une large plaie que nous parvînmes à bander, & qui fut bientôt guérie. Cet animal, après dix jours d'incertitude & de marche, nous conduisit heureusement sur les bords de l'Euphrate, que nous nous proposâmes de descendre jusqu'à Basra ; mais un événement auquel nous ne nous attendions pas, nous fit changer de résolution. Les diamans que le Prince d'Ericie avoit trouvés dans la cassette, nous avoient fourni les moyens d'acheter une barque & de payer des rameurs pour la conduire. Un jour que nous nous étions arrêtés sur le rivage, dans le dessein de prendre tranquillement un léger repas, nous apperçûmes plusieurs Cavaliers qui en

combattoient un seul, & qui étoient déjà parvenus à le culbuter de son cheval. Le Prince, indigné d'un procédé si lâche, vole au secours du plus foible, & a bientôt mis ses assassins en fuite. C'étoit le Seigneur de ce Château, qu'Alcimédon, autre Seigneur Arabe, qui fait sa résidence à peu de distance d'ici, & qui vous en a fait défendre l'entrée, vouloit faire périr, pour se venger de l'affront d'avoir été vaincu dans un combat dont il avoit été l'injuste agresseur. Nous nous empressâmes de faire porter ici le blessé; mais il n'y eut aucune espérance de lui sauver la vie, sa blessure étoit mortelle. Avant d'expirer, il voulut être instruit de nos malheurs; il y prit part; & pour témoigner au Prince d'Ericie sa reconnoissance, n'ayant point d'héritiers, il lui fit don de ce Château.

La douleur de me trouver sans parens & sans patrie, l'habitude de voir ce brave François, peut-être un sentiment

plus tendre, m'ont engagé à céder à ſes inſtances & à lui donner la main. Nous ſerions heureux, & il vivroit encore, ſi le furieux Alcimédon n'eût pas, par un cartel injurieux, provoqué mon époux à ſe battre contre lui. Il y a trois mois qu'il s'eſt dérobé de mes bras pour ce fatal combat, dans lequel il a ſuccombé. Depuis ce temps, mon cruel ennemi aſſiége ce Château, & n'en laiſſe approcher aucun Chevalier qui puiſſe prendre ma défenſe : il oſe me preſſer de l'accepter pour époux; mais la mort me ſeroit cent fois plus agréable. Si une vie, traverſée par tant de malheurs, doit intéreſſer toute ame compatiſſante, elle enflammera la vôtre, Seigneur, & la remplira du déſir d'affranchir des fers d'un perfide aſſaſſin, une infortunée que le ſort perſécute depuis l'inſtant de ſa naiſſance «.

Gérard n'avoit point entendu ſans émotion le récit de la Princeſſe. Que ne peut ſur le cœur tendre d'un Che-

valier l'expreſſion d'une belle bouche! Il lui promit qu'avant peu la tête de ſon ennemi ſeroit à ſes pieds, ou que lui-même ſeroit mis hors d'état de combattre. Dès le lendemain il ſortit par le ſouterrain ſecret, viſita toute la campagne, & ne rencontra ni Alcimédon ni aucun de ſes gens. Quelques Pâtres à qui il en demanda des nouvelles, l'aſſurerent qu'il étoit à la recherche d'un Chevalier qui s'étoit fait voir dans les environs, & à qui il ſuppoſoit le deſſein de s'introduire dans le Château. » Dites-lui, leur répondit Gérard, que ce Chevalier eſt auprès de la Princeſſe d'Ericie, qu'il ſe propoſe d'affranchir des perſécutions d'un barbare, & que s'il veut ſe rendre demain dans cette plaine, il le trouvera diſpoſé à lui en demander raiſon «.

Dès le ſoir même, un Ecuyer d'Alcimédon vint apporter un cartel injurieux & menaçant au fils de Doolin. Il fixoit l'heure du combat au lever du

ſoleil, & déclaroit qu'il ne ſe feroit ſuivre que par deux Cavaliers. La Princeſſe voulut être un des deux qui accompagneroient Gérard; elle ſe couvrit d'une armure complette, & au temps marqué on ſe rendit dans la plaine: Alcimédon y arrivoit. Les deux combattans laiſſerent leurs gardes en arriere; & pouſſant fiérement leurs chevaux l'un contre l'autre, ils ſe porterent de furieux coups de lance. Trois fois ils s'étoient touché la poitrine ſans pouvoir ſe déſarçonner. A la quatrieme paſſe, leurs lances ſe briſerent en éclats. Tous deux en même temps ſauterent à terre, mirent l'épée à la main, & commencerent un nouveau combat avec l'acharnement le plus incroyable. Le brave Gérard avoit beſoin de toute ſon adreſſe pour ſoutenir les attaques de ſon adverſaire. Voyant ſon ſang couler d'une bleſſure qui vient de lui être faite au défaut de la cuiraſſe, il ſe précipite ſur ſon ennemi; mais le pied lui manque,

il tombe ſur un genou, & il ne laiſſe pas, dans cette poſition pénible, de parer & de porter des coups terribles. Dans ce moment les deux Ecuyers d'Alcimédon s'empreſſent de rejoindre leur Maître pour l'aider à accabler Gérard. La Princeſſe & Fidenor les préviennent: Fidenor s'eſt bientôt débarraſſé de ſon adverſaire, & il vole au ſecours de la Princeſſe. La fille de Cétobis quitte ſon cheval, met l'épée à la main, ſe jette au milieu de Gérard & d'Alcimédon. » Laiſſez-moi, s'écrie-t-elle, brave Chevalier, laiſſez-moi venger la mort de mon époux, en verſant le ſang de cet aſſaſſin «. Elle l'attaque, le preſſe, & d'un coup furieux, ayant ouvert ſon armet, elle lui plonge ſon épée dans la gorge, & l'étend à ſes pieds ſans vie. Quelques inſtans plus tard, une ſeconde perfidie aſſuroit la victoire au lâche Alcimédon. Huit Cavaliers, embuſqués dans un petit bois, ſe montrerent; mais appercevant leur Chef & ſes deux

Ecuyers

couchés sur la poussiere, ils s'aiderent de l'agilité de leurs chevaux pour éviter un pareil sort.

Le sang qu'avoit perdu Gérard lui avoit causé un long évanouissement, qui obligea de le désarmer sur le champ de bataille même, & qui fit craindre pour ses jours. On le porta au Château ; la reconnoissante Princesse voulut elle-même panser sa blessure, & ne cessa de lui prodiguer les plus tendres soins que lorsqu'on lui eut assuré qu'il étoit hors de danger. Il est difficile de recevoir de pareils secours d'une belle femme, sans prendre pour elle des sentimens plus vifs que ceux de la simple reconnoissance. Dans une semblable position, il est mal-aisé que le cœur d'une femme ne prenne pas une véritable part à tout ce que la reconnoissance & l'humanité lui font faire. Gérard & la Princesse d'Ericie s'entendoient déjà, & ne s'étoient pas encore expliqués : les promenades qui suivirent la convalescence

du fils de Doolin, leur en donnerent l'occasion. Qu'ils passerent de doux momens, & que peut-être ils auroient été heureux, si les destins de Gérard ne l'eussent réservé pour la belle Améline! Cependant nous ne devons pas cacher à nos Lecteurs, que, quel que fût son amour pour la Princesse d'Egypte & sa passion pour la gloire, ainsi que Renaud, il se seroit endormi dans les bras d'une Armide, si ses protecteurs n'avoient éclairé sa conduite & prévenu ses foiblesses.

Gérard & la Princesse s'étoient déjà dit mille fois, *je vous aime*; & ils avoient projeté de faire le soir, dans les jardins du Château, une promenade qui pouvoit mettre un invincible obstacle au désenchantement d'Améline. Comme ils étoient prêts de l'entreprendre, une Amazone se présente à Gérard, & implore son secours pour la Princesse d'Arménie, accusée injustement par le Roi du mont Taurus, son

époux, d'avoir manqué à la fidélité conjugale. » Ma Maîtresse périra infailliblement, ajouta l'Amazone, si un brave Chevalier ne prend sa défense; & peut-être, illustre fils de Doolin, êtes-vous le seul qui puissiez la secourir, vous qui remplissez avec tant de scrupule les devoirs de la Chevalerie, vous qui avez jusqu'à présent sacrifié les plaisirs à la gloire. Les instans sont précieux; daignez me suivre «. Ces mots, prononcés avec fermeté & d'un ton imposant, étonnerent Gérard, & firent verser quelques larmes à la fille de Cétobis, qui lut dans les yeux de son Chevalier, que l'amour dans ce moment alloit être la victime du devoir. Elle prit le parti qu'une ame noble & forte devroit toujours prendre en pareille occasion. » Je vous aime, Gérard, lui dit-elle; & des sentimens plus vifs que ceux de la reconnoissance m'attachent à vous: j'avois lieu de me flatter que vous y répondiez, & qu'une félicité durable pourroit être

la ſuite de notre liaiſon ; mais le devoir vous commande, la gloire vous parle ; faiſons taire les mouvemens de notre cœur. Partez, brave Chevalier, & n'oubliez jamais que la Princeſſe d'Ericie, qui vous aimera juſqu'à la mort, a préféré l'honneur de ſon amant à la douce ſatisfaction de le voir dans ſes bras «. Sans attendre la réponſe de Gérard, la Princeſſe s'éloigna. Le cheval de notre Chevalier ſe trouva prêt ; il ſuivit en ſilence l'Amazone avec ſon Ecuyer Fidenor.

Peu d'heures ſuffirent aux trois Cavaliers pour gagner les bords de l'Euphrate. Ils y rencontrerent une de ces barques enchantées, ſi utiles aux Héros de l'ancienne Chevalerie. Mais quel fut l'étonnement de Gérard, lorſqu'à la place de l'Amazone il vit le Lutin Friquemoue. » C'eſt par ordre d'Aldene & de la ſage Fée Oriande, lui dit-il, que je viens de vous arracher à une erreur qui vous auroit rendu la victime de la

méchanceté de Morgane & de Tartaron, vos implacables ennemis. Veillez ſur vos ſens, brave Chevalier, ſi vous voulez remplir vos hautes deſtinées & remporter la gloire de déſenchanter la belle Améline. Craignez juſqu'à l'erreur de vos yeux : il ne m'eſt pas permis de vous en dire davantage ; mais ſoyez aſſuré que ne pouvant prévenir les noirs complots de vos perſécuteurs, vos amis déploieront toutes les reſſources de leur art pour les rendre inutiles «. Friquemoue diſparut auſſi-tôt, & laiſſa Gérard & Fidenot dans la plus grande ſurpriſe.

La barque ſe mit en mouvement ; & au lieu de ſuivre le cours rapide du fleuve juſqu'à la mer, elle le remonta preſque juſqu'à ſa ſource avec une vivacité inconcevable, & ne s'arrêta qu'au port d'Erzerum, capitale de l'Arménie. Comme ils approchoient du rivage, ils apperçurent une foule étonnante de peuple qui ſembloit les appeler, & qui

les voyant aborder, étendit les mains vers le Ciel, en ſigne de reconnoiſſance & de joie. » Où ſuis-je ; & quel événement raſſemble ce peuple, dit Gérard à un vénérable vieillard qui ſe trouva près de lui lorſqu'il ſortit de la barque enchantée « ?

» Vous êtes, lui répondit-il, au port d'Erzerum, capitale du royaume d'Arménie, & le Deſtin vous y a conduit ſans doute pour empêcher le plus grand des malheurs. Sachez que notre bon mais foible Roi, courbé ſous le faix des ans, avant ſa mort a voulu faire le partage de ſes Etats. Ce que nous nommons la Baſſe-Arménie, doit être l'héritage de la Princeſſe Alibed, ſa fille aînée du premier lit ; & l'Arménie proprement dite ſera celui de la Princeſſe Mirza, ſeul rejeton de ſon ſecond mariage. Alibed eſt violente, vindicative, ambitieuſe, & fort adonnée à la magie. Mirza ſa ſœur, au contraire eſt douce, modeſte, humaine, com-

patissante, & a su se concilier l'amour des Arméniens. Depuis environ trois mois cette derniere Princesse est devenue l'épouse du Géant Ortham, fils du Roi du mont Taurus, neveu du fameux Magicien Tartaron, & Magicien lui-même. Une pareille alliance ne pouvoit qu'être la source des plus grands troubles. Alibed n'a point vu sans jalousie sa sœur héritiere de la plus belle portion de l'Arménie & des Etats du mont Taurus: elle a juré sa perte; & si nous en croyons les lumieres de notre raison, & notre estime pour la Princesse Mirza, il n'y a jamais eu de trame plus odieuse que celle qu'elle a ourdie pour y parvenir. Nous ne pensons pas qu'elle ait eu beaucoup de peine à faire entrer le méchant Ortham dans son projet, qui est de réunir les deux Arménies, d'assassiner sa sœur par le fer sacré des loix, & de recueillir le fruit de ce crime en donnant la main à son beau-frere. Deux infames Che-

valiers, vendus à Ortham & à Alibed, ont osé se présenter devant le tribunal du Roi, & accuser Mirza d'avoir manqué à la foi conjugale. Ils lui ont donné pour complice le neveu de ce malheureux Souverain, dont ils redoutent la candeur & le courage ; & il y a aujourd'hui un mois que la Princesse & son cousin ont été condamnés à perdre la tête, si dans trente jours il ne se présentoit un brave Chevalier qui soutînt l'innocence des accusés en se battant à outrance contre les deux témoins. La foiblesse du Monarque Arménien, la crainte qu'inspirent Ortham & Alibed, ont glacé tous les esprits, & laissent l'infortuné Mirza sans défenseurs. Aucun n'a encore osé entrer dans la carriere ; & le moment du supplice de notre chere Princesse est fixé à celui où le soleil sera parvenu au milieu de sa course. Il nous reste néanmoins une lueur d'espérance : ce matin même, une voix éclatante s'est fait entendre au

peuple assemblé & baigné dans ses larmes : *Elle ne mourra point*, a prononcé distinctement cette voix ; *des rivages de la mer on vole à son secours.* Ce n'est point une erreur de notre imagination. Les mêmes mots ont été répétés plusieurs fois ; nous les avons entendus, & nous sommes accourus sur le port pour y attendre l'accomplissement de ce prodige. C'est vous, brave Chevalier, que cette voix nous annonçoit ; & c'est vous qui allez rendre la vie à ce peuple affligé, en sauvant les jours de notre Princesse «.

Ce récit avoit pénétré de douleur & d'indignation l'ame de Gérard. Sans répondre au vieillard, suivi de Fidenor, il poussa son cheval à travers la foule du peuple, qui, en jetant des cris de joie, s'ouvrit pour le laisser passer. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils parvinrent à la grande place, où les attendoit le spectacle le plus effrayant qui peut-être se soit jamais offert

[illegible] ſur un échafaud, tendu de [illegible] dans les plus lugubres [illegible] la malheureuſe Mirza à [illegible] le cou à un ſoldat, [illegible] au premier ſignal, [illegible] du corps : ſur [illegible] ſon prétendu [illegible] même poſture, & [illegible] la mort. Au [illegible] d'horreur, [illegible] occupoit le [illegible] voile épais cou- [illegible] étoient deux [illegible] par Alibed & [illegible] les deux té- [illegible], paroiſ- [illegible] quiconque [illegible]

[illegible] de ſon [illegible] devant le [illegible] l'ouverture [illegible], ſurpris [illegible] oppreſſé par ſes [illegible] à force de lever

un coin de son voile, & de faire signe que le champ fût accordé au brave inconnu. Le combat commença entre le fils de Doolin & l'un des deux accusateurs, dont le sang rougit bientôt la terre : le second prit sa place, & fut vaincu avec la même facilité & les mêmes témoignages de joie de la part du peuple, qui ne cessoit de crier que l'innocence de Mirza étoit reconnue : mais ce double triomphe ne remplissoit pas pleinement les vûes du courageux Gérard. Il s'approche du Géant Ortham : » Mirza est justifiée sans doute, lui dit-il, mais elle n'est pas vengée, puisque son cruel ennemi vit encore. Releve ce gage de bataille, ajouta-t-il en jetant son gant, & viens soutenir dans ce champ ton insigne mensonge, ou avoue-toi le plus infame des calomniateurs «. Ces mots insultans redoublent la rage d'Ortham, que le succès des deux premiers combats avoit déjà excitée ; il ramasse le gage de Gérard,

aux yeux. Sur un échaufaud, tendu de noir, on voyoit, dans les plus lugubres habillemens, la malheureuse Mirza à genou, & tendant le cou à un soldat, dont la hache élevée, au premier signal, alloit lui séparer la tête du corps : sur un autre échafaud étoit son prétendu complice, dans la même posture, & comme elle prêt à recevoir la mort. Au milieu de ces deux théatres d'horreur, on avoit élevé un trône qu'occupoit le Roi d'Arménie, dont un voile épais couvroit le visage : plus bas étoient deux superbes siéges, remplis par Alibed & Ortham ; & devant eux les deux témoins, armés de pied en cap, paroissoient disposés à combattre quiconque oseroit entrer dans la lice.

Gérard, sans lever la visiere de son casque, s'avança fiérement devant le trône, & demanda au Roi l'ouverture de la barriere. Le Monarque, surpris de ce secours inespéré, oppressé par ses sanglots, eut à peine la force de lever

un coin de son voile, & de faire signe que le champ fût accordé au brave inconnu. Le combat commença entre le fils de Doolin & l'un des deux accusateurs, dont le sang rougit bientôt la terre : le second prit sa place, & fut vaincu avec la même facilité & les mêmes témoignages de joie de la part du peuple, qui ne cessoit de crier que l'innocence de Mirza étoit reconnue : mais ce double triomphe ne remplissoit pas pleinement les vûes du courageux Gérard. Il s'approche du Géant Orcham : » Mirza est justifiée sans doute, lui dit-il, mais elle n'est pas vengée, puisque son cruel ennemi vit encore. Releve ce gage de bataille, ajouta-t-il en jetant son gant, & viens soutenir dans ce champ ton insigne mensonge, ou avoue-toi le plus infame des calomniateurs «. Ces mots insultans redoublent la rage d'Orcham, que le succès des deux premiers combats avoit déjà excitée ; il ramasse le gage de Gérard,

se fait donner des armes, & va rejoindre son adversaire qui étoit rentré dans la lice. Les lances furent de peu d'usage dans les mains de ces terribles champions ; elles se briserent dès les premiers coups; & il fallut en venir au combat à pied, & avec la simple épée. Ce fut alors que les deux partis eurent long-temps lieu de frémir tour à tour pour le guerrier qui soutenoit leur cause: enfin Gérard, au risque d'être percé lui-même, leve le bras, & porte un coup si furieux sur le casque de son ennemi, qu'il le partage en deux : mais quelle est sa surprise ! comme il se dispose à lui ôter la vie, le casque tombe, & lui laisse voir le visage de sa chere Améline. Il s'arrête, recule en parant les coups qui lui sont portés; & ce moment décisif échappé alloit lui ravir la victoire, lorsqu'une voix, sans doute la même qui avoit annoncé le matin un vengeur au peuple, articule ces paroles: » Frappe, & le prestige cesse «. En effet,

Gérard revient à lui, se précipite sur son adversaire, quel qu'il soit, en fermant les yeux, & lui plonge son épée dans la gorge. Le charme cessa aussi-tôt. Ortham, prêt à succomber, n'avoit pris la figure de l'amante de Gérard, qu'afin de le distraire & de saisir cet instant pour le percer. Son cadavre en tombant reprit sa figure naturelle. Un cri universel annonça la victoire du fils de Doolin, & la joie qu'elle répandoit dans les cœurs. La seule Alibed en fut désespérée; elle n'aimoit point Ortham, mais elle perdoit par sa mort l'espoir de régner sur les deux Arménies, & par conséquent le fruit de tous les crimes dont elle venoit de se souiller. En exécration à sa famille & au peuple auquel elle avoit espéré de donner des loix, elle quitta Erzerum, & fut se réfugier auprès du méchant Tartaron. Le premier mouvement du bon Roi d'Arménie, fut d'embrasser sa chere Mirza, qu'il n'avoit pu croire coupable; le

ſecond, de témoigner toute ſa reconnoiſſance à ſon courageux défenſeur. Les deux illuſtres accuſés ne lui donnerent pas moins de marques de leur ſenſibilité. On ſe rendit au Palais royal, où Gérard fut traité avec tous les égards qu'il méritoit. Quelques jours après, le Roi fit célébrer le mariage de ſa fille & de ſon neveu, les nomma héritiers de ſa couronne, & déclara la méchante Alibed déchue de toutes ſes prétentions à la Baſſe-Arménie. Il y eut à cette occaſion des bals, des feſtins & de brillans tournois, où notre Héros ſoutint la réputation qu'il venoit d'acquérir, d'être un des plus vaillans Chevaliers de l'Univers.

Quelques inſtances que l'on fît à Gérard de s'arrêter à la Cour d'Erzerum, il ne fut pas poſſible de l'y engager: après avoir fait ſes adieux à ſes illuſtres hôtes, il regagna l'Euphrate; & y ayant retrouvé la barque enchantée, il y prit place avec ſon cher Fidenor, & s'aban-

donna à sa destinée, puisqu'il ne lui étoit prescrit aucune route pour retrouver Améline. Pendant que la barque descendoit vers l'embouchure du fleuve avec la même rapidité qu'elle l'avoit remonté jusqu'à sa source, le fils de Doolin repassa dans sa mémoire tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il avoit laissé le commandement de l'armée des Chrétiens à Aldeno, & les secours inattendus qui lui avoient été accordés par ses protecteurs. » Séduit par les charmes de la Princesse d'Ericie, disoit-il à Fidenor, je perdois tout espoir de posséder la Princesse d'Egypte, si le bon Lutin Friquemoue, sous la figure d'une Amazone, ne m'avoit tiré de ce danger; & sans doute que j'aurois succombé sous les efforts d'Ortham, si la voix de cet officieux Génie ne m'avoit prévenu que mon ennemi venoit d'emprunter les traits de ma chere Améline. Je crains moins pour vous, lui répondit Fidenor, l'erreur de vos yeux que celle de vos

ſens. Ce courage qui anime les preux Chevaliers dans les combats, ils le perdent aux pieds des Belles; & rigides obſervateurs des ſermens que l'honneur les engage à faire, ils ont peu de ſcrupule à rompre les promeſſes qu'un excès d'amour leur arrache. Non, Fidenor, non, reprit vivement Gérard, tu n'auras jamais à me reprocher d'avoir oublié ce que je dois à Améline. Un vrai Chevalier ſe croit indiſtinctement lié par tous les ſermens qu'il prononce: j'ai promis à la fille d'Agaris de lui être fidele; & ſon déſenchantement eſt certain puiſqu'il tient à cette preuve de mon amour «. Laiſſons le fils de Doolin & ſon Ecuyer continuer leur converſation en s'approchant du confluent du Tigre & de l'Euphrate, & diſons un mot des moyens qu'employoient Morgane & Tartaron pour perſécuter Gérard, & des efforts que faiſoient Aldeno & Oriande pour rendre vains les projets de ces Enchanteurs.

On ſe rappelle l'enchantement d'Améline, & la terrible prophétie de Morgane, qui ne pouvant attenter à la vie de Gérard, faiſoit dépendre la prolongation ou la deſtruction de ce charme de ſa fidélité envers elle, ou d'un moment d'oubli. Quatre fois cette Magicienne s'étoit preſque vue au comble de ſes vœux, & autant de fois Aldeno & Oriande, par le miniſtere de Friquemoue, avoient détruit ſon eſpérance. Il reſtoit encore deux épreuves dont elle s'efforça de dérober la connoiſſance & la nature aux protecteurs du fils de Doolin, & que découvrirent à temps & bien heureuſement ces amis de l'innocence & de la vertu. L'art de Morgane avoit préſidé à la conſtruction de la barque enchantée, & dirigeoit la route qu'elle tenoit; il s'agiſſoit d'en faire perdre la trace à Friquemoue; & c'eſt ce que la méchante Fée entreprit avec ſuccès.

Lorſque la barque magique s'approcha

de l'endroit où le Tigre verse ses eaux dans l'Euphrate, elle heurta d'une telle force contre les bords d'une petite Isle, que la secousse jeta Gérard sur la plage, tandis que le frêle bâtiment, enveloppé d'un épais nuage, s'éloigna du rivage, emportant Fidenor d'un autre côté. Notre Chevalier ne laissa pas d'être un peu étourdi de sa chute; mais reprenant bientôt ses sens, il se releva & parcourut le tour de l'Isle pour chercher sa barque. Il n'entroit pas dans les projets de Morgane qu'il la retrouvât : elle en fit paroître une autre absolument pareille à la premiere, où Gérard entra, bien persuadé que son Ecuyer avoit été englouti dans les flots avec son bon cheval. Livré à sa douleur, il ne s'apperçut qu'il avoit achevé de descendre l'Euphrate, & qu'il se trouvoit au milieu du golfe Persique, que quand la barque vint s'arrêter d'elle-même dans une petite anse d'une Isle sauvage, & qu'il eut lieu de soupçonner inhabitée,

aux hurlemens des bêtes féroces qui faisoient retentir la forêt. Néanmoins il descendit à terre ; & ayant quitté son armure pour se délasser, il la suspendit aux branches d'un arbre, au pied duquel il s'assit, ne réservant auprès de lui que son épée. Comme il alloit se livrer au sommeil, seul capable de réparer des forces épuisées, il entendit des cris d'effroi qui l'obligerent à tourner la tête, & vit un énorme tigre qui poursuivoit d'assez près une jeune fille. Toujours disposé à secourir les malheureux, il prend son épée, s'élance entre la jeune fille & l'animal, & livre un combat terrible, qui est terminé par la mort du tigre, de la gueule duquel il ne retire son épée qu'avec beaucoup de peine. Il court ensuite à la jeune fille, & la trouve évanouie à quelques pas de là. Lorsqu'elle fut revenue à elle par les soins de Gérard, elle jeta les yeux sur son défenseur, & le remercia, dans les termes les plus touchans, du

ſervice qu'il venoit de lui rendre. Elle lui apprit qu'elle demeuroit dans une Iſle aſſez proche de celle où ils étoient, & qu'étant venue avec quelques-unes de ſes compagnes préſenter des offrandes à la ſtatue du Dieu Pan, comme elle entroit dans l'enceinte ſacrée, un tigre s'étoit jeté ſur elle. » Je n'aurois pas échappé à ſa pourſuite, ajouta cette jeune innocente, ſi la Divinité qu'on révere dans cette forêt n'avoit armé votre bras pour me ſecourir «. Comme elle prononçoit ces mots, Gérard vit arriver trois hommes, armés d'épieux, qui s'étoient mis à la quête de la jeune fille & de la bête féroce : ils firent éclater autant de joie que de ſurpriſe en appercevant l'animal mort & leur compagne ſauvée de ſa dent vorace. Après s'être informés par quel haſard étrange le fils de Doolin ſe rencontroit dans cette ſolitude, ils lui propoſerent de venir paſſer la nuit dans leur cabane, & de le conduire le lendemain dans l'Iſle

cachée, où étoient leurs habitations. Gérard, dans la circonstance où il se trouvoit, n'avoit point de parti plus raisonnable à prendre. Cette cabane n'étoit construite que de feuillages, & servoit seulement à mettre à couvert ceux de l'Isle cachée qui venoient deux fois chaque année visiter la statue de Pan.

Aussi-tôt que le jour commença à paroître, Gérard fut pour reprendre son armure, qu'on se souvient qu'il avoit suspendue aux branches d'un arbre; mais il ne retrouva ni l'armure, ni la barque qui l'avoit arrêté au bord de l'Isle, ni même le tigre, de la peau duquel il comptoit se faire un trophée. Etonné de voir sa recherche infructueuse, il revint à la cabane, & se mit avec la jeune fille & les trois inconnus sur le petit bâtiment qui devoit les conduire à l'Isle cachée; car les autres jeunes filles, effrayées à la vue du tigre, avoient dès la veille pris le parti de se sauver dans une autre barque.

Avant d'expliquer la part que Morgane & l'Enchanteur Tartaron avoient dans tout ce qui arrivoit à Gérard, il est nécessaire de donner à nos Lecteurs une idée de l'Isle cachée, & des mœurs de ses habitans. Selon l'Auteur que nous suivons, cette Isle, située au milieu du golfe Persique, peut avoir environ une lieue de tour. De dangereux brisans en défendent les approches aux Mariniers, qui, n'appercevant que la chaîne des roches nues qui la circonscrit, ne peuvent imaginer que ce qu'elle renferme soit peut-être l'endroit le plus délicieux de l'Univers. Ce n'est qu'en remontant une petite riviere, dont les eaux coulent à travers la vaste fente d'un énorme rocher, qu'on peut entrer dans l'Isle; mais ce pas franchi, les délicieuses Isles de la Grece n'ont rien de comparable à ce qui s'offre aux yeux. Un ciel toujours serein, un air pur & rafraîchissant, sont les moindres avantages dont jouit ce pays enchanté. Ce n'est point à la

ſueur du Laboureur que la Nature accorde ſes riches dons. Un léger travail, propre à entretenir la ſanté, obtient de la terre tous les beſoins de la vie. Les fruits exquis naiſſent & mûriſſent ſur les arbres, preſque ſans culture, & la campagne eſt un parterre émaillé des plus belles fleurs : de nombreux troupeaux bondiſſent & paiſſent dans de riantes prairies, & des oiſeaux de toute eſpece, d'un plumage éclatant & diverſifié, chantent dans des boſquets, qui ſemblent n'avoir été placés par la Nature que pour eux, & pour procurer de l'ombre aux habitans du pays.

Dans cet heureux ſéjour on ne voit point de ſomptueux Palais, fruits des exactions, ou élevés par les mains de la tyrannie. On n'y connoît point ces humbles chaumieres, ſous leſquelles reſpire à peine le citoyen infortuné, qu'opprime le coupable Châtelain ou le Publicain avide & barbare. Toutes les demeures ſont propres, commodes & égales. Les

meubles précieux, les étoffes superbes, tous les enfans des arts & du luxe y sont inconnus, sans que les besoins essentiels, les commodités & les plaisirs réels, puissent y perdre. Ce que la Nature produit de plus sain & de plus agréable au goût, tels que les légumes, les fruits & le laitage, couvre les tables de chaque particulier; & si quelquefois on y présente un agneau, des poissons, ou quelques oiseaux, c'est une rareté qui ne prouve autre chose, sinon que l'homme ne peut guere résister à l'attrait de la nouveauté. Au travail modéré succedent un repas frugal & des plaisirs innocens. L'amour anime ce peuple peu nombreux, & lui dicte ses loix, ignorées dans les plus grands Empires. On ne le voit point naître & mourir en un jour. Il n'est point tributaire de l'or, subjugué par la naissance, tyrannisé par le caprice & la jalousie, ni immolé par la perfidie. Libres de faire un choix, quand deux amans se sont juré une fidélité éternelle,

ce

ce ferment n'eſt jamais rompu. L'amante ne veut être belle que pour ſon amant; l'amant ne veut paroître aimable qu'à la Beauté à laquelle il a adreſſé ſes vœux.

Telles étoient les mœurs douces des habitans de l'Iſle cachée. En y arrivant, Gérard fut conduit chez le pere de la jeune fille qu'il avoit ſauvée des griffes du tigre, & il en fut reçu avec toute la reconnoiſſance que méritoit un pareil ſervice. Son entrée fut une eſpece de triomphe dans le hameau, composé d'environ cinq cents perſonnes; mais ce qu'il y a à remarquer, c'eſt qu'à peine il y eut mis le pied, qu'il oublia toutes ſes idées de gloire & de grandeur, ſon amour pour la belle Princeſſe d'Egypte, & qu'une douce langueur, que nous pourrions nommer le beſoin d'aimer un objet préſent, s'empara de ſes ſens. Delrie, c'eſt le nom de la jeune fille qui lui devoit la vie, fixa ſes regards; elle enflamma ſon cœur, & il

crut aimer pour la premiere fois. Il devint timide, embarrassé auprès de sa nouvelle Maîtresse; & le terrible Gérard, qui avoit vaincu tant d'ennemis, abattu tant de monstres, soupira auprès de Delrie, comme auroit fait un Berger d'Amathonte ou de Paphos. Ses mains victorieuses ne se refuserent point à manier la houlette pour conduire les troupeaux à la prairie; il apprit à tirer des sons agréables du chalumeau: le désir de plaire lui inspira des chansons & anima sa voix, & il surpassa les jeunes gens du hameau dans l'art d'arranger des guirlandes & de tresser des corbeilles de jonc.

Les soins empressés de Gérard avoient touché le cœur naïf de Delrie; elle l'aimoit déjà; mais elle savoit qu'elle n'en pouvoit faire l'aveu que du consentement de son pere, & que cette permission dépendoit de certaines cérémonies qu'accompagneroit une fête, dont la solennité approchoit. Sans espoir

d'accélérer son bonheur, mais sous le voile de la curiosité, il demanda au pere de sa Maîtresse quelques détails à ce sujet; & voici ce qui lui fut répondu.

» Il y a environ trente ans que les plus vieux d'entre nous sont arrivés dans cet agréable pays, & y ont formé des habitations. J'ignore de quels climats ils venoient : ce que je sais, c'est qu'ils avoient été chassés de leur Patrie par les Chrétiens, qui vouloient anéantir le culte que nous rendons à nos Dieux, & particuliérement à Vénus. Toute notre colonie descend de ces premiers habitans, qui ont établi le peu de Loix que nous suivons, & qui nous suffisent pour être heureux. Depuis ce temps, il nous est arrivé quelques étrangers, qui, comme vous, ayant fait naufrage sur les bords de l'Isle voisine, se sont alliés avec nos filles, & sont devenus nos concitoyens en adoptant nos mœurs. Sans doute que des Sages veillent à notre

félicité : c'eſt ce que nous dit ſans ceſſe le plus vieux d'entre nous, dépoſitaire d'un ſecret qu'il doit tranſmettre à ſon ſucceſſeur avant de mourir. Il ne ceſſe de nous répéter que la continuation du bonheur dont nous jouiſſons eſt attachée à notre reſpect pour le culte de Vénus. Il eſt ſi doux de ſe ſoumettre à ſes préceptes, ſi agréable d'en faire la regle de ſa conduite, qu'il n'y a pas d'apparence qu'aucun de nous excite l'indignation de la Déeſſe par une faute volontaire. Lorſque nos filles ont atteint leur treizieme année, on les conduit à l'Iſle du Dieu Pan, où elles font leurs prieres & offrent des préſens à ce Dieu des forêts ; puis de retour dans l'Iſle cachée, elles préſentent en hommage à Vénus notre protectrice, une boucle de leurs cheveux. Alors il leur eſt permis, de l'aveu de leur pere, de ſe choiſir un amant, qui, au bout de trois mois, devient leur époux. La fatale aventure du tigre a privé ma fille Deltie de

l'honneur d'orner de guirlandes la ſtatue de Pan. Elle y retourne demain, & remplira ce devoir, ſans ſe trouver expoſée à un pareil accident, par les précautions que nous avons priſes. Dans huit jours elle aſſiſtera avec ſes compagnes à la fête de Vénus; & ſi, comme j'ai cru l'appercevoir, elle vous aime, & que vous répondiez à ſon amour, dès le lendemain rien ne vous empêchera d'en obtenir la certitude de ſa bouche, & dans trois mois de lui donner la main & de vous fixer parmi nous «.

Le diſcours du pere de Delrie combla de joie l'amoureux Gérard, qui, pendant la journée que dura le voyage à l'Iſle de Pan, fut dans des tranſes mortelles, & qui ne reſpira que lorſqu'il vit ſa Bergere de retour. Les huit jours qui devoient précéder la fête de Vénus, ſe paſſerent à compoſer des bouquets & des guirlandes, & à préparer le ſacrifice de la boucle de cheveux

de Delrie : enfin ce grand jour arriva.

Delrie, parée de ses seuls attraits, couverte d'une simple robe de lin, retenue par une ceinture couleur de rose, les cheveux détachés, & un bouquet à la main, fut trouver ses compagnes sur la grande place du hameau, & de là l'on marcha au Temple de Vénus, dont l'ancien des habitans faisoit les fonctions de Grand-Prêtre. Ce Temple étoit placé au milieu d'un charmant bocage; la statue de la Déesse, remarquable par sa beauté, se voyoit sous un berceau de myrtes & de roses : près d'elle étoit l'Amour, qui sembloit recevoir les hommages & les offrandes des jeunes filles, & les rendre à sa mere. Les plus précieux parfums brûloient sur un autel de gazon. L'on n'étoit pas encore sorti de ce Temple champêtre, que Delrie avoit dit à Gérard, je vous aime, & que Gérard lui avoit répondu, & je n'aime que vous.

Quittons pour un moment le fils de

Doolin, & disons quelque chose des soins qui occupoient alors les amis & les ennemis de ce Prince. Pendant qu'il recevoit les complimens de la Cour d'Erzerum, sur la victoire qu'il venoit de remporter, le lutin Friquemoue fut rendre compte de ce succès au bon Aldeno & à Oriande; mais à son retour il ne trouva plus Gérard, qui, remonté sur sa barque enchantée avec son Ecuyer Fidenor, s'étoit laissé aller au cours de l'Euphrate. Il le cherche de tous côtés; & ne pouvant découvrir ce qu'il est devenu, fatigué de ses courses, il retourne auprès d'Aldeno pour lui apprendre cette fâcheuse nouvelle. Le Roi d'Ascalot en est effrayé; il croit déjà Gérard au pouvoir de Morgane & de Tartaron, & va aussi-tôt consulter Oriande sur les moyens de le tirer de leurs mains. Ces deux savans Enchanteurs ouvrent leurs livres, font les plus fortes conjurations, & parviennent enfin à démêler une partie des moyens que

prennent leurs antagonistes pour persécuter l'amant d'Améline. Ils sont instruits que les Enchanteurs Païens, voyant leur parti écrasé par les victoires continuelles des Chrétiens, ont fondé une espece de République dans une des Isles de la mer d'Asie, & que c'est dans cette retraite, inconnue à l'Univers, que leurs protégés rendent un culte aux faux Dieux, & font encore brûler de l'encens devant leurs Idoles. Ils apprennent qu'ils regardent ce lieu comme un asile propre à conserver les restes du Paganisme, & d'où, dans des temps plus heureux, il pourra de nouveau infester toute la terre; que déjà ils y ont établi le culte de Pan & de Vénus, & que de temps à autre ils y transportent les Chrétiens qu'ils redoutent le plus, auxquels, par la force de leurs enchantemens, ils ôtent tout ressouvenir de leur créance, en les livrant à une vie, douce à la vérité, mais molle & efféminée.

Cette découverte étoit ſans doute bien importante ; mais on n'en pouvoit abſolument conclure que Gérard avoit été tranſporté dans cette Iſle. D'ailleurs, dans quelle partie de la mer d'Aſie étoit-elle ſituée ? c'eſt ce que Friquemoue fut chargé de chercher. Il avoit déjà parcouru beaucoup de pays, lorſque, traverſant le golfe Perſique dans une barque enchantée, il crut appercevoir, ſur le tillac d'un bâtiment qui paſſoit à côté de lui, le bon Ecuyer Fidenor : il aborde le vaiſſeau, & reconnoît qu'il ne s'eſt pas trompé. Fidenor, interrogé ſur le ſort de Gérard, ſe mit à verſer un torrent de larmes : il apprit à Friquemoue leur départ d'Erzerum, & l'accident qui l'avoit ſéparé de ſon Maître ſur la côte d'une Iſle déſerte. » Pour moi », ajouta l'Ecuyer, voyant la barque emportée par le courant, qui dans cet endroit eſt fort rapide, j'ai voulu me jeter à la nage ; mais dans ce moment la barque s'eſt ouverte en deux, & m'a

laissé à la merci des flots avec le cheval de Gérard & le mien. Ce n'a été qu'après des peines infinies que j'ai pu gagner une Isle qui étoit à ma vue, & où j'ai rencontré un bon Ermite, qui m'a procuré une nacelle, avec laquelle j'ai été à la recherche de mon Maître. Je l'ai retrouvée cette Isle fatale qui nous avoit séparés; & le premier objet qui s'est présenté à moi, ce sont les armes de Gérard, suspendues à un arbre : plus loin j'ai apperçu la peau d'un énorme tigre nouvellement écorché; mais toutes mes perquisitions ont été infructueuses, & rien n'a pu m'instruire de ce que pouvoit être devenu le fils de Doolin. Ce que je puis dire, c'est que l'Isle où je l'ai perdu n'est point habitée; & que cependant elle doit être quelquefois fréquentée, puisque j'y ai vu des traces d'hommes assez fraîches. Plein de ma douleur, j'ai pris avec moi l'armure de Gérard & la peau du tigre; & m'étant fait conduire à Basrha, où j'ai trouvé

ce vaiſſeau qui fait voile pour Damas, de là je paſſerai au camp des Chrétiens, & je rendrai compte au malheureux Aldeno de la perte de ſon cher Gérard «.

Ce diſcours donna à Friquemoue quelques indices, dont il crut pouvoir profiter. Il ſe fit connoître à l'Ecuyer pour l'ami du Roi d'Aſcalot & de Gérard, & il l'engagea à l'accompagner dans les nouvelles courſes qu'il alloit entreprendre. Fidenor y conſentit, & paſſa avec ſes chevaux, l'armure de notre Héros & la peau de tigre, dans la barque de Friquemoue, qui bientôt rentra dans l'Euphrate, & remontant ce fleuve, vint aborder d'elle-même à l'Iſle de Pan, & preſque au même endroit où Gérard avoit vaincu le tigre & délivré la belle Delrie de ſa dent cruelle. Ayant erré pendant quelque temps à travers la forêt, ils ſe trouverent auprès de la cabane, où ils entendirent pluſieurs voix confuſes d'hommes & de femmes. Auſſi-

tôt Friquemoue, par le pouvoir de son art, se rendit invisible, ainsi que son compagnon, & ils entrerent dans la cabane, & furent témoins des offrandes que firent les jeunes filles à la statue de Pan.

Nous avons depuis long-temps prévenu nos Lecteurs, que, quoique Friquemoue dût être compté au nombre des Génies mal-faisans, depuis qu'il avoit été l'esclave d'Aldeno, il s'étoit tellement attaché à ce sage Magicien, qu'en reconnoissance de la liberté qu'il en avoit reçue, il lui obéissoit aveuglément dans tout ce qui pouvoit regarder la cause des Chrétiens contre les Idolâtres; ainsi l'on ne doit pas trouver étrange le personnage qu'il joue dans cette Histoire.

Les cérémonies finies, les jeunes filles de l'Isle cachée se rembarquerent avec leurs conducteurs; & l'on voudra bien observer que ce voyage étoit celui qu'elles firent à l'Isle de Pan, après l'aventure de Delrie, & l'arrivée de

Gérard dans leur colonie. Nos deux invisibles entrerent aussi dans la barque. Ils assisterent le lendemain à la fête de Vénus : ils y virent Gérard aux pieds de la belle Delrie, lui jurant qu'il lui feroit toujours fidele ; & instruits de tout ce qu'il leur étoit important de savoir, ils retournerent à l'Isle de Pan, rentrerent dans la barque enchantée, & en peu de temps arriverent auprès d'Aldeno.

Le sage Roi d'Ascalot étoit au milieu des bonnes Fées & des Enchanteurs, amis des Chrétiens, lorsque Friquemoue arriva ; & ils délibéroient ensemble sur ce qu'il y avoit à faire pour découvrir ce qu'étoit devenu Gérard. L'Assemblée ayant entendu le récit de l'Ecuyer Fidenor & du Génie, fut remplie de joie, & Aldeno lui proposa de ruiner, par un coup d'éclat, la puissance infernale de ses adversaires. Oriande promit de s'y employer ; & après que l'on eut renvoyé Friquemoue & Fidenor, ces savans

Magiciens préparerent les moyens d'assurer le succès de leur entreprise, & choisirent, pour la faire éclater, le jour même où Gérard devoit donner la main à Delrie devant la statue de Vénus; & ce jour étoit celui que Morgane & Tartaron avoient déterminé pour rassembler à l'Isle cachée les Enchanteurs de leur parti, & les rendre témoins de la victoire qu'ils remporteroient sur leurs ennemis par le mariage de Gérard & les sermens sacriléges qu'il prononceroit devant l'autel de Vénus. Voyons comment fut détruit l'espoir de ces méchans Enchanteurs.

Gérard, en robe de lin ornée de fleurs, donnoit la main à la belle Delrie, & brûlant d'amour, la conduisoit au Temple de Vénus, suivi ou précédé de tous les habitans de la colonie. Des chœurs de jeunes filles & de jeunes garçons faisoient retentir l'air d'hymnes en l'honneur de la Déesse, & des vieillards semoient la route de fleurs, ou

faisoient brûler des parfums dans des vases de terre. On approchoit du bocage sacré. Vingt chars éclatans d'or & de pierreries, occupés par Morgane, Tartaron & les Magiciens leurs amis, & suspendus sur un nuage, se font voir du côté de l'Occident : un cri de l'ancien de la colonie, annonce leur arrivée au peuple, qui marque sa joie par des acclamations réitérées. Au même instant vingt autres chars s'avancent du côté de l'Orient. Oriande, la plus puissante d'entre les Fées, & à laquelle les autres donnent le titre de Reine, se fait remarquer dans le plus superbe, traîné par des griffons. » Peuple abusé, dit-elle en élevant la voix, ce jour va voir détruire le funeste enchantement dans lequel vous & vos enfans vous êtes retenus depuis trente années. L'esclavage de Gérard sera brisé, & ce Héros, le fleau des méchans & le protecteur de l'innocence, rendu à lui-même. J'ai surpris le coupable secret de vos ennemis

& des miens ; le charme qui vous abuſe & vous retient dans cette Iſle, réſide dans cette vile dépouille d'un tigre », ajouta-t-elle en montrant la peau de celui que Gérard avoit tué : il ſera rompu auſſi-tôt que les vents en auront diſperſé les cendres «. En diſant ces mots, la peau fatale s'enflamme d'elle-même, elle ſe conſume, & un tourbillon en diſperſe les parcelles de tous côtés. Alors le ciel ſe charge d'épais nuages, les éclairs les ſillonent, le tonnerre gronde, la terre tremble & ſe dépouille de ſa riante verdure, pour ne laiſſer voir qu'un rocher aride ; les ſtatues de Vénus & de l'Amour ſe briſent en morceaux, & le peuple, effrayé, tombe ſur les genoux, & croit être à ſa derniere heure. Morgane & Tartaron, furieux d'être vaincus le jour même qu'ils avoient marqué pour leur triomphe, appellent à leur défenſe des légions d'Eſprits infernaux. Friquemoue commande ceux qui ſont aux ordres d'Oriande & d'Aldeno. Le

combat eſt terrible, & les troupes des méchans Enchanteurs ſont défaites & obligées de fuir avec leurs Chefs.

Ce fut après cette victoire éclatante, qu'Oriande & Aldeno firent baiſſer leurs chars juſqu'à terre. Ils coururent embraſſer Gérard, qui, ainſi que le peuple, étoit à peine revenu de l'étonnement où les avoit jetés tout ce qui venoit de ſe paſſer. En recevant ſes armes des mains de ſon cher Aldeno, il reprit ſon courage & ſa vertu. Oriande rappela aux anciens de la colonie qu'ils avoient été Chrétiens, & qu'ils n'avoient ceſſé de l'être que ſéduits par un charme funeſte. » Quittez, ajouta-t-elle, ce triſte rocher, que vos ennemis n'avoient rendu à vos yeux agréable & fertile que par illuſion, & pour vous entraîner avec eux dans l'abîme d'une affreuſe idolâtrie. Je vais vous faire tranſporter dans une ville, où, rappelés à vos premiers principes, vous bénirez le Ciel d'avoir diſſipé le ſommeil dans lequel vous avez

été si long-temps plongés «. Oriande avoit tout prévu : il se trouva dans le port plusieurs vaisseaux qui reçurent les cinq cents habitans de l'Isle cachée, & qui les transporterent dans la ville d'Aldene, excepté le malheureux Chef de la colonie, qui, détestable confident des noirceurs de Tartaron & de Morgane, avoit aidé à tromper ce peuple. Aldeno se chargea de le tenir renfermé dans une étroite prison, jusqu'à ce que, par un repentir sincere, il eût mérité sa liberté. A l'égard de Gérard, il ne pouvoit pas être rendu au Roi d'Ascalot, puisqu'il lui restoit encore une épreuve à subir avant de parvenir au désenchantement de la Princesse d'Egypte. Il lui fit retrouver son cheval & son fidele Ecuyer Fidenor; & après l'avoir tendrement embrassé, il fit paroître une barque enchantée, qui les conduisit sur une côte qui leur étoit inconnue.

Nos voyageurs furent assez long-temps à parcourir des pays déserts & d'immenses

forêts, où ils combattirent contre des bêtes féroces, & ne rencontrerent pas un seul homme : enfin étant parvenus à l'entrée d'une plaine, ils virent s'avancer vers eux deux Ecuyers bien montés, qui, les appercevant, vinrent à leur rencontre. Gérard s'informa du lieu où il étoit, & s'il trouveroit bientôt quelques villes. » Vous êtes, lui répondit un des Ecuyers, dans le royaume des Lesgiens, & bientôt vous arriverez à la ville de Lesga, Capitale de ce beau pays, qui s'étend jusqu'au pied du fameux mont Caucase : mais, brave Chevalier, si vous cherchez la gloire qu'on acquiert en combattant dans les tournois, vous ne devez point adresser vos pas de ce côté. Ce n'est plus cette fameuse ville de Lesga, qui autrefois rassembloit dans son sein les plus illustres Chevaliers de l'Asie; aujourd'hui, livrée à sa douleur, en proie à ses larmes, loin de pouvoir s'ériger en juge des grands exploits, elle ne trouve pas

un seul défenseur parmi ses habitans «. Ce discours intéressa Gérard, & piqua sa curiosité. Il demanda à l'Ecuyer quel malheur étoit arrivé à cette ville, dont il avoit confusément entendu parler. » Le plus cruel qu'on puisse imaginer, lui répondit l'inconnu; mais si vous voulez en être instruit, il faut que vous me permettiez d'en prendre le récit d'un peu haut «. Gérard descendit de cheval, délaça son casque; & s'étant assis au pied d'un arbre touffu, l'Ecuyer parla ainsi :

» Il y avoit vingt années que nous goûtions les douceurs de la paix, sous le gouvernement juste & humain de notre bonne Reine Irgade, lorsque cette Princesse, sentant sa fin approcher, voulut assurer notre tranquillité au delà du tombeau. Devant, par une Loi de l'Etat, laisser sa couronne à sa fille aînée Odesgilde, elle maria Pronie sa cadette au fils du Roi des Awares; & la future Reine ayant déclaré qu'elle

renonçoit au mariage, reconnut pour ses successeurs sa sœur & son beau-frere. Dans ce temps, Mowro, Roi des Circasses noirs, brave guerrier, mais cruel & savant Magicien, s'étoit proposé pour époux de la Princesse Odesgilde, & avoit été refusé. Lorsqu'il apprit la mort de notre Reine, il redoubla ses instances avec aussi peu de succès; & ne respirant que la vengeance, il nous déclara la guerre. Enivrés de la félicité qui suit une longue paix, nos peuples étoient peu en état de résister aux premieres attaques d'un ennemi aguerri. Nos frontieres furent aussi-tôt conquises qu'insultées. Mowro, sans beaucoup d'obstacles, vint asseoir son camp dans la plaine de Lesga. Nous avions eu le temps de fortifier notre Capitale depuis son entrée dans le royaume; mais il comptoit moins pour nous subjuguer sur les armes & la valeur de ses soldats, que sur les noirs effets de sa science infernale. Au milieu de la nuit, des

Esprits, aux ordres de Mowro, enlevent du Palais royal de Lesga Odesgilde, Pronie & son époux. Quel réveil fut celui des infortunés Lesgiens, lorsqu'un Trompette, au point du jour, vint leur annoncer que les Princesses & le Prince étoient au pouvoir de leur ennemi, & les invita à s'en assurer du haut de leurs tours! Nous y montons tous, nous bordons les remparts, & nous voyons s'élever des eaux d'un lac, qui jusqu'alors nous étoit inconnu, un Palais de cristal, dans lequel sont renfermées Odesgilde & Pronie. Vis-à-vis est un autre lac de matieres enflammées, d'où sort un rocher, sur la cime duquel on reconnoît le fils du Roi des Awares. Ces augustes personnes jettent sur ce qu'elles ont de plus cher, des regards de crainte, de frayeur & de sensibilité; elles se tendent inutilement les bras, & nous demandent des secours que nous sommes hors d'état de leur donner. Après nous avoir, pendant quelques

minutes, rendus ſpectateurs de cette ſcene inhumaine, Mowro fit avancer ſon Trompette, qui nous déclara de ſa part, que l'eſclavage des Princeſſes & du Prince ne finiroit que lorſque nous aurions reconnu pour Souverain le Roi des Circaſſes noirs, ou qu'un de nos Chevaliers auroit triomphé à la lance & à l'épée d'un de ſes Chevaliers & de lui.

Ces deux conditions nous firent frémir. Les Chefs du peuple s'aſſemblerent; & il fut décidé que, dès le jour même, un de nos guerriers riſqueroit le hasard du combat. Il ſe préſenta & fut vaincu. Depuis un mois chaque journée offre à nos yeux le ſpectacle de l'eſclavage de nos Maîtres, & éclaire notre honte par l'iſſue fatale d'un nouveau combat.

Dans ces triſtes circonſtances, le Conſeil des Leſgiens a décidé que nous devions implorer des ſecours étrangers, & nous a chargés, mon compagnon &

moi, d'en aller chercher. Notre dessein est de nous rendre sur les frontieres d'Egypte, où l'on nous a dit que les François avoient une armée. Si nous y rencontrons le valeureux Chevalier Gérard d'Euphrate, nous lui demanderons son assistance ; il nous l'accordera ; & ce sera alors au traître Mowro à trembler. Si nous avons le malheur de ne pas le découvrir, nous passerons à Constantinople, & l'Empereur Orsaire ne nous refusera pas de prendre notre défense, & de nous envoyer quelques-uns de ses Chevaliers «.

» Vous n'irez pas si loin, dit le fils de Doolin transporté de colere. J'entreprends votre querelle ; Mowro mourra, & les fers de vos Princesses seront brisés avant la fin du jour. Partons «. Il n'en dit pas plus, & nos voyageurs étant remontés à cheval, ils arriverent bientôt à la ville de Lesga. On rapportoit dans ce moment le corps ensanglanté d'un Chevalier Lesgien, qui venoit d'être

abattu

abattu par un champion du Roi des Circasses noirs. Gérard, à travers une foule de peuple, pénetre jusqu'à la grande place. » Malheureux citoyens, dit-il à haute voix, suspendez votre douleur; l'instant de la vengeance approche «. Il demande qu'un Héraut soit envoyé à Mowro, pour lui proposer un nouveau combat dans la journée. Il est accepté. Le peuple, dont l'espoir commence à renaître, vole sur les remparts & au haut des tours, pour être témoin du triomphe de son défenseur. Les deux lacs reparoissent; on frémit : mais Gérard se montre dans la carriere, & tous les yeux se tournent sur lui.

L'armée entiere des Circasses noirs sort de son camp, & se range en bataille : il s'en détache un Chevalier d'une taille gigantesque; c'est celui qui doit combattre le fils de Doolin. Ses armes sont d'un acier poli, qui, frappé des rayons du soleil, éblouit les yeux. Il pousse son cheval contre Gérard, qui

part en même temps, & aux deux tiers de sa course, atteint son adversaire d'un coup de lance, & le jette sans vie sur l'arene. Des cris de joie se font entendre des remparts & des tours de la ville; mais la consternation est déjà dans l'armée de Mowro. Un nouveau Chevalier se présente; il est vaincu; & les trois qui le suivent ont le même sort. La nuit, qui approchoit, mit des bornes aux exploits de Gérard: il rentra en triomphe dans la ville, aux acclamations des Lesgiens.

Dès le retour du soleil, on envoya un Député au camp ennemi, pour annoncer que le Guerrier qui avoit combattu la veille, vouloit bien encore mesurer ses forces contre quatre Chevaliers Circasses noirs; mais que s'il sortoit vainqueur de ces quatre combats, il prétendoit terminer cette grande querelle par un combat à outrance contre Mowro lui-même. Ces assauts furent aussi funestes que les précédens aux

Chevaliers du Roi Magicien; mais se fiant sur sa force, il entra dans la lice avec cette audace & cette présomption que suivent presque toujours la défaite & la honte. Si Gérard eût été capable de crainte, l'orgueil de son adversaire étoit bien capable de lui en inspirer; & le cheval qu'il montoit auroit pu causer de l'effroi à tout autre, puisque non seulement il jetoit du feu par les nazeaux, mais que, sans mors, ses dents lui servoient à déchirer tout ce qui approchoit de son Cavalier.

Le combat fut terrible. Tous les coups de lance portés par Gérard, ne purent percer la cuirasse de Mowro, ni le renverser à terre. Le fils de Doolin étoit furieux. A une nouvelle passe, il reçoit le coup de son ennemi; & au lieu de lui porter le sien, il perce son cheval, qui tombe & entraîne son maître dans sa chute. Aussi-tôt Gérard se jette sur l'arene, met l'épée à la main, & recommence un nouveau combat qui

eſt long, périlleux, & finit enfin par la mort de Mowro. C'étoit à cette terrible cataſtrophe qu'étoit attachée la deſtruction du charme de cet Enchanteur. A peine ſon ſang a-t-il touché la terre, que les fortifications du camp tombent, que les guerriers fuient & ſe diſſipent, & que les deux lacs diſparoiſſent & laiſſent libres les Princeſſes Odeſgilde & Pronie, & le fils du Roi des Awares. Triomphe bien flatteur pour une ame encore plus humaine que ſenſible à la gloire. Il s'avança vers la Reine, qui voulut embraſſer ſes genoux, & qu'il releva, en lui diſant que ſa récompenſe ſe trouvoit dans la ſatisfaction qu'il goûtoit, d'avoir rempli le devoir le plus important d'un vrai Chevalier.

Odeſgilde fut moins reçue en Reine dans ſa Capitale, que comme une bonne mere qui, après de longs malheurs, ſe retrouve au milieu de ſes enfans Les fêtes qui ſuivirent ſa délivrance, furent

marquées par des actes de bienfaisance de la part de la Souveraine, & par des témoignages non équivoques de reconnoissance & de sensibilité du côté des sujets. Il n'y eut point de ces spectacles magnifiques, de ces festins somptueux où le peuple ne participe point, dont il entend parler avec plus d'étonnement encore que de curiosité, & qui sont souvent la source de nouveaux impôts. Les greniers d'abondance, ces vrais trésors dans les temps de disette, furent ouverts, & l'on en distribua les richesses à ceux de la ville & des campagnes qui avoient le plus souffert pendant le séjour des ennemis dans le royaume. Des tables furent dressées dans les places & dans toutes les rues de Lesga : elles furent couvertes de mets simples, & tous les citoyens s'y placerent indistinctement. Pendant le repas on chanta les louanges de la Reine & du vainqueur de Mowro. Des danses, tumultueuses sans doute, mais

vives & gaies, succéderent au festin public, & terminerent cette grande journée. Peut-être les divertissemens des Cours de Charlemagne & de l'Empereur Orsaire n'avoient-ils pas paru aussi intéressans au brave & sensible Gérard.

Le fils de Doolin étoit l'idole du peuple, quelquefois trop peu éclairé pour connoître le bien qu'on veut lui faire, mais toujours reconnoissant des services éclatans qui lui sont rendus. Odesgilde partageoit ces sentimens avec les Lesgiens; elle alloit au devant de tous les vœux de son libérateur, qui, de son côté, croyoit ne pouvoir trop faire pour une Reine aimable, & dont les qualités du cœur étoient bien au dessus de la beauté. » Je ne me repens pas, lui disoit-elle un jour, de ce que j'ai fait pour ma sœur: en lui assurant ma couronne, j'ai moins envisagé son bonheur que celui de mes sujets; mais, Chevalier, qu'il m'eût été doux de me

trouver maîtresse de vous offrir le partage de mon trône! Celui qui l'a défendu avec tant de vaillance, est bien digne d'y monter. Ah! Madame, lui répondit Gérard, il seroit certainement bien honorable pour moi de vous aider à soutenir le poids de la couronne; mais combien ne me seroit-il pas plus doux d'avoir à vous en offrir une, ou plutôt, simples particuliers, éloignés des grandeurs, & tout à nous-mêmes, de partager votre tendresse, & de ne respirer que l'un pour l'autre? Voilà la suprême félicité «.

Tels étoient les discours d'Odesgilde & du fils de Doolin, lorsque, par respect, la foule des Courtisans s'éloignoit d'eux; car il étoit dit que Gérard s'enflammeroit pour toutes les beautés à qui il rendroit des services essentiels. On peut le lui pardonner; la Reine étoit jeune, belle, tendre & reconnoissante: combien d'appas pour un cœur pressé du besoin d'aimer, comme nous l'avons

déjà remarqué ! Plus il la voyoit, plus ſon amour augmentoit, & plus Odeſgilde s'attachoit à lui. Fidenor, inſtruit par le danger qu'avoit couru ſon Maître pendant les cinq premieres épreuves, examinoit avec des yeux attentifs les progrès de celle-ci, & crut qu'il étoit temps de lui rappeler ſes devoirs & ſes ſermens. Il lui parla d'Améline gémiſſante, qui n'attendoit que de lui ſa délivrance. Gérard ſe réveille, ſa paſſion pour la fille du Roi d'Egypte ſe ranime, il vole à l'appartement de la Reine : » Madame, lui dit-il, je viens expier à vos pieds un crime que vos charmes peuvent ſeuls faire pardonner. Lié depuis long-temps par des ſermens ſacrés, j'ai oſé vous offrir un cœur qui, ſi je perſiſtois long-temps dans ma faute, ſeroit indigne & de vous & de la fille d'Agaris, à qui il appartient. Votre beauté auroit pu faire de Gérard un infidele, mais elle n'en fera pas un trompeur. C'eſt pour me conſerver votre

eſtime, que je vous fais ce triſte aveu, qui offenſe les ſentimens que vous aviez pour moi; & c'eſt pour me dérober à la honte, qui ſuit l'oubli des devoirs; que je fuis de votre Cour, & vais tout entreprendre pour parvenir au déſenchantement d'Améline «. Il part; & plus glorieux d'avoir remporté ſur lui cette grande victoire, que de celle qu'il a obtenue ſur Mowro, il erre dans les détours du mont Caucaſe, ſans pouvoir déterminer où ſa deſtinée doit le conduire.

Fin du premier Volume.

20

